LE TEMPS D'AIMER

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GÉRARD D'HOUVILLE

LE TEMPS D'AIMER

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

A MADAME

LA COMTESSE RENÉ DE BÉARN

OU PLUTOT

A VOUS,

MARTINE.

LE TEMPS D'AIMER

> **Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,**
> **Hâtons-nous, jouissons!**
> **L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive**
> **Il coule et nous passons!**
>
> **A. DE LAMARTINE.**

I

Quand je me suis réveillée, ce matin, avant de me rappeler que j'étais une jeune femme, — toute jeune, oui, jolie, et libre, et pas mécontente de sa vie, je me suis figuré que j'étais un vieux monsieur pas satisfait, grognon, enrhumé, tant je faisais : « Hum ! hum ! brrr ! brrr !... » Et puis je me suis mise à rire, parce que mes cheveux me chatouillaient et que j'ai recouvré enfin le sentiment de ma personnalité : Laurence, — ou plutôt Laurette, — vingt-trois ans ; de la beauté, disent les hommes ; de la grâce, concèdent les femmes; un peu de talent, dit le public, — qui d'ailleurs n'y connaît rien ; —

de l'indépendance, de la sagesse, des illusions, sans doute... mon âge l'exige... et du désenchantement... déjà ?... mon cœur le veut.

Hum !... Décidément, je me suis un peu enrhumée. C'est ma faute : j'ai fait hier, premier novembre, par un brouillard épais et froid, une promenade en bateau-mouche sur la Seine. Seule ? Oh ! que non pas ! Avec mon ami Raoul Saviange. Il l'a voulu. C'est un fantaisiste. Nous sommes allés très loin et nous sommes restés sur le pont à bavarder de mille et une choses. Nous nous entendons très bien tous les deux et nous sommes très camarades. De temps en temps, il passe sa main sous mon bras et il m'appelle : « mon vieux ».

L'amitié... comme c'est délicieux, l'amitié ! Seulement, je m'aperçois, ce matin, que nous ne sommes pas des amis raisonnables. Que voulez-vous ! il est jeune aussi, Raoul, et, malgré ses vingt-cinq ans, c'est lui le plus « gosse » de nous deux. Et je lui obéis, et je cède à ses caprices, car il est un enfant gâté... Mais pourvu qu'il n'ait pas pris froid, lui !... Moi, j'en serai quitte pour me faire mettre dans le dos par Nanette un bon cataplasme visqueux, bouillant, piquant... Et, justement, on frappe à ma porte. C'est elle. Je vous présente Nanette, ma sœur de lait.

Car j'ai une sœur de lait, comme dans les comédies classiques. Elle est tout plein gentille, avec sa figure ronde et rose et sa coiffe bretonne, qu'elle a le bon goût de préférer aux chapeaux de la mercière ou des grands magasins, et sa jupe de drap noir ourlée de velours, froncée en bourrelet autour de sa taille mince.

— Bonjour, Nanon...

Et je tousse.

Elle allait poser le plateau sur lequel fume mon chocolat, mais elle l'élève avec indignation au-dessus de sa tête :

— Bon saint Joseph ! vous êtes enrhumée, madame Laurette.

— Oui, Nanon, un peu.

Je me fais toute petite, très humble ; elle me bouscule, ma Nanon, depuis notre enfance et nos gamineries joyeuses ; elle me gronde maintenant, elle me soigne à sa manière, elle dit que « je ferais perdre patience aux saints du paradis », que « ce n'est pas Dieu possible de ne pas s'enrhumer avec des chemises et des bas en toile d'araignée, des jupons en soie de rien, qui ne se tient même pas, et tout ça ajouré d'entre-deux, d'entre-trois, d'entre-quatre, à faire pitié aux gens raisonnables et à faire rougir la douce mère du doux Jésus... »

Mais, quand elle m'a bien grondée, elle se radoucit, elle me gâte, elle me pardonne.

Elle va même jusqu'à me pardonner de modeler des statuettes qu'elle trouve sans pudeur, mais se signe au seuil de la chambre qui me sert d'atelier.

— Ça vous rapporterait donc pas autant d'argent, de sculpter des bons Dieux ? — dit-elle naïvement.

Et puis elle se rassure en pensant qu'après tout je suis paisible et sage, et qu'il ne me prend jamais fantaisie de me promener dans le costume succinct de mes petites nymphes... qu'elle nomme mes « païenneries ».

Pauvre chère Nanon ! que de cierges elle aura brûlés pour ma conversion et le rachat de mon incrédulité !

— Tous mes sous du franc, madame Laurette, ils y passent !

Et il n'y a rien à objecter : elle est trop têtue..

Elle a ouvert ma fenêtre et mes volets. Un brouillard laiteux pénètre comme une légère fumée, une vapeur floconneuse et froide au goût hivernal.

Vite Nanon referme et, accroupie devant l'âtre, y allume une splendide flambée.

De mon lit douillet où je me dorlote, avant de

voir les flammes s'allonger, rosir, rougir, j'entends un ronflement vague, un crépitement vif et joyeux ; et je ne distingue que la vaste croupe de Nanon dans les plis étalés de sa large jupe. Puis elle se relève, met mon déjeuner près de moi, avec mon miroir. Puis elle s'en va, importante, grognon, faire un cataplasme.

Nanon, comme tu m'es chère ! Non seulement parce que tu es dévouée, bonne, honnête, et que tu m'aimes tant, mais aussi parce que, avec toi seule, je puis parler de mon enfance, de ma jeunesse. J'ai bien encore un vieil ami, Pascal Flammeur, et une vieille amie, madame La Charmotte, qui me parlent de ma mère... Mais ils ne connaissent pas comme toi, Nanon, tous les sentiers, toutes les fleurs de l'ancienne demeure, hélas ! vendue, ils ne savent pas... tant de choses que tu sais, toi... depuis le mobilier fantômatique et disloqué du grenier où les souris dansaient des ballets, jusqu'au nombre de pommes qui mûrissaient sur le gros pommier du verger... et tous les rêves, tous les espoirs des jeunes années, qui glissaient, elfes insaisissables, avec les rayons de lune, sur les grands prés...

Allons, je vais m'attrister. Non ! C'est bien suffisant d'être oppressée. Nanon m'a donné mon miroir

que je m'y regarde... Bonjour, moi ! Tiens ! vous n'êtes pas trop laide pour une dame enrhumée. Bonjour! Mes cheveux me cachent de leurs boucles si sombres. Qu'est-ce qu'on devine sous cette soie souple et brune? Deux grands yeux et un bout de nez, et un menton de chat. De quelle couleur sont mes yeux aujourd'hui? Ils sont gris comme la brume matinale et des paillettes vertes et dorées y brillent. C'est drôle d'avoir des yeux qui changent, des yeux qui comprennent mon âme mieux que moi.

Sur mon couvre-pied s'étend mon bras, que Raoul admire, et une main bien petite... Oh! je me sens toute petite aujourd'hui, toute pauvre gosse. Je suis triste. Pourquoi ?

Je ne sais pas pourquoi. Ma vie n'est-elle pas à peu près ce que j'ai voulu qu'elle soit ? Pourquoi cette mélancolie qui m'étreint parfois si fortement? Ma vieille amie madame La Charmotte me disait, en secouant sa jolie tête, spirituelle sous ses cheveux d'argent : « Ce n'est rien. C'est un peu de jeunesse. »

Ah! ce n'est pas très gai tous les jours, d'être jeune. Quand on est enfant, on rêve à cette période future qui semble devoir être un éblouissement de joie. Vingt ans! Avoir vingt ans!... Et comme on

se trompe ! et il n'y a personne d'assez charitable pour vous dire, quand on a quinze ans : « Ma pauvre chérie, vous allez entrer dans la période la plus difficile, la plus compliquée de votre vie ; celle où vous lui demanderez trop et où elle vous donnera trop peu. Votre beauté, votre charme, votre esprit, votre grâce (si tant est qu'on ait tout ça) sont autant d'armes contre vous. On va vous aimer, malheureuse! et on va vous faire souffrir... Vous croyez qu'on est jeune et belle pour soi et pour son plaisir particulier ? Pauvre sotte ! on l'est pour les autres. Ce sont les autres qui s'égaieront, s'éblouiront de votre fraîcheur de chair et d'âme. Prenez garde, petite fleur : vous devenez un fruit tentant ! C'est une raison péremptoire pour être mangée... »

Nanon revient avec quelque chose de mou, plié sur une serviette et sur quoi elle appuie d'un air important le plat de sa main gauche... Allons, résignons-nous. Nanon, voilà mon dos. Mais, en récompense, donne-moi mon buvard et mon « stylo » que j'envoie un « bleu » à mon ami pour qu'il vienne me tenir un peu compagnie s'il ne s'est pas, lui, enrhumé...

II

Quatre heures... Il fait presque sombre. Je n'ai pas le courage d'allumer ma lampe. Je griffonne au crayon sur mes genoux, au coin de mon feu qui rougeoie... En somme, Raoul, c'est pour vous que je m'amuse à mettre de l'ordre dans mes pensées et dans mes souvenirs. C'est pour vous : plus tard, je vous donnerai avec humilité, à vous qui écrivez de si jolies choses et qui avez tant de talent, ce cahier. Vous y trouverez l'histoire de ce qu'était ma vie avant que je vous connusse, l'histoire de mon cœur depuis que je vous connais. Car, même profondément unis par l'amitié la plus vraie et la plus intime, il y a des choses qu'on ne peut pas ou qu'on ne sait pas se dire, se confier. J'écrirai ces

choses-là ; et puis vous les lirez ; et peut-être réclamerai-je alors de vous pareil don, en échange, afin que rien de l'un ne soit ignoré par l'autre, afin que nous mettions en commun le trésor de notre double passé, que nous soyons l'un pour l'autre un livre lu, relu, et dont chaque mot est gravé en nous-mêmes.

D'ailleurs n'est-ce pas aujourd'hui le jour des Morts, l'heure des fantômes, l'heure où le passé reprend possession des vivants et s'installe en maître dans la mémoire fidèle ? Le passé ! déjà ! Sentir derrière soi, dès le premier pas au delà de la porte ouverte, tant de désirs morts et de tendresse finie, tant de néant !...

Mon enfance m'apparaît, par moments, comme un petit poème.

Chère maison ! Je ne peux songer sans révolte que vos murs familiers, vos murs sacrés, résonnent à l'écho de voix étrangères. Sans doute a-t-on planté d'autres fleurs, abattu mes plus chers arbres et mis en fuite tout un vol faible et blanc de mes plus jeunes rêves, encore blottis dans l'embrasure des fenêtres ou sous l'abri des bosquets les plus mystérieux.

Chère maison ! Vous avez connu ma première vie et mon éveil aux choses du monde intérieur,

comme vous avez vu mes yeux s'ouvrir à la lumière dans cette même chambre où maman, plus tard, a fermé les siens pour toujours.

Je ne me rappelle mon père que d'une manière vague et sans agrément. Il était dur, rude, autoritaire : j'en avais très peur, et, lorsqu'il s'adoucissait jusqu'à s'apercevoir de mon existence, il me lançait de loin une balle ainsi que l'on fait aux chiens ou aux chats. Il mourut quand je n'avais guère que sept ans. On m'apprit cette nouvelle avec ménagements, comme si j'en devais avoir du chagrin. Mais cela me fut parfaitement égal, et l'idée que je n'entendrais plus sa grosse voix qui me faisait trembler de crainte me fut au contraire plutôt rassurante. On me dit : « Il est au ciel », ce qui ne contribua pas peu à me faire prendre en mésestime les délices redoutables du paradis... Mais la terre me paraissait à moi pour si longtemps que je décidai de m'en contenter... Ce n'est pas la mort de mon père qui met une marque triste dans mon enfance. Mon plus grand chagrin, vers cet âge, fut celui-ci que je n'oublierai jamais. Je courais sur la pelouse, dont les herbes hautes me venaient jusqu'à la taille; c'était août, c'était midi. Il s'élevait de ces herbes tièdes, odorantes, des nuées de ces minuscules papillons bleus aux ailes si déli-

catement pointillées, — ces papillons d'été qui semblent des parcelles de jour et de chaleur. — Je les trouvais d'une beauté incomparable, et cela me ravissait, à chaque pas, de voir frémir leurs vols azurés. Je croyais marcher dans l'air... Entre mes petits doigts prompts et agilement refermés je saisis un de ces êtres fragiles, et, ouvrant ma menotte, je vis que le papillon était écrasé... Mon cœur se gonfla d'une peine affreuse. Je versai des larmes intarissables. Ni ma mère, ni Nanon, ni ma nourrice ne purent me consoler...

Ma mère était la créature la plus douce, la plus mélancolique et la plus tendre. Elle semblait ne vivre que pour moi. Jamais, jamais, je n'oublierai l'inexprimable grâce avec laquelle elle inclinait sur ma tête ronde son visage si grave et si pur. Jamais je n'oublierai l'intonation si suave, si protectrice et si profonde de sa chère voix quand elle me disait : « Ma petite fille... » Oh ! chère maman ! comme vous m'avez bercée, caressée, câlinée !... Elle ne jouait pas avec moi, mais en sa présence les jeux les plus charmants se présentaient d'eux-mêmes à ma pensée, s'organisaient miraculeusement. Elle ne racontait pas d'histoires, elle ne m'en lisait même pas, mais, blottie sur ses genoux, appuyant sur son sein

embaumé, entre ses bras lisses, mon petit front plein de rêves, que d'aventures merveilleuses et magiques, d'étonnantes péripéties n'imaginai-je point !... Elle était toujours entourée d'écharpes légères ou drapée dans quelque châle aux broderies compliquées. Comme j'étais sage, si, assise à ses pieds pendant qu'elle brodait ou songeait, j'avais seulement la permission de me faire un voile avec le bout flottant de l'écharpe, ou de tresser patiemment, pour les dénouer ensuite et les retresser, les franges longues des châles pliés en pointes avec tant de noble grâce sur ses épaules un peu tombantes !

Je ne peux encore manier une frange de soie sans que ces douces heures de mon enfance ressuscitent soudain et que, pour une minute trop brève, j'aie l'illusion d'être aux pieds de ma mère et de manier, tant cette mère si belle et si parfumée m'émerveillait, les fils magiques de quelque destinée, la chevelure de naines bizarres, un écheveau tordu par les fées...

Nous passions à Paris l'hiver et le printemps. J'y allai à des cours où j'appris la musique, le dessin et le « français ». Je ne fus pas mauvaise élève. Mes préférences les plus marquées furent pour la mythologie et pour la poésie, et surtout

pour ce que l'on ne m'apprenait pas. J'appris seule à modeler dans la terre des fruits, des visages, des animaux, des groupes, des poupées. Ma mère s'en amusait et ne contraria point ce goût, auquel je pus me livrer en toute liberté.

Maman recevait peu et menait une vie fort simple. Elle voyait souvent madame La Charmotte, cette chère amie, qui est encore aujourd'hui une de mes plus grandes affections, et dont le caractère enjoué, optimiste, égayait un peu la languissante mélancolie de ma mère. Il venait aussi l'ami de madame La Charmotte, ce poète célèbre et toujours de si mauvaise humeur, pour lequel j'ai depuis mon enfance une craintive mais filiale admiration : Pascal Flammeur. Puis le frère de mon père, mon oncle François, marié, et qui vivait à la campagne et ne passait que de loin en loin à Paris, seul. Madame de Chivre, une compagne de l'enfance de ma mère, nous confiait quelquefois sa fille Agnès, qui finit par être mon amie. Plus tard, il vint aussi M. Saint-Hélier, ce sculpteur déjà fort connu, et pour les œuvres duquel j'eus le tort de me passionner — comme je le dirai plus loin, — et quelques jeunes artistes, poètes, sculpteurs ou peintres, présentés peu à peu par madame La Charmotte et son illustre ami et qui, bientôt conquis

par le charme incomparable de ma mère, ne parurent pas faire fi de ma personne lorsque je devins, un beau jour, une jeune fille. Je ne les nomme pas ici : sauf Charles Mérelle, dont les débuts dans la poésie étaient fort protégés par Pascal Flammeur, ils ne firent que passer ; les circonstances nous entraînèrent en divers chemins et nous ne nous rencontrons que rarement ou presque plus.

N'est-ce pas une tristesse que de s'éloigner involontairement, sans savoir pourquoi, d'êtres qui nous furent presque chers et, en tout cas, furent mêlés presque familièrement à notre existence pendant quelques années ou quelques mois? Il y a réellement dans les amitiés et dans les sympathies des courants comme il y en a dans les fleuves, qui attirent, repoussent, joignent et séparent les affections, les intelligences, les destinées, sans que nul en soit responsable. Ne vous arrive-t-il pas, Raoul, de ne plus voir jamais des amis de votre première jeunesse et même de ne plus songer à eux que par hasard ? N'en est-il pas ainsi pour chacun de nous sans que nul puisse nous accuser, ni d'inconstance, ni d'ingratitude? Et, au contraire, parmi ces passants que nous trouvons sur notre route, il en est un choisi par le sort et qui doit laisser dans notre vie une trace, sinon presque

ineffaçable, du moins profondément empreinte.

Charles Mérelle, pour moi, fut celui-là. Il séduisait par je ne sais quelle grâce spontanée. Nous jouâmes ensemble presque comme des enfants, car j'avais quinze ans et lui vingt-deux. Nous nous réunissions souvent. Agnès, mon amie, toujours près de nous, était la confidente de mes sentiments, qu'elle fut la première à deviner aussi vifs et aussi sincères qu'ils l'étaient en vérité. Ni ma mère, ni madame La Charmotte, ni Pascal Flammeur ne voyaient avec déplaisir cette intimité grandir, se fortifier. Ces deux années, de quinze à dix-sept ans, furent peut-être les plus innocemment heureuses de celles que j'ai vécues. Aucune déception ne m'avait encore meurtrie, aucun espoir ne semblait devoir m'être interdit.

D'ailleurs, pour presque toutes les femmes, cet âge n'est-il pas un merveilleux instant, une sorte de halte entre l'enfance finie et la jeunesse qui va commencer ? Je me représente cette adolescence trop brève comme un bel ange qui s'essaie à déployer ses ailes dans la lumière et qui, encore assis au seuil de la maison familiale, entre-croise sur ses pieds nus les courroies de ses sandales neuves, afin d'être prêt à marcher, à courir, aussi bien qu'à voler au-devant de tous les bonheurs qui semblent

l'attendre dans l'avenir si proche. L'avenir ! dont le visage alors n'a que les traits de l'amour et dont les mains, pour nous les offrir, sont pleines des fruits les plus savoureux et des plus odorantes fleurs !

C'est un âge où l'esprit ravi va de découverte en découverte. Tout ce que déjà connaissent nos aînés nous est nouveau, nous étonne, nous effare délicieusement. La grande forêt dont la vieille humanité a compté chaque arbre et chaque feuille s'étend devant nous comme si nul ne l'avait encore explorée. A chaque pas, nous nous arrêtons pour surprendre un chant d'oiseau, un frisson de branche, cueillir ce que nous croyons être une plante sauvage et inconnue. Avant de nous sentir seule et presque perdue dans cette autre forêt mystérieuse et plus sombre que hante un enfant armé, comme celle-ci nous paraît déjà merveilleuse, inextricable ! Nous comprenons le sortilège des vers, l'enivrement de la musique, la beauté des tableaux et des statues. Tout ce qui échappe un peu au domaine du pur instinct, tout ce qu'une éducation de quelques années nous permet d'éprouver plus absolument, nous est livré. Nous tendons nos mains avides vers le monde et voulons tout saisir avec la même impatience volontaire qu'ont

les bambins lorsqu'ils veulent retenir les rayons du jour dans leurs doigts ouverts.

Heure charmante ! heure trop brève, où les lointains si bleus sont remplis d'espérances innombrables et confuses, pareilles aux légères vapeurs des matins roses ! Heure presque sans passé ! Car il semble que les souvenirs enfantins ne prennent de la précision, de la force et de l'importance que lorsque l'on est déjà plus avant dans la vie. Heure où les ans futurs paraissent nous appartenir autant qu'un bouquet dont nous grouperons les fleurs et les parfums d'après nos goûts et nos préférences !

Qui n'a pas connu le charme sans égal de cette adolescence qui dure si peu et qui contient une éternité de rêves, de mélancolies et de joies? Je l'ai goûté mieux qu'une autre peut-être, ce charme ineffable : ma nature me disposait à une secrète tristesse souvent cachée sous des gaietés, des espiègleries et des malices, et j'avais peur de voir fuir cet instant si doux. J'aurais voulu le fixer dans mon cœur, comme un papillon printanier qui palpite, cruellement transpercé. Ce fut ainsi, en effet, que ce souvenir fut emprisonné dans moi-même, — tel que des ailes éblouissantes désormais immobiles, jadis torturées..

L'été de ma seizième année me paraît encore le plus beau, le plus tiède, le plus lumineux des étés. Il me semble à présent que les nuits d'août n'ont plus jamais autant d'étoiles. Je revois ma chère maman assise sur un perron qu'abritait un berceau de glycine. Elle portait une écharpe jaune et molle. Au crépuscule, j'avais vu s'ouvrir des belles-de-nuit, pendant qu'à l'horizon montait la lune, couleur de miel et d'ambre ainsi que leurs clochettes délicates. J'avais songé que l'écharpe de ma mère avait aussi la teinte de l'astre naissant et de ces fleurs que le soir fait éclore. D'ailleurs, tout, dans ma mère, n'était-il pas d'une noble et tendre tristesse, d'une grâce qui touchait le cœur, comme un perpétuel adieu ? N'était-elle pas la sœur du secret, du mélancolique crépuscule ? A trente-huit ans, elle aurait paru à peine plus âgée que moi, sans une mèche blanche qui mettait un fleuron d'argent sur ses cheveux châtains. Ses grands yeux reflétaient, tour à tour, je ne sais quelle naïveté résignée, ou quelle langueur brûlante. Elle ne pouvait faire un mouvement qui ne fût exquis, un geste qui ne fût parfait, s'immobiliser dans une attitude d'abandon, d'attention ou de rêverie sans que l'on eût le regret de ne pouvoir immortaliser l'harmonie de son être, dans un des-

sin, dans un tableau, par une statue. J'entends vanter souvent des femmes dont j'aime à reconnaître les mérites de corps et de visage ; mais jamais, dans aucune d'elles, je n'ai retrouvé cet inexprimable attrait, ce don presque divin de répandre autour de soi de la beauté en accomplissant les actes les plus simples, les plus quotidiens : s'accouder à une fenêtre, activer le feu, arranger des fleurs, ouvrir un livre, s'étendre et songer.

Les longs silences auxquels ma mère était assez sujette, Pascal Flammeur les admirait à l'égal des strophes les mieux rythmées. Je ne sais si, quand elle se taisait, les pensées de son âme si douce ne nous frôlaient pas, vols d'oiseaux fidèles. Déjà, tout enfant, j'avais compris la vertu de ces silences magiques. Le vieux poète Flammeur en ressentait aussi l'étrange puissance. « Quand ta mère se taisait, — me dit-il encore souvent, — et que j'étais là, près d'elle, admirant son attitude lasse, respirant son parfum flottant, le pressentiment de poèmes futurs montait en moi, avec des images, des idées; puis des vers épars nouaient peu à peu sous mon front une sorte de couronne intérieure. Jamais elle ne rompait trop tôt cet enchantement singulier : c'était toujours à temps qu'elle ouvrait la bouche, et prononçait la parole qu'on attendait

celle qui finissait comme une fleur plus belle et plus épanouie cette guirlande qui dans mon âme s'était pourtant composée à son insu... »

Cet été-là, nous étions dans cette propriété où il y a tant de ruisseaux, de douves et de pièces d'eau rondes et carrées qu'elle s'appelait « Le Miroir »... Aussi bien cette demeure était située dans le bouquet touffu de ses bois et de ses vergers comme une oasis de fraîcheur et d'ombrages au milieu d'un vaste pays de salines, sans arbres, dont tout le terrain est découpé en miroirs carrés ou longs et dont l'eau plate s'évapore lentement, pendant que le sel brille et s'agglomère. Dans les mornes étendues séparées par des chemins étroits où passent les « paludiers » et les « paludières », pieds nus sur les courtes herbes rosâtres, s'élèvent en pyramides étincelantes des mulons de sel pur et blanc... Combien j'aimais ce paysage à la fois miroitant et triste et qui refléta tous mes songes ! Combien j'aimais la maison un peu délabrée, et dont chaque hiver augmentait la décrépitude que chaque printemps dissimulait de nouveau sous ses fleurs !... O vieille maison ! ô vieux Miroir ! tu es dans mes souvenirs tel qu'un château de la mémoire dans les contes de fées : ton nom n'est-il pas le symbole de ce qui reflète,

avec exactitude et fidélité, ce qui passe et ce qui varie ?...

Nous y étions réunis, ma mère, madame La Charmotte, Pascal Flammeur, Agnès, que nous avait confiée madame de Chivre, et moi.

Maman était donc assise sur ce perron, à l'ombre du berceau verdoyant de glycine défleurie. A quoi maman songeait-elle ? J'étais à ses pieds. Dans le jardin noir, Agnès chantait. Par les portes et les fenêtres ouvertes venait jusqu'à nous la lueur jaune des lampes nombreuses. Je pouvais voir, en me retournant, madame La Charmotte lire son journal dans le salon, près d'une table ronde, et Pascal se promener de long en large avec de grands gestes et se récitant des vers. Je levais les yeux vers ma mère. Elle appuyait son coude sur ses genoux, son menton dans sa main... et elle pleurait...

Ce fut pour moi une révélation bizarre : ma mère avait donc des chagrins, des peines cachées ? Elle qui m'apparaissait toujours un être d'une essence particulière que rien ne peut atteindre, n'ose effleurer !... Pourquoi ma mère pleurait-elle ? Timidement je me pressai contre elle. Elle entoura mon cou de son bras gauche et elle me dit tout bas, tout bas, d'une voix entrecoupée :

— Comme vous êtes déjà grande, ma petite fille !...

Et ce fut tout. Je ne lui demandai pas pourquoi elle pleurait. Il me semblait le deviner. Elle pensait au jour où quelqu'un m'arracherait d'auprès d'elle, m'emmènerait au nom de l'amour, et mon cœur fut comme inondé par ces larmes. Mais je ne devais comprendre réellement que plus tard, le sens exact de ce que je croyais une plainte et qui n'était qu'un cri d'effroi pour moi. Elle avait peur de la vie pour sa petite enfant ; elle avait pitié du jeune être si faible qui battait des ailes au bord du nid, ébloui par l'azur, à la fois craintif et hardi, mais ignorant qu'il y a des chasseurs et des bêtes de proie.

Chère et douce, oh ! si douce maman ! plus tard, comme j'ai compris !

Je voulus la rassurer, lui faire croire que j'avais encore bien des années à rester près d'elle, et je lui dis en riant :

— Non, non ! je ne suis pas grande ! je suis toute petite, ma jolie maman !

Alors elle baisa mes cheveux flottants et elle rentra dans le salon.

Dans le jardin, Agnès, ombre svelte, chantait toujours à demi-voix. Je l'appelai. Elle vint s'as-

seoir près de moi. Nous nous tenions par la taille et nous appuyions l'une contre l'autre nos joues, la mienne pâle, et la sienne rose. Elle était un peu plus âgée que moi et portait relevés en chignon ses cheveux frisés, d'un blond délicieux, qui auréolaient le visage le plus angélique et le plus innocent qui fut jamais. Je l'aimais comme on aime à cet âge-là, avec une vivacité excessive et exclusive: je la préférais à tous, sauf à ma mère, sauf peut-être à quelqu'un dont le nom errait trop souvent déjà sur mes lèvres, dont l'image juvénile hantait déjà trop mon cœur.

— Agnès, à quoi penses-tu ?

— Et toi, Laurette ?

— Je regarde les étoiles... n'as-tu jamais peur des étoiles, Agnès ?

— Mais non !

— Moi, elles me font très peur, ah ! tellement peur !... Renverse la tête; vois tous ces astres si lointains, si palpitants, si lumineux ! On nous dit que ce sont des mondes : dans l'un d'eux il y a peut-être des amies assises, ainsi que nous, sur un perron aux pierres disjointes ; il y a peut-être des gens qui s'aiment...

— Laurette, allez-vous être éprise, par hasard, de l'habitant d'une planète étrange ?

— Oh non !

— N'est-ce pas ?... C'est bien inutile, Laurette.. Il y a sur la terre des gens charmants. Il faut vous en contenter, mademoiselle.

— Agnès, je veux bien.

— Je parie que vous pensez encore à ce galopin de Charles avec qui nous avons fait tant de musique, cet hiver ! Je parie qu'il est amoureux de nous deux ensemble...

— Je ne veux pas que tu dises cela.

— Fi ! la jalouse !... Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Moi, je ne suis pas amoureuse de lui, comme vous. Je ne pense jamais à lui.

— Pourtant, c'est toi qui viens de le nommer Agnès !

— Parce que je lisais son nom dans tes yeux, mademoiselle la mystérieuse... Moi, je ne m'occupe pas des petits jeunes gens. Je me marierai bientôt, sans doute, avec ce bon gros qui plaît tant à maman parce qu'il gagne beaucoup d'argent à fabriquer des assiettes et des soupières. Moi, je ne suis pas romanesque.

— Bien plus que moi, au contraire.

— Allons donc ! A quoi penses-tu, toi? Je ne sais, mais pas souvent à des choses importantes. L'argent, tu ne t'en préoccupes guère... Moi, oui,

parce que papa et maman se plaignent toujours de n'en pas avoir.

— Mais vous vivez comme si vous en aviez.

— Nous en aurons ! Nous en aurons, quand je serai mariée à mon faïencier... Voilà nos destins, petite folle. J'épouserai un fabricant de soucoupes... et vous, un casseur d'assiettes.

J'entends encore son rire... son rire si frais, si pur !...

— Allons, regardons les étoiles, Laurette ; oublions les choses terrestres... Il y a des étoiles filantes ce mois-ci. Si l'on a le temps de former un vœu quand on en voit une, il est exaucé.

— Oh ! la rapide étoile !... j'ai fait un vœu...

— Moi aussi... C'est peut-être le même !

— Mauvaise ! Pourquoi me taquiner ? Tu n'as pu souhaiter la même chose !

— Non, non ! rassure-toi ! je n'ai pas fait de vœu... j'aurais craint d'être exaucée.

— Tu plaisantes toujours.

— Et pourtant, de nous deux, il n'y a que moi qui suis sérieuse.

— Sérieuse ? non ! Pratique, seulement. Avec cette figure d'ange cela va bien mal.

— Ma figure d'ange s'accommodera fort bien des belles toilettes, des bijoux et des voitures !

Sois tranquille, Laurette, je ne me coifferai pas de tasses et de plats.

— Oh ! j'en suis bien sûre...

Nous nous taisions après ces conversations presque enfantines de petites filles qui ne savent pas très bien que, sous leurs plaisanteries et leurs jeux, se cache leur destin véritable, et qu'elles le touchent parfois, sans savoir que c'est lui. Agnès, vite lassée de contempler le ciel, s'en allait de nouveau dans les allées sombres respirer le parfum des fleurs obscures. Moi, je regardais longtemps l'immense scintillement de la nuit, — jusqu'à ce que je fusse dominée par une épouvante sacrée... Comme j'avais peur de cette éternité mystérieuse, comme je tremblais d'être si peu et de devoir mourir si vite ! Comme l'implacabilité de la mort m'apparaissait terrible dans sa certitude, dont l'heure pourtant n'est pas fixée !... Et, dans ce mélange de vertige, de tendresse, de bonheur et de douceur, qui remplissait ma trop jeune âme, je ne savais distinguer que la terreur du trépas, quand, au fond, ce que je redoutais, sans doute, comme tout être au début de la vie, c'était de ne pas vivre avec assez d'intensité.

Oui, cet été fut délicieux... Je vous revois, petite Agnès, vous que j'ai tant aimée et qui ne m'ai-

mez plus, avec vos cheveux couleur de soleil et votre sveltesse exquise et votre sourire sinueux, où je ne savais pas encore trouver de perfidie... Une nuit, une belle nuit de lune, cette fois, vous vous êtes habillée en page, avec ce charmant costume, un peu hardi, que vous aviez porté en hiver à votre premier bal travesti, et vous m'avez donné une sérénade...

J'entendais dans mon sommeil les sons grêles et pinçants d'une guitare. D'abord, m'éveillant à demi, je vis les rayons de la lune qui filtraient par les fentes de mon volet ; et je crus que c'était un étrange instrument aux cordes lumineuses dont jouait, sans doute, un céleste et nocturne musicien. Puis je reconnus vite, en m'éveillant tout à fait, la si jolie voix d'Agnès, à la fois aiguë et douce, et je sautai de mon lit. J'ouvris la fenêtre, et je vis un petit page blond qui, les cheveux trop longs épars sous sa toque à aigrette, jouait de la guitare en piétinant la plate-bande comme un jeune fou et en chantant la sérénade de Don Juan.

Le costume collant et de satin crème seyait à ravir à ce corps élégant et mince. Agnès avait l'air d'un lutin qui danse sous la lune et elle s'enivrait d'elle-même et de l'heure et de sa chanson, au point de s'imaginer que tout cela était vrai, qu'elle était

un page blond amoureux d'une dame endormie... et, quand elle eut fini sa mélodie, elle jeta sa guitare dans le massif, et, avec une agilité extrême, elle grimpa jusqu'à ma fenêtre en s'aidant du treillis d'un espalier et des grosses branches d'un pêcher qui serpentaient sur le mur.

— Penchez-vous, dame de mes pensées ! — dit-elle galamment.

Cramponnée des deux mains à une branche, elle n'arrivait pas à hausser son visage tout à fait jusqu'à l'appui de ma croisée. Je me penchai ; ce fut dans l'ombre odorante de nos cheveux mêlés, que je rencontrai, au hasard, la bouche rieuse de mon amie.

— Et je ne dirai plus — fit-elle en sautant prestement à terre — que je ne suis pas romanesque !

Elle ramassa la guitare et s'enfuit dans le jardin d'argent bleu. Elle balançait d'une main sa toque minuscule et me faisait de grands saluts de cérémonie ; ses longs cheveux alors traînaient presque jusqu'au sol, et de sa guitare elle se frappait légèrement le cœur. Et la nuit sentait le jasmin et la clématite.

Alors toutes les fenêtres s'ouvrirent à la fois. Madame La Charmotte apparut dans les plis d'une

robe à ramages, un bonnet à ruchettes noué sous le menton.

— Qu'y a-t-il ? — demanda-t-elle à l'ami Pascal, qui agitait à une autre croisée les pointes cornues du foulard qui le coiffait.

— Pourquoi joue-t-on de la guitare ? — dit, à son tour, ma mère en s'accoudant avec une curiosité paresseuse.

Ses boucles, retenues à demi par un ruban bleu, couvraient ses épaules, et d'une large manche garnie de dentelles sortit son bras si beau et encore plus blanc sous la lune, pour ouvrir tout à fait le volet.

— Ah çà, Laurette! — fit Pascal, — qui donc te donne des sérénades ?

— J'ai cru que c'était pour moi ! — plaisanta madame La Charmotte.

J'allais parler quand, à la fenêtre du coin, se pencha le plus enfantin, le plus effronté des petits pages blonds.

— Mesdames, messieurs, — dit-il avec un salut, — j'implore votre pardon : c'était moi qui faisais tout ce tapage.

— Et en l'honneur de qui, fripon que vous êtes ? — dit madame La Charmotte, qui ne put s'empêcher de rire.

— Et, parbleu ! — grogna le vieux Pascal en refermant bruyamment ses vitres, — en l'honneur du bel été, de la jeunesse et de la lune !...

Agnès, Agnès si blonde, après tant d'années et tant de tristesse, je pense à vous encore, je le vois bien, sans nulle rancune et avec une indulgente douceur.

III

Nanette n'aimait pas Agnès. Elle disait : « Ça n'a pas de cœur ; ça n'a qu'un grelot... C'est une folle avêne !... »

Une folle avoine ! Comme c'était exact, cette comparaison qui dépeignait d'un mot la blondeur frêle, l'agitation légère et perpétuelle, à toutes les brises, de ma petite amie !...

Justement voilà Nanon, la judicieuse, qui entre. Elle m'apporte du thé brûlant, des rôties chaudes sur lesquelles le beurre fond suavement. Elle ranime le feu, tire les rideaux, allume la lampe, et me tend un télégramme de Raoul. Il ne viendra me voir que demain, après dîner.

— Nanon, tu t'en vas déjà ?

— Oui, car je sens le poireau, à cette heure, et vous n'aimez point ça... Êtes-vous moins toussante ?... Eh bien, vous allez vous reposer au moins tout un jour, sans travail ni bavarderies... Et je mets près de vous vos roses : un bouquet, ça tient compagnie. Avec un bouquet, comme vous dites, on ne s'ennuie point.

Et Nanon s'en va, et ferme soigneusement toutes les portes, pour que n'arrive point jusqu'à mon intolérant petit nez l'odeur de son pot-au-feu.

Comme tu me gâtes, ô bonne Nanon !...

Me voilà seule jusqu'à demain. Mais pourquoi Raoul ne vient-il pas dîner avec moi ? Comme mon amitié est exigeante ! Cela ne me regarde point. Il est déjà bien gentil de me consacrer demain sa soirée, quand tant de jeunes dames déshonnêtes et séduisantes ne demandent, sans nul doute, qu'à la partager...

Revenez donc, ombres cruelles ou chères !

Revenez et entourez-moi. Rendez-moi le parfum si puissant des roses de ma seizième année : celui des roses incarnates qui s'ouvrent ce soir près de moi, roses de novembre dont l'arome est cependant si délicieux, ne me semble que sa réminiscence affaiblie...

Ce fut par un jour froid d'automne que nous

quittâmes le Miroir, maman et moi, par un jour de novembre aigre et brumeux. J'avais eu dix-sept ans à la fin d'octobre, quand les premières feuilles d'or avaient paré de joyaux les frondaisons vertes.

Une certaine mélancolie m'étreignait, cet automne-là : j'étais triste que ce lumineux été fût éteint. Pressentais-je les tristesses futures ? Je ne sais. Pourtant j'aurais dû me réjouir de revenir à Paris, où Agnès m'avait précédée, où j'allais retrouver Charles Mérelle de qui j'avais été séparée pendant ces quelques mois. Mais l'extrême jeunesse est pleine de contradictoires bizarreries. La séparation semble éternelle et pourtant ne fait pas trop souffrir le jeune cœur le plus aimant. Savais-je exactement pourquoi j'aimais Charles Mérelle ? Me rappelais-je avec précision ses traits, ses paroles, ses manières d'être ? Je ne le crois pas. J'étais comme sous l'influence d'un breuvage par lequel le rêve est aussi vrai, si ce n'est plus vrai, que le réel. J'étais à l'âge où l'on doit aimer : aussi la rencontre d'un jeune homme perfide me parut-elle être celle de l'amour lui-même. Et cela suffit pour que la douleur transperce, le repos fuie, et que presque toute une jeunesse dépende de ce hasard insensé.

Quand j'étais loin de Charles Mérelle, je songeais

à lui avec cette force d'imagination des sensibilités neuves. Il remplissait ma vie : qu'il fût là, cela ajoutait-il quelque chose de très essentiel à mon innocent bonheur ? J'en doute en souriant, aujourd'hui où la seule présence de l'amitié m'est si impérieusement nécessaire.

Ce matin de départ, je fis mes adieux aux jardins, aux bois, aux salines. Je ne rencontrai pas mes écureuils roux et familiers qui, dans mes promenades d'été, me précédaient d'arbre en arbre en remuant pompeusement leur queue : tels les pages nains d'une reine enfantine pourraient saluer du panache de leur chapeau. Nul œillet sauvage n'embaumait plus les allées sableuses qui annoncent le voisinage de la mer. Nulle libellule pourprée n'agitait plus aux derniers rayons ses transparentes ailes aux points de rubis, que l'on ne voit frémir que sous les pins maritimes ou sur les herbes salées. Les derniers papillons étaient morts et il n'y avait plus de scarabées au fond des dahlias [illegible].

Les dahlias !... Les uns étaient blancs, ourlés de mauve, et ressemblaient à de gros dindons faisant la roue, d'autres étaient rouges et jaunes, ronds, comme un madras sur un chignon ceux-là d'un grenat noirâtre, ceux-ci d'une unaire et comme maquillés d'un blanc bleu ;

puis il y en avait de plats aux pétales pointus, que l'on appelle étoiles du diable, et de simples, couleur du faible soleil d'automne qui les vit éclore. Tous, je les admirai : ils étaient lourds, mouillés, et s'inclinaient sur mon passage, peut-être pour me dire adieu. La récente pluie avait jonché le sol de feuilles et de fleurs ; deux des plus grands dahlias, couleur de neige, gisaient sur la pelouse humide. Je ramassai leurs pompons et ils me parurent les bouffettes dès souliers de Pierrot ou de Colombine. Ils faisaient naître dans mon esprit l'idée d'une fête finie, d'une mascarade lumineuse qui se termine, triste, dans l'aube d'un matin froid. Les feuilles s'étalaient, par endroits, comme des éventails d'or ou d'écarlate qu'un départ distrait oublie. Sous la glycine, ce monceau de monnaie jaune semblait tombé d'une bourse prodigue. Dans le parc et dans le bois il y avait des arbres d'essences très diverses, et, à l'automne, ils devenaient de merveilleux bouquets, variés à l'infini. Les uns étaient entièrement citron, et d'autres orangés ; certains étaient roses comme des fleurs, avec des aigrettes de corail à leur faîte. D'autres encore montraient toute la gamme des roux et des ors et des cuivres jusqu'au ton fauve du cuir ; et il y avait des rameaux de pourpre violacée

et des branches teintes d'éclatants cramoisis et, là-bas, bordant les prairies, des rangs de peupliers semblaient des quenouilles garnies de fil d'ocre et prêtes à être filées par les doigts trop diligents de l'automne. Et plus loin encore, dans la vigne, certaines feuilles vineuses et grumeleuses imitaient le masque de quelque vieux Silène, rougi par l'ivresse.

Les renoncules défleuries, aplaties comme des lanternes de papier multicolores, laissaient voir leur long cœur cireux pareil à une bougie éteinte. Oui! la fête de l'été était bien finie : on avait soufflé les lampions. Je m'amusai, un instant, à faire jaillir de leur coque épineuse les derniers marrons luisants. Un moment, je réunis dans mes mains un bouquet de feuilles de vigne vierge, pareilles au brûlant plumage de quelque phénix en feu.

J'allais : mes pieds laissaient leurs empreintes dans la terre humide dont j'aimais l'odeur. Au plus vieux rosier, il y avait encore deux roses de nacre. Elles étaient plus pâles que toutes celles dont il s'était couvert de juin à octobre. Mais leur parfum était plus pénétrant peut-être, et il me parut triste. Je ne voulus pas les abandonner quand je partais, à ce rosier noueux, bien plus âgé que moi. Je les cueillis et j'entourai de mes bras

le vieil arbuste un peu dépouillé. Puérilement, je mordis ses derniers feuillages. Adieu, bel été, jeunes roses !

Auprès d'un carré d'eau, se reflétant vaguement dans son miroir obscur et verdi de plantes aquatiques, il y avait une statue blanche, une statue que j'aimais. Elle représentait l'Amour. C'était un adolescent nu ; sur son dos s'ouvraient deux petites ailes, et ses bras levés tenaient un arc de pierre dont aucune flèche n'était partie jamais. Les oiseaux mêmes n'avaient pas peur de ce chasseur immobile, et ils sautillaient sur le piédestal mouillé parmi les feuilles amoncelées.

Comme, dans ce matin solitaire, je pressentis profondément la tristesse de tout ce qui est doux et tendre !... Je me revois montant sur le piédestal, pendant que les oiseaux s'envolaient, et, entre les doigts glacés du jeune Amour, glissant la tige d'une de mes roses encore tiède de mes doigts vivants.

J'entourai de mes bras frêles cette tête insensible, et sur la bouche de cette statue, que les années, les pluies et les vents avaient tachée de brun, je posai mes lèvres fraîches, qui souriaient de ce baiser avec malice et mélancolie.

Et la pierre froide fut voluptueuse à ma bouche...

Qu'êtes-vous devenu, frileux Amour du vieux

jardin ? Et qui se doute, en regardant votre pierre usée, que mon premier baiser, c'est vous qui l'avez reçu ?

Il était pieux, il était tendre, ce naïf baiser, il était plein d'imploration, de timidité, de promesses... Amour, vous ne me l'avez pas rendu !...

L'autre rose, avec la plus incarnate des feuilles que j'avais ramassées ou cueillies, orna la ceinture de ma mère.

Elle aussi quitta tristement cette maison ; elle ne devait la revoir que pour y mourir.

Elle passa son hiver au coin du feu, dans un état de maladie perpétuelle et d'abattement. Sous ses apparences de jeunesse, elle était épuisée misérablement, et son cœur ne savait plus battre, ce pauvre cœur qui n'avait que trop battu !

Je la soignai de toute ma tendresse. Je la grondai doucement, pour obtenir qu'elle bût les potions, avalât les œufs et le lait. Mais elle ne voulait pas être raisonnable. Elle disait toujours, avec cette grâce qui ne fut qu'à elle seule :... « Je m'en vais... laissez-moi partir... »

Elle mourait comme une corolle s'effeuille, avec beauté, répandant, jusqu'à son heure suprême, tout le parfum de son âme. Elle me disait quelque-

fois pour se rassurer de son plus grand tourment : « Laurette, promets-moi d'être heureuse.... »

Elle voulut revoir le Miroir. Ce fut au printemps qu'on l'y transporta, car il fallait se hâter. Elle put encore errer, à mon bras, dans un jardin nouveau et dans le verger rose et blanc.

Moi, je n'étais jamais venue au Miroir avant l'été : je ne reconnaissais pas la maison familière. La glycine, dont les fleurs mauves sont à l'automne mélangées aux feuillages, était une treille enchantée, aux grappes si lourdes, si nombreuses, qu'elles rassasiaient la vue, ainsi que les fruits désaltèrent la soif.

Les bourgeons lilas et les feuilles menues avaient l'air de se peindre peu à peu en miniature sur un ciel d'un azur fin. Il y avait des arbustes que je n'avais vus que verdoyants et qui étaient couverts d'une neige inconnue. Les haies n'étaient qu'une longue guirlande. Le verger était radieux ; les branches noires des cerisiers, à travers lesquelles brillait toujours ce ciel frais, ce ciel limpide, se ouataient de floraisons blanches, qui les transformaient en fuseaux de soie. Des pêchers, des pommiers, tombaient sur mes cheveux des pétales rosés, et le vent dispersait parfois, là-haut, en bour-

rasques brèves, des nuages roses et blancs, qui semblaient aussi des fleurs.

Le soleil était ardent, l'air était aigre. Dans les cheminées flambaient les provisions de pommes de pin ramassées à l'automne, et, devant ces derniers bûchers, ma mère attendait avec résignation, avec langueur, avec une douce patience, que son tour vînt de n'être plus aussi que cendre.

J'étais courageuse certes, mais brisée par le désespoir et l'effroi de cette mort que je savais proche, et qui devait m'arracher mon bien le plus cher. Nanon et moi, nous lancions à la dérobée des regards d'épouvante quand la nuit tombait : car chaque nuit nous semblait devoir être celle qui pour ma mère n'aurait point d'aurore. Et ma nourrice, la mère de Nanon, grommelait qu'elle se doutait de ce malheur depuis plus d'un an, — depuis que maman avait imprudemment jeté n'importe où les débris d'un miroir brisé... On sait bien qu'il faut les aller lancer dans la mer, par une nuit de lune, si l'on veut conjurer le mauvais destin

Pascal et madame La Charmotte étaient venus. Mais ma mère les réclamait peu... Elle désirait être seule avec moi. Elle disait :

— Je le sais, c'est égoïste... Mais, dans si peu de temps, je ne te verrai plus !

De loin en loin, Agnès m'écrivait d'Italie, où elle faisait son voyage de noces avec le fameux faïencier, qu'elle avait épousé récemment. Mais son mariage m'avait laissée presque indifférente, comme je l'étais à peu près à tout, même aux assiduités affectueuses de Charles Mérelle, depuis que j'avais compris, que j'avais su, que ma mère devait mourir.

En vain, Pascal et madame La Charmotte, charitablement, essayaient, ainsi que le docteur, ému par ma jeunesse, de me leurrer d'espérances vaines, d'encouragements dérisoires. Je *savais*, comme ma mère le savait elle-même, qu'elle entrait peu à peu dans sa nuit.

Quand elle reposait, si pâle et si belle, dans son grand lit, j'étais assise à son chevet et je tenais sa main dans les miennes. Nanon était accroupie près du foyer, muette et fidèle, et par la vaste baie de la fenêtre je voyais, toute petite, mais très distincte dans les feuillages printaniers, la statue de l'Amour auprès du miroir d'eau.

L'Amour ! il devait venir avec la Mort...

Ce fut un matin à l'aube.

Il faisait à peine jour, et les fleurs de la toile

de Jouy dont cette chambre était tendue semblaient grimacer dans la pénombre, inquiétantes et ensorcelées.

Je ne m'étais pas couchée, bien que la malade se sentît mieux : elle ne voulait que moi auprès d'elle et sa faiblesse m'avait effrayée. Nanon dormait au coin de l'âtre, et, dans la chambre voisine, ma nourrice et madame La Charmotte, tout habillées, sommeillaient.

Ma mère m'appela. Elle me dit :

— Donne-moi mon miroir...

— Mais il fait à peine clair, maman chérie !... Voulez-vous que je rallume la lampe ?

Elle répéta :

— Non... Donne-moi mon miroir.

Je le lui tendis.

— Oh ! quelle chose singulière, — dit-elle (et elle le laissa retomber sur le drap) ; — quelle chose étrange !... Depuis quand donc ai-je les cheveux blancs ?... Les tiens sont bruns toujours, et si bouclés, si beaux !...

Et ses mains hésitantes saisirent ma tête. Pour que mes cheveux ne me frôlent pas perpétuellement le visage, ce qui me gênait lorsque je soignais ma mère, la faisais boire, la remontais sur ses oreillers, je les avais relevés en nœud serré, et

cette coiffure me faisait une ronde tête de garçon. Je crus qu'elle s'en étonnait. Cependant elle continua :

— Laurette a les mêmes cheveux, tout à fait... Mais vous n'êtes donc pas parti, François ?... tu es revenu ? tu es là ? près de moi ?...

— C'est moi ! moi ! Laurette, maman bien-aimée !

Mais elle n'entendit, ne comprit que ce mot : « bien-aimée ». Elle sourit faiblement ; elle dit :

— Ne partez plus... ne pars plus, mon amour !... Mais... m'as-tu jamais quittée ?...

Elle fit un effort pour se redresser, me contempla et murmura :

— Comme tu es jeune !... toujours jeune !... Et moi, mes cheveux sont blancs !... Tu es jeune, mon amour, et comme Laurette te ressemble !...

Surprise de ce doux délire, je me penchai sur ces yeux qui allaient s'éteindre et qui ne me reconnaissaient pas : ils voyaient *un autre* à ma place, à travers moi.

Elle agita ses mains avec inquiétude :

— Pourquoi ne me parlez-vous pas ?... es-tu reparti, François ?

Éperdue, n'osant comprendre, je la regardai ; et je vis sur ce si pâle visage une telle

expression de détresse que des larmes coulèrent sur mes joues.

— Je suis là, — dis-je à voix basse, — je ne te quitterai plus.

— O François ! malgré tout, m'aimes-tu plus que tout au monde ?

Brisée, je répondis :

— Plus que tout au monde !

Et je me mis à pleurer affreusement. Mon pauvre petit cœur était bouleversé, déchiré d'une jalousie obscure : quoi ! elle qui n'avait vécu que pour moi, elle allait mourir sans savoir que j'étais là, près d'elle, moi, Laurette, son enfant !

Elle me dit :

— Je n'ai aimé que toi, François, et Laurette... Ah ! comme elle te ressemble, mon amour !

Je la couvrais de baisers. Je voulais qu'elle se tût ou qu'elle comprît que c'était *moi*. Mais son âme était tout entière en proie au sentiment secret qui avait dominé toute sa vie, causé toute sa souffrance et sa mort prématurée. Elle était tout entière livrée à cet amour qu'elle avait caché au fond d'elle-même comme une source obscure et dont j'avais goûté la fraîcheur inépuisable.

— Maman, — lui dis-je, — ô maman !...

Mais, tenant ma tête collée à sa poitrine, elle

pressait de ses mains mon front brûlant et disait :

— Mon bien-aimé, nous ne nous quitterons plus !

Et, par une étrange grâce, ce qui avait sans doute été sa torture fut son suprême enchantement.

— Nous voilà réunis, François, réunis... et de quoi nous sommes-nous jugés coupables ? L'immense, le pur amour ne porte-t-il pas en lui-même une innocence infinie?... Quels étaient ces mots, ces vains mots : « devoir », « vertu », « sacrifice », avec lesquels les hommes nous dissimulent le mensonge de tout ce qui n'est pas l'amour ?... Pourquoi t'avais-je dit de partir et t'avais-je laissé m'obéir ? Il ne fallait pas me croire... Mais qu'importe ? te voilà, ma chère âme, nous ne nous quitterons plus !

Des larmes amères inondaient mon visage : — « O maman ! le voilà donc le secret de vos songes, de vos mélancolies, de la triste tendresse avec laquelle vous me pressiez contre votre cœur !... J'étais sûre d'y régner seule, de le remplir... et je ne savais pas qu'il était plein d'un autre et que c'est en souvenir de cet autre que vous m'aimiez, et que cet autre encore me volerait votre dernière pensée, votre dernier regard ! »

Et elle se mourait et répétait d'une voix de plus en plus entrecoupée :

— Mais dis-le ! dis-le-moi, que nous ne nous quitterons plus !....

Je retins mes sanglots, et, près de son oreille, je dis encore :

— Je ne te quitterai plus.

Elle soupira :

— Mon amour !...

Et je répétai comme un écho :

— Mon amour !...

Alors, elle ouvrit ses yeux si tendres, ses yeux qui, jusqu'alors, à mon insu, avaient sans doute versé tant de larmes, et elle parla pour la dernière fois :

— Embrasse-moi ! — dit-elle.

Je me jetai sur son sein, je l'étreignis, je la soulevai à demi dans mes jeunes bras, et sur son cher front, sur son visage, je posai mes lèvres filiales qui furent sans doute à sa tendresse expirante le plus pieux, le plus doux mensonge.

Je la laissai tomber, plutôt que je ne la reposai, sur l'oreiller.

Elle était devenue jeune et belle, d'une autre jeunesse, d'une autre beauté que celles que j'admirais en elle. Ses traits avaient la sérénité confiante des jeunes êtres qui n'ont pas encore souffert, et sa bouche souriait.

A genoux, je pleurais sans bruit. O maman, chère maman! vous qui m'avez toujours consolée! Votre sein maternel, mon refuge sacré, il m'est désormais insensible!

Alors, relevant la tête, je la regardai, si proche et si lointaine, hélas! Elle s'imprégnait d'une paix éternelle dans laquelle elle me parut resplendir

« Maman! maman! je n'ai pas à moi seule rempli votre pauvre âme. Il y a donc quelque chose au monde qui tient au cœur des mères par autant de fibres que leur enfant; quelque chose de plus mystérieux et de plus profond que tout. J'étais, moi, la chair de votre chair, votre petite fille! Mais un autre était l'âme de votre âme! Et votre agonie inconsciente qui fut le reflet de vos tendresses, cette agonie, c'est moi qui l'ai soufferte, avec toutes les forces de ma vie. Oh! maman! moi qui me croyais votre unique bonheur, je n'étais que le prolongement d'un autre bonheur tellement inoubliable que vous l'avez, en expirant, revécu!... »

Je me relevai. Il ne m'était pas venu à l'esprit d'appeler personne; ma mère avait murmuré plutôt que parlé: Nanon dormait assise, la tête penchée. Je vis aussi, près du lit de maman, qu'un bouquet de cerisier était blanc dans le jour qui

devenait rose... Comme toutes les petites choses, dans les moments les plus déchirants, nous frappent, nous occupent, s'impriment en nous et sont étroitement confondues à ce qui devrait être un souvenir unique, solitaire et nu !

Je pris un rameau fleuri, et je le mis entre les mains de ma mère : elle avait l'air d'une pâle sainte endormie en filant une quenouille de fleurs.

Longuement je la regardai. A mon imprécise jalousie se mêlait un respect nouveau ; un respect auguste montait en moi pour ma mère, submergeait mon cœur, mon esprit, et tous mes sens étonnés... Non parce qu'elle était morte, mais parce qu'elle avait aimé ; non parce qu'elle était la mère la plus tendre, la plus chérie, la plus douce à mes yeux d'enfant, mais parce qu'elle était tout à coup plus proche de moi, plus vivante dans sa mort qu'elle ne l'avait été pendant qu'elle respirait... Ma mère !... elle me semblait quelquefois loin de moi, alors, en même temps que très proche : il me paraissait impossible qu'elle eût pu ressentir ce que déjà je ressentais, ce que déjà je pressentais. En entrant dans la mort, elle devenait, ma mère amoureuse, ma mère douloureuse, non plus seulement ma mère, mais aussi ma sœur.

J'ouvris la fenêtre. Il faisait beau; l'aurore était rose, les oiseaux chantaient. L'air était frais, odorant, mouillé de rosée. Là-bas, la statue blanche élevait son arc désarmé...

— Nanon, dis-je, en réveillant la dormeuse, va... va leur dire à tous qu'ils peuvent maintenant venir...

Je n'avais jamais vu mourir personne. Je me penchai sur ma mère. Je la vis inerte et glacée. Je saisis sa main rigide, et, comprenant alors seulement *tout à fait* qu'elle était morte, sans une larme, je m'évanouis.

IV

Raoul, si vous vivez loin de vos parents, eux en province, vous à Paris, au moins avez-vous cette joie de les savoir vivants, ce plaisir si doux, en dépit des différences mêmes de vos sentiments et de vos caractères, de les revoir quelquefois. Vous ignorez encore cette inexprimable détresse qui s'empare de nous lorsque nous est arraché pour jamais un être qui nous avait toujours chéri, protégé, qui nous était aussi nécessaire que la lumière et que l'air, et que nous croyions confusément devoir durer presque autant que la nature. Un être qui, pour nous, représentait une partie essentielle du monde, — cet être disparaît ; il se couche, il se tait, ne nous regarde plus, ne nous

entend point et ne lève plus sur nous la bénédiction protectrice et si tendre de ses mains... Nous nous sentons volés de notre bien le plus précieux, rien ne nous le rendra ; nous nous sentons trahis jusqu'au plus humain de nous-mêmes. Cette chair et ce cœur, n'étaient-ils pas à moi ? Quel droit affreux, inconcevable et stupide, me l'arrache, m'en dépossède et les réduit en poussière?

A peine avais-je deviné toutes les tendresses, toutes les pensées de cette jeune femme qui fut ma mère chérie, à peine avais-je allumé le flambeau qui devait illuminer pour moi peut-être cette âme divinement obscure : un vent froid éteint la flamme vacillante, et tout retombe dans les éternelles ténèbres. Non seulement ce que nous aimions nous est ravi, mais encore avec lui tout ce trésor secret, tout cet inconnu qu'il portait en lui-même et que nous n'avons trop souvent qu'insuffisamment compris... Oh ! que de vies meurent avec une seule vie ! que de souffles s'arrêtent dans ce seul souffle, que d'images, de souvenirs, de regrets dans cette seule mémoire, et que d'esprits s'anéantissent avec une seule intelligence !... Oui, que d'esprits ! toutes les parcelles de ceux qui contribuèrent à la former, à la composer, à l'enrichir ; toutes les sensations partagées avec d'autres, tous les sen-

timents par d'autres inspirés !... Ah ! que de morts dans la mort d'un être, et d'un être jeune et charmant !

Je n'essayai pas de déployer un inutile courage et je ne surmontai point la terreur que m'inspirait l'immobilité funèbre de celle qui n'avait été qu'harmonie, grâce et douceur. Elle qui fut si souple et si flexible, lui voir cette rigidité !... Il m'était impossible de rester près d'elle. Madame La Charmotte et ma nourrice m'épargnèrent l'horreur des derniers apprêts; Pascal Flammeur s'occupa de la cérémonie, qui devait être simple. Je ne fis qu'une seule chose : j'envoyai sans tarder à mon oncle François un télégramme où je le priais très instamment de venir assister aux obsèques de ma mère. Madame La Charmotte et Pascal Flammeur m'avaient pourtant dit que le désir de ma mère était certainement que personne ne vînt à son enterrement, sauf les seuls amis qui se trouveraient près d'elle à l'instant de sa mort. Mais il me sembla qu'en agissant ainsi j'obéissais à un impérieux devoir, et, quand je fus sûre de voir mon oncle François au jour fixé, je m'abandonnai tout entière à l'infinie stupéfaction de ma douleur.

Aucun sentiment religieux ne pouvait adoucir

l'âpreté de ma peine. Je n'étais pas pieuse : ma mère m'avait laissé une liberté complète de cœur et d'esprit ; la piété de ma nourrice et de Nanon avait plutôt des aspects de superstition populaire que de christianisme. Et j'avais été élevée tout près de Pascal Flammeur, incroyant avec amertume, de madame La Charmotte, spirituellement incrédule. Mais j'avais une religion à moi : l'adoration de la nature, de ses arbres, de ses fleurs, de ses astres ; une admiration émue, éblouie et grave devant la perpétuité sereine de ses métamorphoses, une reconnaissance profonde pour ses beautés, ses parfums, ses lumières et ses épanouissements, des extases devant un papillon ou une rose, que l'on pourrait nommer prières... J'allai donc chercher un refuge sous les ombrages naissants des premières feuilles, sous la floraison des vergers riants. A chaque fleur nouvelle, à chaque rameau qui reverdissait, à chaque nuage errant je confiai l'âme de ma mère. Avec des sanglots, je m'étendais, le visage dans l'herbe, au milieu des prés, parmi les primevères et les violettes, les pâquerettes et les boutons d'or, et je priais la terre sacrée, la terre noire, d'être légère à une forme si légère, d'être douce à ce qui fut si tendre, d'être maternelle à ce qui le fut si délicieusement.

Et, avec une exaltation enfantine et désespérée, j'errai jusqu'au soir dans tous les sentiers, dans toutes les allées, je foulai toutes les prairies, j'écartai les branches des sous-bois pleins d'oiseaux pépiants, j'entourai de mes bras les troncs des grands arbres qu'elle m'avait paru préférer. et ainsi, tout le jour, sans cris et presque sans pleurs, je recommandai ma mère à cette nature au sein de laquelle elle allait rentrer.

Ma nourrice vint me supplier de revenir à la maison :

— Voilà — dit-elle — une heure que je te cherche... Sois raisonnable : rien ne nous rend les morts.

Elle disait tranquillement ces mots de résignation : les âmes très simples acceptent ce qui est accompli avec une sorte d'incroyable indifférence. Pourtant des larmes roulaient dans les rides de son visage. Elle était vieille : elle avait été la nourrice de ma mère, vingt-deux ans avant de me nourrir avec son dernier enfant, Nanon. Le même lait, nous l'avions sucé, ma mère et moi, et il nous avait faites un peu fraternelles. Je ne pouvais m'empêcher de regarder sous le corsage de futaine pendre les mamelles robustes qui nous avaient allaitées. Et cette bouche, qui les suça comme le

fit plus tard ma bouche, s'emplirait de la poussière des tombes.

— Je voudrais te demander — dit la bonne vieille (car, à cinquante-neuf ans ou soixante ans, les campagnardes sont des bonnes vieilles) — pourquoi tu as envoyé un télégramme à ton oncle François afin qu'il vienne ? L'avertir, c'était ben assez. (Elle me regardait d'un œil inquiet.) Le voyait-on chez nous ? Venait-il plus souvent que le trente-six du mois ?.... Et ta mère a toujours dit qu'elle ne voulait personne que nous autres à son enterrement.

— Avant de mourir, maman a un peu parlé de mon oncle François, et j'ai pensé...

— Parlé ?... qu'est-ce qu'elle t'a dit, la pauvre chère âme ?... Elle délirait.. elle ne savait plus... et pourquoi ne m'appelas-tu pas ?

— Je ne croyais pas qu'elle allait partir si vite, nourrice : sans quoi je t'aurais appelée... je t'aurais dit d'aller chercher le prêtre... Elle n'aurait pas pu avoir peur de sa présence : elle ne se serait pas aperçue qu'il était là.

La vieille femme trottinait à mes côtés ; elle tira son mouchoir à carreaux de sa poche, et elle se moucha bruyamment.

— Je ne voulais point te reprocher de n'avoir

pas appelé monsieur le curé, — dit-elle en hésitant, — car la chère fille ira tout droit au paradis des douces âmes ; mais je voulais, quoi que ta mère ait dit, sans savoir... quoi que puisse te conter ton oncle François... je voulais te dire ceci : qu'on ne doit point juger ses parents et que les plus fiers saints ont quelquefois péché... tu m'entends... (et sa voix tremblait, à la bonne vieille...) il y a de pauvres péchés que tout excuse, que tout pardonne, et que la vie menée ensuite sanctifie, même s'ils n'ont pas été absous par le curé...

Oh ! chère nounou, comme tu m'émouvais !... Je baisai tes vieilles joues mouillées aux rides profondes et noires, et je te dis :

— Nourrice, nourrice, tais-toi !...

Mais le touchant et maladroit discours de ma nounou me remit en mémoire les paroles de ma mère : je ne pouvais plus que croire à la vérité de ce que j'aurais pu considérer comme les agitations d'un vague délire, et j'attendais avec une espèce d'angoisse l'arrivée de mon oncle François.

Je le voyais bien à peu près une fois chaque hiver, mon oncle François. Il était aimable, mais sans élan; il disait : « Elle a grandi, elle a bonne mine... » et il me donnait une poupée, un livre, un album... Je n'avais jamais su de lui autre chose

que ceci : il avait d'abord vécu avec mon père et ma mère ; puis il s'était marié avec une amie de maman et vivait, depuis, dans une propriété de sa femme, toute l'année.

Mon père avait dû mourir peu après ce mariage... Je lui en voulais presque, à ce père, — dur et méchant, au dire constant de ma nourrice, — de n'être pas mort plus tôt... J'avais eu une éducation fort libre : madame La Charmotte racontait beaucoup d'histoires ; Pascal Flammeur approfondissait devant moi, avec une grande simplicité, n'importe quel sujet; j'avais beaucoup lu, et les œuvres les plus diverses.

Mes souvenirs de romans aidaient mon imagination naïve à reconstituer peu à peu la simple et triste aventure : — un mari tyrannique; une faible jeune femme; un frère beaucoup plus jeune que ce mari et plus séduisant, sans doute. Il distrait la jeune femme, il la console ; il la protège... Hélas ! pourquoi s'était-il hâté de se marier, de fuir ma mère ?... Je mesurai leur chagrin, leur peine, le remords de leur sombre amour inquiet, torturé, et, ensuite, le lent désespoir de l'inutile liberté enfin venue, mais trop tard, ironiquement... Et ce perpétuel regret de ce qui avait été, de ce qui aurait pu être et ne serait jamais, avait dû con-

tribuer à miner sourdement la santé frêle de ma mère... Et, sans moi, elle serait morte plus vite encore : c'était moi son soutien, sa raison de vivre, son réconfort. Et elle avait supporté avec un courage sans apparat, une résignation sans rancune, l'éloignement de celui qu'elle aimait.

Elle n'avait pu oublier jamais, ni jamais se consoler, et elle avait chéri son chagrin et sa détresse; elle avait souffert avec la grâce qu'elle mettait à toutes choses; elle s'était courbée sous le destin avec langueur ; elle était morte, enfin, avec tendresse !...

Ainsi j'arrangeai dans ma tête ce roman ; et, peut-être je ne me trompai guère. Mais j'étais résolue à n'en parler jamais à personne. Je ne voulais pas plus revenir avec ma nourrice sur ce sujet que je ne voulais interroger madame La Charmotte, — qui avait été, j'en suis sûre, la confidente chérie de maman...

Certes il ne me venait pas à l'idée de me jeter dans les bras de mon oncle François avec un cri romanesque. Mais, puisque son nom était le dernier nom que ma mère eût prononcé, puisqu'elle avait aimé mon oncle François et que, je voulais le croire, il l'avait aimée, n'était-il pas juste, n'était-il pas équitable qu'il fût là, qu'il pût la revoir encore une fois?

Mais il ne la revit pas... Quand il vint, il y avait déjà tout un jour qu'elle dormait dans une boîte de satin blanc, comme un jouet précieux et brisé.

Il arriva tout simplement, un soir, pour dîner. C'était le lendemain que devait avoir lieu l'enterrement.

Mon oncle arriva ; Pascal était allé le chercher à la gare ; il nous trouva dans le salon, madame La Charmotte et moi.

Il vint à moi tout droit ; il me serra dans ses bras et me dit :

— Ma pauvre Laurette, crois que je partage toute ta peine...

Cette phrase me glaça. Je m'attendais à quelque chose de plus tendre, de plus spontané... Est-ce qu'il n'aurait pas pu m'appeler : « mon enfant » ?...

— Mon oncle, — lui dis-je en me raidissant, — il est très tard ; je vais vous conduire à votre chambre.

Je l'accompagnai jusqu'à cette chambre préparée pour lui. Je tenais un flambeau à trois bougies avec lequel je l'éclairais dans les longs corridors obscurs. Et je le regardais très avidement. Lui cependant disait des paroles quelconques et sans suite, me demandait :

— Comment est-ce survenu ?... Hélas ! ce fut bien rapide !... Tu dois être bien lasse... Ce voyage est éreintant et les wagons ne sont pas chauffés : moi, je suis mort de froid et de fatigue...

Je le trouvai bien indifférent. Je pensais : « Elle, elle est morte de chagrin... » Mais je dis tout haut :

— Je vous suis d'autant plus reconnaissante d'être venu.

Nous étions entrés dans la chambre, où on lui avait porté déjà une lampe, de l'eau et ses valises. Je tenais toujours le flambeau et je regardais mon oncle. Il ouvrait un sac, cherchait un mouchoir, se mouchait...

Oui, il me ressemblait : les mêmes yeux, les mêmes cheveux, et le renflement arqué de la bouche... Mais tout le visage alourdi, le contour des traits empâté... Ah ! comme il me ressemblait ! Et pourtant il n'avait rien à me dire ; et moi, qui le sentais gêné, étais triste, étonnée qu'il me fût tellement étranger, et de lui être, moi, presque hostile.

— C'était tout naturel à moi de venir, puisque tu m'en priais, Laurette... tout naturel... Ta tante m'a chargé pour toi de toute sa meilleure sympathie.

Je dis seulement :

— Elle est très bonne ; je l'en remercie.

Et je le laissai...

Nous fûmes réunis autour de la table du dîner, Du dîner !... C'est une douleur de plus dans la douleur que de rentrer malgré soi, malgré elle, dans les habitudes nécessaires et quotidiennes. Mon oncle ne sembla en éprouver aucun émoi ; il mangea fort bien.

Il se retira assez tôt. Mais il demanda à madame La Charmotte la permission de la suivre, un moment, dans sa chambre, et ils parlèrent longtemps... Que se dirent-ils ? je ne sais ! Ah ! versa-t-il, au moins, des pleurs brûlants, des pleurs amers, des pleurs tels que les méritait cette douce, cette adorable créature, de laquelle il fut le destin ?...

Je ne dormis pas. Dès l'aube, j'étais revêtue d'une robe noire que m'avait taillée l'adroite Nanon. Je ne reconnus point mon reflet dans un miroir : ce n'était pas là l'enfantine Laurette, c'était une femme pensive et grave aux yeux profonds.

De tout le reste, j'ai un souvenir confus, où se mêlent des lueurs de cierges, des senteurs d'encens et des voix grêles qui psalmodient. Et puis... et puis on la laisse seule... elle ! toujours entourée, quand elle vivait, par l'amitié, l'admiration, l'amour !... On la laisse seule dans un

petit cimetière sablonneux qu'éventent et qu'ombragent de très grands pins. Par-ci, par-là, y poussent des bruyères roses et des œillets mauves, au parfum suave, qu'elle aimait à respirer.

Et nous rentrons... Nous rentrons, silencieux, oppressés, serrés dans le vieux break qui nous cahote. Mon oncle avait déclaré qu'il reprendrait le train après déjeuner, voulant s'arrêter deux ou trois jours à Paris avant de retourner chez lui.

Je ne sais si je le regardais avec trop de force, et ma nourrice avec trop d'insistance, mais il avait l'air gêné... oh! oui, très gêné, beaucoup plus que désespéré... Pourtant j'avais vu sa pâleur, là-bas, tout à l'heure, et la crispation de ses mains au bord de son chapeau qu'elles tenaient... Oh! je ne voulais pas le voir partir sans lui avoir dit que les dernières pensées de ma mère avaient été pour lui.

Je l'entraînai dans le verger, et, sous un cerisier tout blanc, je m'assis, tout en noir, près de lui.

— Mon oncle, — lui dis-je, — la dernière fois que maman s'est promenée, elle s'est reposée ici, au même endroit que vous.

— Laurette, — me dit-il, — je sais à quel point tu aimais ta mère. Il te faudra du temps pour t'ha-

bituer au vide que sa disparition creuse. Ma maison est la tienne, souviens-t'en.

Cette phrase, enfin émue, me toucha.

— Je vous remercie de tout mon cœur. Mais je connais bien peu ma tante, et vous ne vous froisserez pas si je vais passer quelques mois d'abord avec madame La Charmotte.

Il inclina le front, sans répondre. Il me parut soudain qu'il avait l'air satisfait de cette combinaison.

— Je veux vous remercier d'être venu si loin pour si peu de jours, — repris-je. — Peut-être vous serez-vous étonné de l'insistance que j'ai mise à vous demander de venir...

— Mais, Laurette, tu es étrange! — C'était tout naturel... notre parenté...

— Oh! ma mère ne voulait personne à ses obsèques... mais je voulais que *vous*, vous fussiez là près d'elle, un des derniers : car le dernier nom qu'elle ait prononcé fut votre nom. Et... j'en suis jalouse... ses dernières pensées... furent pour vous.

Son visage exprima une stupeur si douloureuse, mais jointe à un si visible effroi, que, si je fus un moment tentée de me jeter dans ses bras, de lui murmurer : « Je ne vous dirai plus rien... je ne

vous demande rien... mais pressez-moi sur ce cœur qu'elle aima, pleurez avec moi, pleurez sans contrainte celle qui vous a tant aimé jusque dans la mort », — je compris aussitôt qu'il valait mieux me taire... Et, tristement, je me tus.

— Ta mère, Laurette, — dit-il après un silence, était une âme exquise, mais bien romanesque... Je crains qu'elle ne t'ait transmis un peu de sa si vive imagination...

Et il bredouilla d'autres mots que je n'entendis point.

Je ne les entendis point, employant toutes mes forces à m'empêcher de crier ces paroles qui m'étouffaient :

« Romanesque, oh ! oui... C'est l'être, n'est-ce pas, que de n'avoir jamais pu oublier un ingrat !... »

Mais je sus refouler ce cri et garder une attitude à peu près calme.

— L'heure s'avance, Laurette, et je ne veux pas manquer mon train.

Évidemment, si mon oncle François se plut jadis dans les complications, il n'en est pas de même aujourd'hui.

— Par ici nous rentrerons vite.

Nous nous levons, nous marchons côte à côte.

— Grâce à madame La Charmotte, je serai au

courant de tes affaires, qui, je le prévois, ma chère Laurette, doivent être un peu embrouillées : ta mère était assez dépensière...

— Vous voulez dire, — et je l'interrompis d'un air froid, — généreuse et charitable.

— Oui, certes... mais, si l'on a des enfants, il serait non moins charitable de s'occuper de leur avenir.

— Soyez sûr, mon oncle, que je me soucie peu de la fortune : je jugerai bien fait ce que ma mère aura fait. Elle ne m'a jamais rien refusé. Elle m'a gâtée, elle m'a chérie, et si, à vos yeux, elle ne s'est pas assez inquiétée de mon avenir, j'estime qu'elle m'a rendu le présent assez charmant pour qu'on la tienne quitte du reste.

— Même si elle t'a ruinée?... Oh! je l'espère, tu n'en es pas là! Mais enfin on peut tout prévoir, d'après ce que j'ai su de vos affaires... J'ai donné quelquefois de sages conseils que l'on n'écouta point...

— Ruinée ?... (Et mélancoliquement je regardai les arbres, le verger, le jardin...) Ruinée ?... une seule chose m'attristera : vendre cet endroit... Pour le reste... qu'importe !... Je me marierai... ou je travaillerai.

— Ah ! la jeunesse ! quelle confiance elle a en elle-même ! — soupira-t-il.

Il m'avait dépassée pour ouvrir la barrière du verger. Il était encore jeune, pourtant ! et il avait certainement été beau : pourquoi ne le semblait-il presque plus ? Cela tenait-il à la gaucherie où le condamnait sa situation devant moi, à la maladresse avec laquelle il me moralisait au lieu de se livrer sans détour à un attendrissement qui aurait pu être imprudent, mais au moins noble et sincère ?...

Je lui en voulais, et, en le regardant marcher, s'arrêter, se baisser, soulever le loquet de bois, je pensais : « Vous voilà ! et c'est bien vous !... Vous, l'amour de ma mère !... Vous, son destin !... Vous, sa tendresse, sa passion, son regret, son tourment, sa torture, vous, sa vie et sa mort ! »

Mon oncle leva la tête et me dit :

— Veux-tu passer, Laurette ?

Et il vit, sans doute, sur mon visage quelque chose de l'amertume et de l'ironie qui étaient en moi, car il parut étonné, se tut, et nous rentrâmes en silence.

Dans l'allée de marronniers, plus feuillue que les autres allées, sur le sol, le soleil faisait des ombres et des dessins clairs.

V

Maintenant que je peux songer à tout cela d'une manière plus calme et plus juste, j'estime que je fus alors un peu sévère pour l'oncle François. C'était un homme, voilà tout ; ni meilleur, ni pire que la plupart. Probablement avait-il de la douleur, mais était-il un peu lâche, un peu égoïste, et n'osait-il s'y livrer tout à fait. Il était marié, il avait un fils, une fille : il n'avait pas besoin des baisers de son autre enfant, de cette petite Laurette dont l'âme exaltée l'effraya, lui qui était devenu un bon père de famille, tranquille, rangé. Le svelte jeune homme passionné de jadis avait pris du ventre. Pourtant comme vous avez manqué, mon oncle François, d'être serré, ce jour-là, dans les bras les

plus filiaux, les plus compatissants ! Mais j'avais fait tout à coup de ce père mystérieux, de cet oncle, que je connaissais très peu, un héros de tragédie. Le monsieur correct qui m'apportait des pralines s'était brusquement transformé, dans mon âme encore assez neuve pour être accessible aux sentiments les plus inattendus, en un personnage inconsolable et tyrannisé par la fatalité. Et, naturellement, j'avais été sévère de toute ma désillusion en voyant simplement près de moi un parent évidemment très affecté par la perte d'une personne qui lui fut chère, mais qui ne voulait ni manquer son train, ni se créer d'inutiles et nouveaux devoirs, ni trop se rappeler le passé. Il s'était mis en règle en venant à l'enterrement, en m'offrant l'hospitalité chez lui pour aussi longtemps que je voudrais en profiter. Il ne fallait pas lui en demander davantage. Il avait agi selon sa conscience et selon l'inflexible loi qui veut que l'on change et que l'on oublie.

Pourtant, petite fille au cœur lourd de larmes, je ne voulais de lui qu'une parole et qu'une étreinte. Je souhaitais simplement qu'il me dise en m'étreignant, en me donnant un vrai baiser paternel : « O mon enfant ! ma pauvre enfant, ma petite ! tout ce qu'il y avait de beau et de bon au monde

disparaît avec ta mère !... » Je n'exigeais ni des aveux, ni des transports, ni rien qui l'engageât envers moi ; je n'attendais qu'un cri d'amour et de peine, vers celle qui ne pouvait même plus en tressaillir.

Mais il y a entre les êtres d'éternels malentendus. Et celui-là ne se dissipa guère entre mon oncle et moi. — Il insista peu pour m'avoir près de lui à la campagne, et je n'y suis encore jamais allée. Je le vois de moins en moins, car il quitte fort rarement sa propriété. S'il me réclamait, j'irai près de lui, je le crois ; mais il ne me réclame pas. Nous nous écrivons ; nous sommes très polis, nous sommes au courant des faits importants de nos vies, et, comme il y a peu de ces faits importants, du moins officiellement, nous continuons à n'avoir presque rien à nous dire.

Et je dois avouer que, enfant très aimante, très exclusive, j'étais jalouse de lui ; jalouse qu'il eût été peut-être aimé plus que moi. Que voulez-vous? toute petite, je m'étais habituée à croire que je régnais souverainement sur le cœur maternel.

Madame La Charmotte m'emmena à Paris, chez elle. — Elle fit résilier le bail de l'appartement que nous habitions, ma mère et moi ; — Nanon seule m'accompagna ; ma nourrice décida qu'elle reste-

rait avec sa fille aînée qui, fermière dans le pays, avait beaucoup de marmaille, et, par conséquent, de l'occupation à donner à l'aïeule.

Madame La Charmotte m'installa dans son petit salon, qu'elle transforma en chambre à coucher. Et elle tâcha, sinon de me distraire, du moins de me réhabituer à vivre.

Agnès, toujours vive, enjouée, malicieuse, l'aida dans cette tâche ; et Pascal me fit faire bien des promenades, entendre bien des concerts. Mais celui qui contribua le plus à me faire juger que la vie était peut-être douce, même après le chagrin, fut Charles Mérelle.

Je le voyais souvent. Pascal l'aimait beaucoup et nous réunissait à l'heure du thé dans son cabinet de travail encombré de livres. Madame la Charmotte, très persuadée qu'il ferait un gentil mari pour moi, l'invitait à dîner et nous laissait ensemble de longues heures au piano. Agnès nous entraînait dans des courses aux environs de Paris, au Bois, et je me laissais aller au charme tout-puissant qui m'attirait vers ce jeune homme. D'ailleurs il y a pour la jeunesse quelque chose d'aphrodisiaque au fond des coupes les plus noires. Et, dans mes voiles sombres, je souriais malgré moi à ce que je croyais être mon bonheur futur...

Agnès m'emmena passer l'été dans une grande propriété que son mari possédait à Saint-Cloud. Je n'avais pas le droit d'aller au Miroir : on était en pourparlers pour le vendre. J'étais, en effet, à peu près ruinée. Ma mère, qui s'entendait fort peu aux affaires d'argent, avait confié les siennes, sans s'en occuper davantage, à des gens qui furent déshonnêtes ou malhabiles. Il devait me rester, espérait-on, une toute, toute petite somme, — une de ces sommes minimes auxquelles on ne doit pas donner le nom de dot par le temps qui court : car il faut au moins laisser au monsieur qui vous épouse le chic d'épouser une fille sans sou ni maille.

Le mari d'Agnès, M. Hurdet, était un bien brave homme. Plus très frais, un peu dépouillé de cheveux et d'agréments physiques, il était plein de bonté, adorait le joujou joli dont il avait fait sa femme, et versait dans ses petites mains de poupée tout l'or dont elles étaient avides. Agnès se moquait de son gros mari amoureux, excellent et bêta, à son nez et à sa barbe. Il trouvait cela drôle et même gentil.

Être houspillé, cela lui plaisait encore plus que d'être oublié. Il me témoigna de la sympathie et un intérêt discret que je lui rendis spontanément.

De Saint-Cloud, je pouvais aller souvent chez

Pascal et chez madame La Charmotte, qui n'avaient pas voulu quitter Paris. Quelquefois ils venaient dîner à Saint-Cloud, — pas souvent : Pascal épouvantait par ses imprécations subites et sa bizarrerie géniale le pacifique M. Hurdet. Sans doute, les songes de l'honnête faïencier étaient-ils troublés plus que de raison après les visites du poète, qui devait lui paraître, à lui, encore plus insolite qu'à n'importe qui. Il devait voir Pascal, dans les brumes d'un affreux cauchemar, casser toutes les pièces de faïence et de porcelaine qui remplissaient les entrepôts et les magasins de Nancy. Quant à madame La Charmotte, elle éprouvait pour le caractère d'Agnès plus de curiosité que d'affection, et l'indulgence qu'elle lui témoignait était plutôt une marque de plus de sa tendresse pour moi.

Charles Mérelle habitait à Saint-Cloud, chez les Hurdet, en même temps que moi, et, le maître de céans étant assez souvent forcé d'aller à Nancy, nous étions libres comme des oiseaux. Charles était d'une animation joyeuse. Je lui savais gré de se donner tant de mal pour m'égayer, alors qu'il suffisait qu'il fût là, près de moi, dans ce beau parc, pour me faire trouver à toute chose un plus vif agrément. Parfois nous nous poursuivions tous les bois dans les allées en riant comme des enfants ;

et puis je m'arrêtais essoufflée, étonnée de savoir rire encore malgré ma persistante douleur. Agnès n'invitait jamais personne à Saint-Cloud, dans cette belle habitation qu'elle appelait irrévérencieusement « la Soupière », et dont les ombrages vénérables me furent si hospitaliers. Elle disait que sa mère était très bien en Suisse avec son père et ses sœurs ; que ses cousins et cousines la « rasaient », et qu'elle ne voulait pas remplir sa maison d'amis qui, en raison de mon deuil et de ma santé un peu ébranlée, ne pouvaient m'être qu'importuns. — « Charles nous suffit bien ! n'est-ce pas, Charles ? » disait-elle avec son visage le plus angélique, ses yeux les plus purs.

Je lui étais reconnaissante de cette délicatesse, et je l'en aimais davantage.

Je repense au joli trio que nous devions faire sur ces vertes pelouses. Je revois Agnès si rose et blonde dans ses robes de toile claire ou de fin linon, je me revois si jeune, si pâle, dans les transparentes gazes noires qu'exigeait l'été ; je revois Charles Mérelle mince, élancé, la grâce précise de ses mouvements. Il portait, sans veste, une molle chemise que serrait la haute ceinture, et sur laquelle flottaient les bouts de la longue cravate. Il était familier, mais bien élevé, séduisant, gentil : il disait

des bêtises avec câlinerie... et, quand il se roulait dans l'herbe, en ayant soin de préserver l'ordre de sa coiffure et la régularité de sa raie, il disait avec des paresses comiques : « Il faudrait tout de même travailler !... »

Et, ni l'une ni l'autre, nous ne pouvions nous passer de lui. Il avait l'air de s'amuser de tout son cœur. Il était si galant et si aimable pour nous deux que je n'aurais pas su pour qui il avait une préférence profonde, s'il ne me l'avait dit tous les jours, à quelque détour d'allée, pendant de brèves minutes de solitude, en courant, en jouant. Quelquefois il murmurait vite, vite, en me ramassant une balle, en me remettant un manteau, en me donnant une fleur : « Laurette, je vous aime, je vous aime... » Par surprise, il ôtait le peigne qui relevait mes cheveux en premier et maladroit chignon, et, répandant mes boucles sur mon dos, à pleines mains, il les respirait, il les baisait, et il s'enfuyait en riant, en feignant de craindre ma colère... Et je l'adorais.

Et, ainsi, chaque jour me ramenait insensiblement à la lumière et à la vie. Un jeune Orphée arrachait aux ténèbres la pâle petite Eurydice que j'étais alors. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour quitter à jamais le sombre royaume, un seul pas,

sans retourner la tête, et la petite Eurydice était conquise par l'amour... Le destin ne le voulut pas..

Dès octobre, madame La Charmotte me réclama. Elle me demanda si Charles ne « flirtait » pas avec Agnès. Mais je lui déclarai que non, énergiquement.

Je ne compris pas bien alors le soupçon de madame La Charmotte. Je crus qu'elle s'inquiétait de ce que Charles ne m'eût pas encore demandée en mariage. Mais moi, je savais bien que m'épouser était le plus cher vœu de Charles, et que, s'il ne me disait pas encore : « Laurette, soyez ma femme... » c'est qu'il respectait ma trop récente tristesse.

Il était revenu à Paris presque en même temps que moi, et madame La Charmotte voulut bien que nous reprissions notre habitude de jouer du piano à quatre mains. Par un jour gris, nous jouions tous deux un petit air de Mozart très simple et délicieux. Le salon était presque obscur, mais, comme le piano était près de la fenêtre, nous n'avions pas encore allumé les bougies. Il y avait du feu, un bon feu de braise qui faisait à la cheminée un grand cœur rose. Le crépuscule d'automne embrumait la soie bleue un peu passée des murailles, les tableaux, les tapis d'Orient enluminés comme des pages de missels ; il semblait tisser une toile d'arai-

gnée autour des pendeloques cristallines des appliques et du lustre, un peu gros pour ce salon assez petit. On entendait distinctement, entre nos accords, la vieille petite pendule : « tic tac, tic tac... » et, quand un lourd véhicule passait dans la rue, le lustre tintait.

— Vous n'y voyez plus, — dis-je alors, — vous ne faites que des bêtises et des fausses notes.

— C'est vrai !

— Il faut allumer.

Et je voulus quitter ma chaise surélevée par quelques in-quarto de Chateaubriand... Je me le rappelle encore, ce détail-là !... Mais je me sentis saisie par la taille et renversée en arrière. Les deux mains de Charles tenaient mes mains, et son visage penché au-dessus du mien se rapprochait de plus en plus. Il couvrit de baisers mes cheveux et mon front, et il me dit :

— Laurette chérie, j'ai vraiment trop envie de vous épouser : il faut que vous disiez oui !

Je souris, et il baisa ce sourire.

— Oui ? — interrogea-t-il sur ma bouche.

— Oui! oui! mais vous m'étouffez, — balbutiai-je. — Et voilà madame La Charmotte qui remue dans sa chambre : elle va ouvrir la porte.

— Elle a raison... (Et il traîna une grande gamme

sur le clavier...) Quand les enfants ne font plus de bruit, c'est qu'ils ne sont pas sages... A demain, Laurette, voulez-vous ?... Voir d'autres yeux que les vôtres ne me dit plus rien du tout, à présent... A demain, cinq heures : nous parlerons de choses sérieuses... Au revoir ! Je suis si heureux qu'il faut que je sois seul, ce soir... heureux ! heureux, Laurette !... heureux pour longtemps !... Ah !... que je t'aime, mon doux amour !

Il partit. Ma première ombre, dans ce bonheur que j'attendais, dont j'étais sûre, et qui pourtant m'étonnait, fut d'entendre ce mot : « longtemps ». Moi... j'aurais dit : « toujours... »

— Te voilà bien pensive — et madame La Charmotte entra... — Et tiens ! Charles est parti... et sans me dire adieu ?

— Il ne voulait pas vous voir, ma Charmotte !... il vous a entendue marcher à côté, quand il aurait voulu continuer à être seul avec moi... (Et je ne pus m'empêcher de sourire...) Il était en train de me demander en mariage.

Madame La Charmotte eut l'air grave et intéressé. Elle m'assit sur ses genoux comme une petite fille ; elle me dit :

— Seras-tu contente de l'épouser ?

Moi, je ne répondais rien. Je pensais au Miroir,

à la vaste chambre tendue en toile de Jouy, à ma mère mourante... Je fondis en pleurs. J'étais étreinte par une tendre détresse, en proie à un grand désarroi.

— Tu peux pleurer, va ! — dit madame La Charmotte (et elle m'embrassa doucement). — Je te comprends. Pleure. On n'est quelquefois jamais plus triste que lorsqu'on songe à être heureux...

Ah ! l'odeur de terre et d'hiver et de mort, l'odeur des chrysanthèmes d'or et de rouille qui fleurissaient, ce jour-là, dans un vase couleur de fumée, sur la table ... Il me semble encore, toujours, la respirer, quand j'évoque ce souvenir, cet enfantin souvenir d'amour.

VI

Je passai la soirée dans une méditation sérieuse. J'étais assise à la turque, sur le tapis, près du feu. Non loin de moi, Pascal Flammeur et madame La Charmotte jouaient aux dominos. Ils se penchaient sur le drap vert d'un ancien guéridon de jeu ; sous un abat-jour de soie verte, un flambeau « de bouillotte » les éclairait. — Madame La Charmotte était une très jolie vieille, dans sa robe de chambre en broché violet ; autour du cou, une ruche de dentelle ; ses bras, encore beaux, étaient nus hors d'un flot de dentelles cousues en « engageantes » aux manches demi-longues. Ses cheveux poudrés étaient relevés au-dessus du front, en une belle onde de neige qu'un exquis bonnet de tulle

encadrait. Elle se mettait aux joues un rien de rouge, qui achevait de faire d'elle la sœur d'un pastel du « dix-huitième ». Des bagues brillaient à ses doigts gras et fins du bout. De temps en temps, impatiemment, elle tapait le sol avec le haut talon de son petit soulier, lequel était de chevreau noir et à grande boucle de marcassite : cette boucle se découpait sur le bas mauve à coin brodé. Un mouchoir parfumé de son parfum favori étalait ses broderies sur la table, à côté des larges besicles d'écaille que madame La Charmotte chaussait quelquefois coquettement, parce que « ça faisait bien », — car elle avait gardé des yeux excellents.

Pascal, vis-à-vis d'elle, l'examinait d'un monocle sévère, pour suivre sur son expressif visage les émotions du jeu. Mais elle n'en avait pas, et lui tenait tête surtout pour lui faire plaisir. Lui se flattait de jouer aux dominos comme personne et il détestait perdre. Pendant ces parties, il reléguait sur le marbre de la cheminée sa grosse pipe, qu'il regardait à la dérobée avec convoitise. Il venait dîner chez son amie avec son veston d'intérieur, — veston de velours noir garni d'une ganse, un peu vieux, un peu élimé, mais parfaitement propre et très bien adapté à ses mouvements,

— un col blanc rabattu, une énorme « lavallière » noire à bouts flottants ; le gilet et le pantalon étaient de lainage quelconque. Ses belles mains, ses mains de poète, sortaient toujours de manchettes immaculées que fermait en guise de boutons je ne sais quoi d'étrange et de japonais. Son buste et son port de tête étaient majestueux. Son crâne était lisse et dégarni, mais ses cheveux bouclaient abondamment sur son cou et ils étaient d'un châtain que ne traversait pas un seul fil blanc. Il avait été roux et ses cheveux avaient foncé au lieu de blanchir.

Ses yeux étaient d'un éclat, d'une ironie, d'une intelligence tellement insoutenables qu'il m'a toujours été impossible de distinguer leur couleur. Son nez était droit, ses lèvres rasées ; deux plis se creusaient dans les joues larges, partaient des narines et rejoignaient la bouche dont, au repos, les coins tombaient. Cela composait un visage dédaigneux et dont l'expression était d'une amertume infinie. Quant à la parole de Pascal, elle était toujours violente, emportée, d'une éloquence mécon tente et terrible, ou froide, acerbe, âpre, cinglante. Moi qui savais pourtant quel était le vrai Pascal, — l'homme le plus doux, le plus paisible, le plus impressionnable, le plus facilement attendri par

les sentiments très simplement humains, — j'étais moi-même souvent épouvantée par sa véhémence et ses fulminants discours, et j'avais envie de me cacher sous terre.

Ce soir-là, Pascal et ma Charmotte jouaient donc aux dominos. Les coups de poing dont Pascal frappait la table, en hurlant : « Par les dieux immortels!... » quand il lui manquait du « quatre » ou du « blanc », me faisaient bien un peu sursauter, mais j'étais silencieusement absorbée dans mes pensées: je m'étonnais d'être sans joie, d'être si grave, si profondément émue. Charles, lui, m'avait surtout paru gai, charmant. Il y avait eu du jeu dans la manière dont il m'avait saisie et embrassée. Et c'est pourquoi je ne lui avais pas rendu son baiser. J'étais trop simple et trop spontanée pour avoir près de lui de la timidité; mais j'aurais voulu unir mes lèvres aux siennes dans je ne sais quel grave silence et lui faire don, dans une lente et farouche caresse, de toute mon âme amoureuse, de tout mon émoi, de tout mon tourment.

Les braises roses croulaient dans le foyer ardent. Quand l'une d'elles roulait sur le marbre, devant la cheminée, avec les pincettes je la reposais dans l'âtre, et je restais courbée à tisonner ce feu

mourant, et à attiser dans mon esprit un feu naissant d'espoirs et de doutes...

— Eh bien, Laurette ! — gronda la voix jupitérienne de Pascal Flammeur ; — pourquoi cet œil sombre ?

— Et où avez-vous jamais vu, mon ami, — dit la voix de pigeonne de madame La Charmotte — qu'à dix-sept ans on ait l'air joyeux quand on rêve ? La jeunesse est gaie dans les rares instants où elle ne pense à rien. Dès qu'elle pense à quelque chose, elle est triste. L'avenir, Pascal, c'est si effrayant !... et un peu de passé, c'est déjà, parfois, si douloureux !

Mais Pascal, sans répondre, allumait sa pipe.

Le lendemain, dès le matin, j'attendis cinq heures avec impatience... Dès trois heures, on sonna. Et Agnès entra dans ma chambre. Elle avait une physionomie bizarre et contrainte que je ne lui avais encore jamais vue.

Elle était plus blonde, plus frêle, plus délicieuse que jamais dans les sombres fourrures qui contrastaient avec sa beauté toute d'or et de nacre. Elle ne m'embrassa pas. Sa bouche si rieuse était immobile et tirée. Elle me tendit ses deux mains ; son manchon tomba. Elle marcha dessus pour me dire, tout contre ma figure :

— Laurette, je veux te parler... sans personne.. je t'en prie... écoute-moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... (Et, avec un peu d'effroi, je ramassai le manchon et le posai sur une chaise.) Tu peux raconter tout ce que tu voudras : ma Charmotte est chez sa couturière, Nanon coud dans la salle à manger.

— Laurette ! il ne faut pas que tu épouses Charles Mérelle.

Je n'eus pas le temps, dans la stupeur où me plongea cette parole, de lui demander :

— Comment sais-tu déjà ?...

Elle continuait avec fièvre, et, s'enhardissant :

— Il ne le faut pas ! il ne le faut pas ! S'il t'épouse, je te haïrai... Non, je ne te haïrai pas, mais je ne pourrai plus le voir, je ne pourrai plus l'aimer !... Oh! cela ne se peut pas!... Écoute-moi, Laurette, oh ! Laurette, il est mon amant... comprends-tu ?... mon amant !... Et il veut t'épouser!... Ne crois pas qu'il ne m'aime plus. Il t'aime aussi, et différemment, voilà tout, et il a la tête perdue, et il ne sait plus lui-même ce qu'il souhaite davantage. Ou plutôt si, il le sait... ce qu'il désire, c'est ce qu'il n'a pas encore eu... donc, c'est toi ! C'est toi ! et alors il t'épouse... Mais moi, que vais-je devenir?... Réponds ! Car je l'aime, moi... et les

femmes aiment *après* comme l'homme les aime *avant*...Moi, je l'aime à en être folle... Oui... depuis le printemps dernier... ah ! je le sais, c'est mal. Il est possible que ce soit très mal; mais je m'en moque... Ai-je épousé mon mari pour l'aimer ? Non, n'est-ce pas ? Alors il faut bien que j'aime quelqu'un !... Oh ! réponds-moi ! dis-moi que tu ne m'en veux pas! Dis-moi que j'ai raison, Laurette, de t'avoir tout avoué !... Songe donc ! hier, à six heures, il est arrivé à notre rendez-vous, d'ailleurs en retard, et il m'a dit, comme si c'était tout naturel, tout simple: « Ma pauvre chérie, il faut nous dire adieu, rester de bons amis... et cela me fait bien de la peine, mais que veux-tu ? mieux vaut nous séparer... » Tout de suite, j'ai pressenti la vérité ; je lui ai crié : « Oh ! tu épouses Laurette! — Mais oui ! m'a-t-il répondu, et, dans ces conditions, je ne peux pourtant pas vous avoir toutes les deux... »

— C'est encore honnête de sa part, cela ! — ai-je dit seulement, d'un air morne.

— Oh! comme tu me regardes!... comme tu me méprises, Laurette !

— Te mépriser ?... oh ! non, Agnès, oh ! non... tu sembles avoir trop de chagrin pour que je te méprise.

Alors, comme je lui parlais avec beaucoup de douceur, elle fondit en larmes et vint se blottir à mes pieds.

— Ma Laurette, mon amie ! tu ne peux pas bien comprendre ! car tu n'as pas senti ton cœur contre son cœur... Ah ! je ne devrais pas te dire ces choses... Mais, sans les connaître, tu les pressens, tu les devines, n'est-ce pas ? On ne t'a pas élevée dans l'ignorance de la vie... Et puis, d'ailleurs, je suis folle, folle, moi aussi j'ai la tête perdue... Toute la nuit, je pensais : « Alors, ce sera Laurette qu'il aimera !... Laurette ! Laurette !... Il lui dira comme à moi, avec la même voix, le même geste : « Ma petite chérie... » C'est à elle qu'il murmurera : « Que je t'aime, mon doux amour !... »

Et je tressaillis, car j'avais entendu hier ces mots, ces mêmes mots !

Elle pleurait, à mains jointes, le front dans ma robe.

— Agnès! Agnès! — balbutiai-je, — aurais-je cru que tu pouvais aimer autant?

— Oui, je l'aime, je l'aime, et, par moments, je le hais !... Je le haïssais hier, et il me le rendait bien. Nous nous sommes dit des choses affreuses. Je lui ai reproché sa conduite de cet été, à Saint-Cloud : il te faisait la cour dans la journée, et, la

nuit, quand mon mari n'était pas là, il venait me rejoindre...

— Assez, assez !... tais-toi !... (Je m'étais levée avec tant de brusquerie qu'Agnès, appuyée à mes genoux, tomba presque sur le tapis...) Assez, assez !... Va-t'en, garde-le ! garde-le bien ! car une autre pourrait, à son tour, te le prendre...

— Oh ! — supplia-t-elle, — ne me déteste pas !... Songe que je te sauve peut-être ! Vois sa perfidie... son inconscience, sa légèreté...

— Tu es pareille à lui ! — dis-je cruellement, — Perfide, inconsciente, légère, ne l'es-tu pas ?... n'es-tu pas menteuse ? n'es-tu pas fourbe ?... Oh! pardonne, Agnès : je souffre aussi, moi, maintenant.

Je l'aidai à se redresser. Elle se cramponna à mes épaules et me regarda dans les yeux :

— Que vas-tu dire à Charles tout à l'heure ?

— Que tu sors d'ici, que tu m'as parlé, que je ne l'épouserai jamais.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il va m'en vouloir, me faire une scène ! Invente n'importe quoi, mais qu'il ne sache pas cela.

— Je ne peux rien lui dire d'autre, puisque, hier, je lui avais répondu oui.

— Comme tu voudras !.. c'est bien... comme tu

voudras... mais qu'il me reste,... et pardonne-moi.

— Qu'ai-je à te pardonner ? C'est le droit de chacun, d'aimer.

— Mais pardonne-moi de t'avoir fait venir à Saint-Cloud pour que mon mari me permît d'y faire venir aussi Charles... pardonne-moi !... c'est indigne... j'avais bien vu qu'il te plaisait... que tu l'aimais presque... mais j'étais affolée, ahurie d'amour, je ne savais plus ce que je faisais...

Pendant qu'elle parlait, je songeais à la jeunesse si mélancolique, au si long regret de ma mère. Je regardais, dans un rayon de clair soleil, le minois d'Agnès défiguré par les larmes, — sans doute des larmes sincères. — Si j'avais épousé Charles Mérelle, aurait-elle souffert autant que ma mère avait jadis souffert ? Je ne pouvais le croire, mais lui infliger cela me semblait aussi impossible qu'il lui avait paru facile, à elle, de me l'infliger.

— Agnès, mon amie, avant d'aimer Charles Mérelle, je t'aimais, toi ; avant l'amour, il y a eu l'amitié... Oh ! pouvais-je croire l'amour si faux, l'amitié si incertaine?... Agnès, que me reste-t-il?

— Tu doutes de mon amitié! — s'écria-t-elle, avec un égoïsme parfait.

— Pourtant, Agnès, tu ne quitteras pas Charles?

— Mais... si je voulais le quitter, que serais-je venue te demander ?

— Tu aurais pu vouloir m'éclairer sur la valeur morale de l'homme que j'aimais... S'il avait été pour une autre ce qu'il est pour toi, et que tu l'eusses su, m'en aurais-tu avertie ?

— Peut-être...

— M'aurais-tu dissuadée de l'épouser ?

— Mais... non ! — dit-elle naïvement.

— Donc, ce que tu as fait aujourd'hui, tu l'as fait pour toi, et non pour moi... Est-ce de l'amitié, petite Agnès ?

— Enfin, Laurette ! — dit-elle indignée, — dans ma situation, qu'aurais-tu fait ?

— Si j'avais été sûre que mon amie aimât et fût aimée, j'aurais laissé le mariage s'accomplir. J'aurais pu regretter cet homme toute ma vie, mais je ne me serais pas cru le droit de détruire, non seulement son bonheur à lui, mais encore celui d'une jeune fille innocente, à laquelle j'aurais voulu conserver toute son illusion.

— Tu m'en veux ? — dit-elle languissamment.

Et, avec naturel, devant le miroir, elle se tamponnait les yeux et se poudrait le visage.

— Non ! non ! mais, je t'en prie, va-t'en, Agnès. Je suis bien nerveuse. Laisse-moi quelque courage

pour l'entretien que je dois avoir avec... avec ton amant.

A ce mot, elle eut un regard peureux, puis elle se jeta dans mes bras et me parut si sincèrement reconnaissante que je ne savais plus, après son départ, si je la chérissais ou si je la maudissais.

Un bouquet de violettes gisait à terre : il était tombé du corsage d'Agnès. Je ramassai machinalement ce bouquet et je le posai sur une table à coiffer... Combien de temps restai-je debout appuyée à cette table ? A quelle heure Agnès était-elle partie ? J'étais encore là, toute droite, la main sur ce bouquet, quand Charles Mérelle arriva. Nanon l'avait fait entrer au salon, et, comme la porte qui donnait dans ma chambre était ouverte, il m'avait vue et était venu tout de suite à moi.

Je l'aimais, en cet instant, avec une violence singulière : le désespoir, la jalousie, la colère avaient donné à cette pure tendresse, si jeune en sa sécurité, une intensité soudaine. Ah ! comme je l'aimais, alors que je voulais le haïr, fermement résolue à renoncer à lui pour toujours ! Ce soir-là, j'ai vraiment compris en une fois tout ce que l'amour peut mélanger, dans une âme, de contradictions et de fureurs. J'ai compris que l'amour a la

puissance dévastatrice et la beauté redoutable des tempêtes. Un tourbillon irrésistible va chercher au fond de nous nos sentiments les plus secrets, les plus divers, pour les arracher, comme des feuilles, des branches, les emporter avec des cailloux, des fleurs, des fruits, les rouler dans la boue, les noyer dans des torrents, faire enfin de tout ce qui fut de la vie, une mort confuse, de tout ce qui fut de la beauté, de la force, quelque chose d'indistinct et d'anéanti.

Et, en effet, j'étais muette, frémissante, cramponnée au bord de cette table comme pour résister à la bourrasque, pour faire face au vent d'orage.

Charles me dit :

— Qu'avez-vous, Laurette ?

Je balbutiai :

— Je n'ai rien.

Et, faible, éperdue, j'allai tomber plutôt que je ne m'assis dans le fauteuil où j'étais assise tout à l'heure, Agnès à mes pieds. Le souvenir de la scène qui venait de se passer là me redonna un peu de courage. Ma voix s'affermit :

— Agnès sort d'ici... (Charles se troubla visiblement.) Elle m'a dit... elle m'a dit que vous l'aimiez, qu'elle vous aimait, que par conséquent notre mariage était impossible... et je suis de son avis.

— Notre mariage !... impossible ?... Laurette, écoutez-moi... Je suis coupable peut-être ; j'ai eu un goût fugitif pour madame Hurdet... mais vous, vous, je vous aime, Laurette chérie !... Voyens ! tâchez de me comprendre... Il n'est pas un jeune homme qui, avant de se marier, n'ait eu... des aventures... n'ait plus ou moins « flirté » avec des jeunes femmes... Cela n'empêche pas d'apporter à sa fiancée un amour fervent, un amour sincère... Laurette, ce n'est pas la même chose, ma petite chérie... ne m'en veuillez pas, excusez-moi !

— Il m'est bien difficile de m'expliquer cela. Que voulez-vous ? je suis jeune... je viens d'avoir dix-huit ans... et je n'ai pas l'expérience de la vie... Peut-être avez-vous raison, mais cela n'empêche pas que notre mariage ne soit absolument rompu, absolument !

— Mais pourtant vous m'aimez, Laurette, et je vous aime !

— Je ne sais plus s'il est vrai que vous m'aimiez, mais je ne sais que trop à quel point je vous aime.

Et ma voix tremblait de larmes

Il saisit mes mains, et se pencha pour les baiser. Je regardai sa chère tête, ses cheveux blonds ; j'étais pénétrée jusqu'au cœur par l'expression

d'ardeur câline de ses yeux levés vers les miens... Oh ! que n'avais-je continué à tout ignorer !... Que le mensonge me paraissait pieux et pitoyable ! Pourquoi mon amie, mon amie imprudente, m'avait-elle découvert la vérité ?

— Je te jure ! je te jure ! — disait Charles, la bouche près de mes genoux, — je te jure que je ne l'ai pas aimée... Du désir, de l'entraînement, voilà ce que j'éprouvais pour elle.. Tous les hommes absoudraient ce que tu ne peux comprendre peut-être très bien... Tandis que toi, je t'aime... je t'aime de tout mon cœur, je ne veux pas renoncer à toi... Comprends-tu cela, au moins ? le sens-tu, mon doux amour ?

Ces derniers mots me furent physiquement insoutenables. Je dégageai mes mains qu'il tenait. Je lui dis :

— Oui... oui... Mais ce que je comprends aussi, c'est que vous me direz, pour me prouver un amour différent, les mêmes phrases caressantes... vous m'entourerez des mêmes bras... vous... Oh ! non, non, voyez-vous, il ne fallait pas aimer mon amie, ou il ne fallait pas que je le sache : je ne peux pas... je ne peux plus... je ne peux plus vous épouser.

— Mais, mon enfant, c'est de la jalousie, donc

c'est de l'amour encore, ce que tu éprouves !... Ne sois pas orgueilleuse, ne sois pas inflexible, ma Laurette... ne détruis pas nos deux vies, ma petite aimée... Tu es nerveuse ! il faut te calmer, réfléchir ; après, tu jugeras mieux de ce que tu veux faire.

— « Nerveuse » ?... vous appelez cela ainsi ?... Je suis désespérée, plus malheureuse que je ne croyais possible de l'être, et vous dites que je suis nerveuse, simplement !

— Je me suis mal exprimé... Oh ! Laurette, regarde-moi ! Je suis à tes pieds, je te supplie, je t'adore !... Ne me désole pas ainsi ! Cette femme que je méprise et que je n'ai jamais aimée n'en vaut pas la peine...

Je le repoussai avec une sorte de dégoût :

— C'est donc cela, l'amour, la joyeuse tendresse, l'attrait mystérieux qui doit unir les vivants !... Parce que vous n'avez plus pour Agnès ce goût curieux, parce que vous avez mordu dans le fruit tentant, vous le rejetez loin de vous !... O lâche, égoïste ! vous en souciez-vous, qu'elle vous aime encore ? ou qu'elle souffre, elle ? Non, vous êtes tout entier à votre désir nouveau, que vous décorez d'un autre nom, et qui n'est peut-être pas moins éphémère !... De même que vous me dites aussi : « Ma petite chérie... mon doux amour... », vous lui

avez dit autrefois, sans doute : « Ne me désole pas... comprends-moi... je t'aime... je t'adore... » Et après moi, après elle, c'est à une autre que vous le direz, c'est une autre que vous supplierez !... Mais tout à l'heure, à cette même place, elle était là, contre moi, la joue sur ma robe, cette femme vers laquelle vous couriez hier... hier ! après que vous m'aviez dit être « si heureux qu'il fallait que vous fussiez seul... » Et, avant de lui expliquer la nécessité de votre séparation, avant d'échanger avec elle de mauvaises paroles, je suis sûre que vous l'avez prise contre vous, embrassée, étreinte !... A quoi bon mentir ? à quoi bon ?... Le voilà, l'amour que vous m'offrez ! Oh ! je n'en veux pas ! Je n'en veux pas ! Moi, je veux être mieux aimée !

Et, tordant mes mains, je fondis en pleurs.

— Il est impossible, — dit-il d'un air malheureux, — il est impossible pourtant de t'aimer, Laurette, plus que je ne t'aime...

— Alors, je ne veux que l'impossible !... Et cet amour dans lequel vous vous complaisiez, cet été, pendant que vous amusait l'amour d'une autre, cet amour... reportez-le-lui, à elle !

— Elle ? je la déteste, à présent.

— Vous la détestez !... Et elle me conjurait avec des sanglots de ne pas vous prendre à elle

de ne pas vous arracher de ses bras... Elle vous aime, elle !...

Peu à peu, je me sentais plus calme. Résolument je me levai et je lui dis :

— Adieu... Je ne vous en veux pas... à elle non plus... Ne l'abandonnez pas. Ne la rendez pas malheureuse. Même si vous la quittez, je ne vous épouserai jamais.

— Mais, Laurette, je t'aime...

— Et de quel droit me tutoyez-vous ? — dis-je avec impatience.

— Eh bien, je vous laisse... mais je reviendrai.

— Oh ! ne revenez point !

A ce cri, qui révélait ma faiblesse, ce jeune homme eut dans les yeux une lueur de triomphe, et, malgré moi, il me saisit entre ses bras. Je me débattis, mais il réussit à couvrir de baisers mes joues mouillées de larmes... Je respirais son parfum, qui m'était déjà familier... Un instant, je me vis vaincue. Oh ! pardonner ! oublier ! avouer : « Oui je te méprise, je te crains, mais je t'aime. Emprisonne-moi ! garde-moi ! malgré moi !... » Oui, je sentis ces humiliantes paroles monter jusqu'à mes lèvres... Oh ! je l'aimais !..

Mais, tout à coup, de mes doigts crispés s'échappa le bouquet de violettes qui avait orné le corsage

d'Agnès... Je la revis désespérée, d'un désespoir d'autant plus touchant qu'elle paraissait moins faite pour en être atteinte, je revis ses pleurs, j'entendis sa pauvre voix entrecoupée qui m'apprenait des choses cruelles... Mais elle était sincère. Au lieu que lui, ce jeune homme qui me pressait contre lui, ne se mentait-il pas à lui-même ? De cette femme qu'il a poursuivie, convoitée, qui est jeune, qui est belle, il dit : « Je la déteste, je la méprise, je ne l'ai jamais aimée... » Il s'imagine qu'il a pour moi un vif amour, parce que je suis en ce moment la plus difficile à conquérir... Après... après, il ira vers une autre... il lui dira : « Laurette ? n'en soyez pas jalouse ! je n'ai pour elle qu'une paisible affection... c'est une habitude, voilà tout !... »

Je parvins enfin à me dégager de son étreinte, et, lui montrant à terre le bouquet tombé :

— Ramassez-le, Charles : il est à elle. Rapportez-le-lui...

Il sentit que, pour ce jour-là, la partie était perdue. Il n'insista pas. Mais il marcha sur le bouquet de violettes ; il les piétina avec une sorte de rage, et, me lançant un regard de défi, il sortit.

Ma Charmotte me trouva presque évanouie, les dents serrées, dans un morne accablement. Elle me ranima. Je lui contai tout.

A ma grande surprise, ma Charmotte essaya d'excuser Charles.

— Les jeunes gens sont tous les mêmes, — dit-elle ; — ils sont inconscients, et, à force de vouloir s'amuser, ils finissent par se trouver dans des situations compliquées... Il faut un peu plus d'indulgence, ma chérie. Si Charles t'aime vraiment, ce que je crois, tâche de lui pardonner et puis... épouse-le...

— Mais, ma Charmotte ! si je lui en veux, ce n'est pas d'avoir aimé quelqu'un avant moi, en même temps que moi, mais c'est d'avoir choisi Agnès, mon amie !

— Agnès est une petite horreur, — dit sentencieusement ma Charmotte, — elle ne mérite aucune pitié.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?... Elle l'aime, elle souffre !

— Bah ! dans un mois, elle aurait oublié.

— Mais moi, non !... Et tiens, ma Charmotte, parle-moi sincèrement, sans vouloir me consoler... Si je persiste dans ma résolution, ne crois-tu pas que, de même, avant un mois, Charles sera revenu à cette Agnès, qu'en ce moment il déteste et méprise ?

— Hélas ! — dit ma Charmotte après un

silence, — hélas ! ma chérie, je crains, en somme, que tu n'aies raison.

— Oui... j'ai raison... Et puis, ma Charmotte, si, ne me souciant pas du chagrin d'Agnès, j'épousais Charles et si elle en restait à jamais malheureuse, à jamais triste, à jamais inconsolable, elle faite pour ce qui est léger et joyeux, j'en aurais un remords sans fin !

— Étrange enfant ! — dit ma vieille amie, — tu l'aimes donc, malgré tout, cette Agnès perfide !

— Eh bien, oui ! je l'aime toujours, elle m'est toujours chère !... Elle est perfide, mais comme elle est blonde, involontairement ! Son amitié, j'en ai connu la douceur avant d'aimer Charles Mérelle. Je ne veux pas lui causer sciemment une peine cruelle, même si cette peine ne doit être que passagère. Que veux-tu, ma Charmotte, je la hais un peu... mais je l'aime davantage.

— Mais cependant tu aimais Charles, ma petite?

— Hélas !

Et je détournai la tête pour cacher mes larmes.

— Et lui, — dit alors avec logique la bonne dame, — s'il t'aime, ce dont je suis sûre, il va souffrir aussi ?

— Je l'espère bien ! — dis-je sans hésiter ; — mais il se consolera avec Agnès, puisque Agnès se

contente du peu qu'il lui offre... Moi, je ne veux pas être aimée comme cela, ma Charmotte, je veux être aimée uniquement, profondément... et non pas « pour longtemps », comme il me l'avait promis, le monstre, mais pour toujours.

— « Pour longtemps »... il était sincère, ma chérie, peut-être plus que celui-là qui t'aurait dit : « toujours » !

— Sincère, oui... mais par prévoyance. Personne, évidemment, n'est maître de l'avenir. Au moment où l'on dit : « toujours... », on ne sait pas si la vie, plus tard, ne vous rendra pas parjure. Mais, si l'on croit, fût-ce une minute, à l'éternité de son serment, ce « toujours » n'aura pas menti, il aura tenu dans un bel instant...

Et je n'épousai pas Charles Mérelle.

VII

Ai-je eu tort ? Qui sait si je n'aurais pas très agréablement vécu auprès de ce charmant garçon, qui n'était au fond ni méchant ni traître. Il fallait seulement dire à Agnès : « Ce n'est rien... ça n'a pas d'importance... Console-toi et ne m'empêche pas d'être heureuse... » Et tout se serait arrangé peu à peu pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais, à dix-huit ans, on veut tout. La vie paraît un festin : va-t-on le commencer par des miettes ? On veut tout. On est faible, mais orgueilleuse : si l'on ne peut avoir tout l'amour, on préfère se détourner de lui. Lorsque, follement, on convoite un astre, on ne se contente pas d'un rayon. On désire le jardin tout entier, et non pas une

fleur. Oh! plus tard, bien plus tard, on est plus humble, on est plus sage ; on se satisfait parfois d'une seule corolle à demi effeuillée, d'un pétale, d'un parfum, d'un coin de ciel bleu entre deux orages.

Ce que j'avais prévu était arrivé, sans doute ; Agnès ne me fit plus de confidences. Charles, déçu, fort mécontent de l'insuccès des nouvelles démarches qu'il fit auprès de madame La Charmotte, irrité de se voir rendre non décachetées les lettres qu'il m'écrivait, — Charles avait dû se réconcilier avec Agnès, car je ne les revis guère que par hasard l'un et l'autre, et leur air d'embarras montrait alors assez qu'ils me rencontraient fortuitement et sans plaisir. J'étais donc à la fois frustrée de mon amitié la plus vive et de mon espoir le plus cher. Je vécus dans le désenchantement, la résignation, la tristesse.

Dès le soir où Charles était sorti de ma chambre en piétinant sur son seuil de mourantes violettes, j'étais restée flétrie et blessée, comme si j'avais été l'une de ces fleurs.

Dès ce soir-là, tout me parut changé, morne, étrange. Le logis de madame La Charmotte me fut moins hospitalier ; les soies à ramages me semblèrent ternies ; les lampes éclairèrent moins ;

le soleil ne réchauffa plus le salon moins clair ; les feux furent sans ardeur et sans joie, les bouquets sans grâce et sans arome. Tout renouvelait ma tristesse ; je sanglotais en écoutant, par un jour d'hiver, un orgue de Barbarie nasillard jouer sous les fenêtres quelque impitoyable rengaine. Des moineaux pépiant sur le balcon, par des matins gelés, et picorant le pain que leur émiettait ma Charmotte, contribuaient à ma mélancolie ; une corne de tramway qui sonnait au loin, et arrivait jusqu'à moi malgré les rideaux clos, me désespérait. Un cri de marchand parisien, modulé, traîné, repris, perçant ou grave et qui, de bonne heure, me réveillait, me navrait encore davantage. Et quand je ne dormais pas et que j'entendais passer lourdement, dans la nuit, les charrettes des maraîchers qui se dirigeaient vers les Halles, leur bruit, leurs cahots, leur roulement puissant m'écrasaient : je me sentais sous des roues invisibles ; j'étais toute petite, épouvantée, sous de grandes roues inévitables.

Madame La Charmotte et Pascal firent tout ce qu'ils purent pour m'arracher à cette léthargie. Je ne voulais pas être consolée. Je me complaisais dans mon amertume et dans ma douleur. Je me persuadais que tout au monde était vain, menteur

et fourbe. Je savais déjà que tout est un leurre, que ce qu'on croit tenir échappe à l'étreinte, que le bonheur nous trahit avant d'être éclos, que l'amitié trompe, et qu'il n'est rien de certain que la solitude, la mélancolie et la mort.

Je fus inutilement entourée par des jeunes gens agréables, et qui ne demandaient qu'à me plaire. J'en avais peur : ils ne m'inspiraient aucune sympathie ; je les évitais. Sans doute, tout en me regardant avec des yeux déjà très aimables, pensaient-ils à la charmante personne qui les attendait ou qu'ils venaient de quitter.

Madame La Charmotte me fit prendre des leçons de chant, Pascal m'emmena chez les libraires, me promena le long des quais. Ce fut à cause de lui que je commençai à aimer avec passion les rives de la Seine. Que de couchers de soleil n'avons-nous pas admirés tous les deux ! Il ne me disait rien, méditant quelque poème, cherchant quelque rime. Moi, je rêvais, j'essayais d'oublier par la contemplation d'un nuage, d'un reflet dans l'eau, d'une branche finement dépouillée, que j'existais et que, moi aussi, j'étais éphémère, changeante, frémissante et sombre.

Dans des boutiques de libraire où il m'entraînait, Pascal parlait pendant des heures avec le maître

du lieu. Un, surtout, un petit vieux à lunettes, à calotte, à dos rond, à mains sales et à pantoufles de feutre, me plaisait. Pendant que Pascal feuilletait vingt livres précieux ou cent bouquins dédaignés, le vieux me mettait entre les mains de belles reliures, lisses ou grenues, me montrait des gravures amusantes, me confiait une splendide botanique très ancienne aux planches nombreuses, dessinées et peintes de façon naïve et qui me ravissaient. J'apprenais les noms étranges des plantes. Je m'en délectais. Y avait-il parmi toutes ces herbes, toutes ces feuilles, ces fleurs, une tige au suc merveilleux, celle qui compose un breuvage magique et donne l'oubli, le bonheur ?

Nous allions dans les musées. J'eus mes favoris parmi les portraits... Je voulus me persuader que j'étais amoureuse d'un jeune homme blond, à la lèvre rouge, à l'œil pensif, aux doigts pâles. Puis il m'arriva de penser qu'il avait peut-être eu quantité de bonnes amies et leur avait fait beaucoup de chagrin, et je ne le considérai plus qu'avec rancune.

Par un jour froid et pluvieux, nous allâmes au Conservatoire de Musique, et je vis toute la collection des instruments de musique. D'abord cela me charma, puis je m'attristai par degrés.

Je comparai entre eux ces bois couleur de cheveux châtains, ces violes, ces violons, ces violoncelles aux teintes d'insectes, aux ventres bombés : une guitare incrustée de nacre me rappela la sérénade que m'avait chantée Agnès, une nuit d'août ; et le spleen s'emparait de plus en plus de mon esprit... Pascal allait de vitrine en vitrine, distrait, tout à ses pensées, sans s'occuper de moi. Et moi, je songeais ; je songeais à toutes les mains qui avaient su tirer de ces instruments des sons mélodieux, à tous les souffles qui avaient modulé des arpèges aigus sur ces hautbois. Il me semblait que des spectres échappés de certains contes d'Hoffman rôdaient autour de ces choses qui ont une âme. L'un disait : « Quand j'ai joué sur ce violon, il me semblait que l'archet me déchirait le cœur ; j'étais plus désespéré que jamais... » Et l'autre : « Quand je fis frémir ce violoncelle, son chant me pénétrait jusqu'aux entrailles, car j'étais repoussé par celle que j'aimais... » Et : « Quand mes doigts erraient sur cette viole, — disait l'ombre d'une musicienne, — mon cœur se brisait, mes pleurs coulaient sur les cordes, car j'attendais toujours mon amant qui ne venait pas... » Et : « Quand je soufflais légèrement dans cette flûte claire, dans ce « hautbois d'amour » au nom char-

mant, j'étais un vieillard désabusé de toutes les joies terrestres et je pouvais me réjouir par des gammes, des trilles, des airs dansants, puisque j'avais versé toutes mes larmes et que la mort allait bientôt me fermer les yeux, et arrêter mon haleine harmonieuse dans ma gorge serrée... » Et tous, tous, je croyais les voir flotter dans la salle assombrie, tous ceux qui cherchèrent des consolations ou des rêves dans les flancs creux des instruments sonores. Je croyais, dans le ruissellement de la pluie, entendre leurs voix confondues: « Maintenant, c'est nous qui dans le vent faisons frissonner les roseaux, bruire les feuillages, vibrer les rayons, et toujours nous cherchons à exprimer mais en vain, notre peine éternelle... »

— Pascal, allons-nous-en ! Oh ! Pascal ! tout cela me fait peur !

— Si tu veux, — dit-il patiemment, — allons nous-en. D'ailleurs cette visite a assez duré. Pourtant il est agréable de voir ces démons réduits au silence... Ah ! ils t'effraient ! Je le comprends Cette basse est un sorcier à gros ventre, ce théorbe est un magicien, ce luth est un elfe. Ils sont impressionnants, vraiment, quand ils se taisent... Comme ils savent des choses !... Ah ! ah ! on aurait beau supplier cette flûte : « Mademoiselle, je vous en prie,

chantez-nous quelque romance... » Elle est sourde, elle est muette... Ah ! tu en as peur ! j'en suis bien aise. C'est que tu as le sens du mystère. Il n'y a que les imbéciles qui n'ont peur de rien.

Le gardien nous prit pour deux fous...

Mais, dans nos courses errantes, nos visites variées à tant d'objets, de statues, de tableaux, ce qui me fut le plus salutaire fut une heure devant les Tanagras du Louvre. Je fus enchantée par leurs petites grâces, leurs attitudes naturelles, leur charme séculaire. Tout le goût que j'avais toujours eu pour manier la glaise se réveilla soudain. Je ne fus plus la même, ma tristesse fut moins âpre, et je passai des jours et des jours à pétrir de la matière informe et à espérer que j'en tirerais peut-être, enfin, une parcelle de beauté.

Le printemps était revenu et les hirondelles criaient dans le ciel plus clair ; le matin, par ma fenêtre ouverte, j'entendais les cavaliers s'en aller au bois. Les sabots des chevaux sonnaient allègrement sur les pavés de la rue. C'était déjà un bruit d'été. Les bruits ne se perçoivent pas pareillement quand l'air est froid, gelé, humide ou ouaté de brume : ces trots résonnaient dans un air tiède et sur un sol sec... Alors je me figurais que des centaures quittaient leurs antres hivernaux pour

aller boire à quelque source, galoper sur une herbe nouvelle. Et je me levais vite pour m'essayer, dans la terre molle, à quelque inhabile ébauche de mon rêve. Avec amour, je modelais les torses humains, les croupes chevalines, je tordais les chevelures des centauresses... Mais j'abandonnais mon œuvre, désappointée par la réalisation imparfaite de ce que j'avais conçu... Pascal m'encourageait pourtant. Il disait :

— Ce n'est pas mal du tout... Elle a du don... et de l'imagination... mais elle ne sait rien... L'envoyer à un atelier, ça vous épouvante, hein, madame La Charmotte ?... Et puis, pour quoi faire ?... nous avons là Saint-Hélier, ce brave Saint-Hélier. Il sera ravi de s'occuper de Laurette...

En effet, M. Saint-Hélier, qui était très assidu chez Pascal et surtout chez madame La Charmotte, voulut bien s'intéresser à moi, et il me donna des leçons.

Il me permit d'aller à son atelier le matin. La présence du modèle rendait cela très convenable, et M. Saint-Hélier habitait avec deux vieilles sœurs, beaucoup plus âgées que lui.

Du reste il me faisait l'effet de pouvoir être mon père. Il avait beaucoup de cheveux et une épaisse barbe grisonnante, une tête débonnaire,

le regard vif. Il était grand, corpulent, et rien n'égalait l'adresse puissante de ses larges mains. J'étais pénétrée de respect pour lui, d'admiration pour son talent, de reconnaissance pour la bonté qu'il me témoignait. Quelquefois, après avoir examiné une de mes petites figurines, il semblait l'écraser d'un coup de pouce... ensuite il se reculait et clignait un œil content, car il lui avait donné je ne sais quelle vie, je ne sais quelle beauté...

Je partais seule, de bonne heure. Certains jours, il flottait sur Paris une brume qu'un soleil voilé promettait de dissiper bientôt. Tout était frais, gris et rose, et je prenais le chemin de Montmartre. Les rues fleuraient le café au lait, la violette et le brouillard. Dans le tramway, les paniers des servantes répandaient une odeur de légumes crus.

Toute menue, avec ma jupe courte, les cheveux tordus sous ma toque ailée, un peu de fard posé par le vent à mes joues pâles, je montais à pied la rue Lepic. Je croisais des ouvrières qui dégringolaient en riant la côte et de jeunes personnes en peignoir et en pantoufles, qui, un filet à la main, allaient aux provisions. J'arrivais à l'atelier, et, pendant de longues heures, je ne songeais plus à moi ni à personne : je travaillais, je regardais travailler. Les modèles nus étaient quelquefois des

femmes vraiment belles, mais leur vulgarité d'attitudes me choquait. Saint-Hélier n'y prenait pas garde, il me disait :

— Essayez de dessiner ce dos creusé, cette nuque renversée... Non, ce n'est pas cela... Voyez !...

Alors, en quelques traits d'une sûreté tranquille, il captait les mouvements, éternisait le geste, et me découvrait ainsi ce qu'il y a de beauté dans toute chose, dans la plus chétive forme humaine... La beauté n'éclate pas toujours aux yeux comme un diamant taillé, n'éblouit pas ; il faut souvent la dépouiller de sa gangue, la polir... mais elle est.

Depuis ma rupture avec Agnès et Charles, je n'avais plus aimé les fleurs, et surtout j'avais la haine des violettes. Un matin, où le ton du ciel et la douceur de l'atmosphère me plaisaient plus particulièrement, un camelot très jeune, avec une jolie figure et une cigarette pendante au coin de la lèvre, arrêta devant moi sa charrette pleine de bouquets.

C'était un amoncellement de pétales violets et mauves, ou presque noirs, ou bleus. De cette jonchée fraîche et mouillée s'exhalait une senteur printanière. Malgré moi, je la respirai.

— Étrennez-moi, — dit-il ; — ça me portera chance...

Il me tendait une grosse botte serrée dans le manteau de ses feuilles en cœur, délicatement velues.

— Je n'ai pas d'argent, — lui dis-je, — je n'ai que deux sous.

— Prenez-les tout de même, la jolie fille !... vous m'obligerez !

Je regardais avec incertitude le visage farceur, aux doux yeux un peu « voyous », de cet aimable marchand, et la touffe sombre où se pressaient les unes contre les autres les petites fleurs mystérieuses qui ont la forme de bonnets de nains.

Il me mit entre les mains la botte odorante :

— Prenez-les... je vous les donne... pour me porter chance !

J'acceptai : je ne pouvais refuser sans offense ce présent fait avec tant de grâce.

— Oh ! merci, merci ! Comme elles sont belles ! comme elles sentent bon !

— C'est que — dit-il fièrement — c'est de la vraie violette de Paris.

Et, ôtant sa casquette usée, il me salua fort galamment.

Je me retournai pour lui sourire et fixai le gros bouquet à ma jaquette. Ah ! qu'elles embaumaient, ces violettes ! Leur parfum me pénétrait

délicieusement : je me réconciliais avec elles, avec la vie. Je compris qu'il n'y a pas que l'amour au monde, mais aussi l'amitié, qui n'est pas toujours mensongère, la tendresse dont les êtres nous entourent, la sympathie soudaine de ceux que réjouit notre jeunesse, le travail, la paix, la nature... la nature qui nous offre toutes ses fleurs...

Et, depuis lors, j'ai presque toujours mis un bouquet à mon corsage...

Voici Nanon. D'autorité, elle m'ordonne de ne plus écrire :

— Encore des gribouilleries !... Finissez votre page ! et je vous ôte papier, encre, plume : c'est l'heure de dîner.

En effet, elle apporte une table couverte d'un napperon brodé. Elle pose au milieu un vase de cristal rempli de roses et arrange un petit couvert.

C'est une dînette pour vieille poupée.

VIII

Je continue mes « gribouilleries ».

Par un matin tiède et nuageux de mai, je trouvai Saint-Hélier, à mon grand étonnement, sans modèle et ne travaillant pas. Il se promenait de long en large, ainsi qu'un sympathique éléphant.

Par les baies vitrées de l'atelier immense, on voyait des toits, des toits... des toits d'ardoise grise ou bleue, dont quelques-uns avaient des luisants et des nuances de plumes de pigeons. De hautes cheminées d'usine en brique rouge et noirâtre attristaient malheureusement le regard. Et, au-dessus, dans le ciel printanier, passaient des nuages rapides, et d'autres nuages, et encore des nuages...

Saint-Hélier vint à moi...

— Mademoiselle Laurette, le modèle nous a plaqués. Tant pis ! On aura vacance. J'ai envie de me reposer. D'abord il faut que je vous dise que monsieur de N... a vu hier ici votre statuette : *Echo pleurant Narcisse*, et qu'il veut vous l'acheter. Il en est toqué. Fixez votre prix. Il est riche. Si on lui demandait cinq cents francs ?...

— Oh ! — dis-je avec ravissement.

Oui, ravissement... Certes j'étais sans âpreté, et les soucis d'argent étaient généralement absents de ma tête rêveuse. Mais cette grosse somme, car pour moi c'en était une, serait de l'argent gagné par moi. Gagné !... gagné !... Je sautais de joie. Il y a un tel plaisir pour une très jeune fille, à se dire fièrement : « J'ai gagné de l'argent, oui ! avec ces deux petites mains-là ! »

— Vous voilà contente ! (Et il sourit dans sa grande barbe.) Mais ne vous imaginez pas que c'est toujours aussi facile que ça de bien terminer quelque chose, et de caser son ouvrage avantageusement. Je ne veux pas vous décourager, mais pas trop vous encourager non plus. Il faut beaucoup et toujours travailler ; et quelquefois on rate, ou bien encore on réussit... et on ne vend pas. Mais cette petite terre cuite-là (et il désignait mon *Echo*), c'est plein de grâce, ça a je ne sais quoi....

— Comme vous êtes bon pour moi ! — dis-je vraiment touchée.

— C'est vrai : je me sens de la bonté, de la tendre bonté pour vous. Vous êtes si jeune !... et, en même temps, un si brave petit travailleur !... Réellement, vous méritiez qu'on vous récompense...

Il semblait avoir encore autre chose à dire, mais il fut saisi par un subit accès de timidité et alla s'accouder à la fenêtre. Je le suivis.

— Regardez les nuages, petite fille, regardez : n'avez-vous pas les doigts qui vous démangent, l'envie de les arrêter, d'achever les ébauches qu'ils nous montrent, par hasard, en filant ?... Oh ! le vent agit quelquefois en grand sculpteur avec les vapeurs de la terre... La terre... on nous laisse la pétrir, la modeler, nous ; mais le vent se réserve les nuages, les beaux nuages... Voyez quel cygne vraiment divin, voyez quelle jambe auprès de lui s'allonge : sans doute, celle de Léda... Voyez quel groupe s'achèverait, se perfectionnerait peut-être, s'il ne se transformait trop vite, en passant... Oh ! ce nuage gris et blanc, veiné comme un marbre !... qu'y distinguez-vous, mademoiselle Laurette ? Moi, j'y vois un dos de femme couchée et une chevelure qui pend... Ah ! si seulement je pouvais finir le corps de cette femme !... mais pfffttt !... c'est

fini déjà... fini... place aux autres nuages!... Ces deux-là se rejoignent à la base, puis s'écartent, planent, s'élèvent...

— Et c'est le vol d'une *Victoire*...

— C'est exact, très exact !... ah ! quelles magnifiques ailes !... Les voilà déjà effilochées, déplumées! Maintenant, ce n'est plus qu'une longue quenouille qui perd sa laine.

— C'est si joli, une quenouille, monsieur Saint-Hélier ?

— C'est l'emblème de la paix dans le ménage, du travail féminin au foyer... Vous ne songez donc jamais à vous marier, mademoiselle Laurette ?

— Non, monsieur, jamais.

— A votre âge, c'est étrange !... à dix-huit ans, on a des amoureux.

Je me mis à rire pour ne pas répondre.

— Sapristi ! on vous fait la cour, je le vois bien...

Et il me cita les noms de plusieurs jeunes gens, parmi lesquels deux ou trois vraiment gentils, qui tournaient autour de moi, aux réunions intimes de madame La Charmotte.

— Ils sont très aimables de faire attention à moi, dis-je sincèrement ; mais moi, je ne songe pas à les épouser... Pourtant j'ai peut-être tort de me montrer si difficile !... je suis pauvre, et ceux qui

pensent à faire de moi leur femme sont bien désintéressés.

— Vous êtes pauvre ?... avec ces yeux-là... et ces cheveux, et cette ... cette ligne !... (Et mon maître et ami se recula et cligna de l'œil pour me contempler...) Et puis, — ajouta-t-il en riant, — vous gagnerez bientôt un argent fou.

— Oh ! nous n'en sommes pas là !

Et je souris.

— Mais avouez-moi pourquoi ces jeunes gens ne vous conviennent pas comme maris... Ils ont de belles cravates, ils sont bien de leur personne ; l'un est riche, l'autre a du talent ; le troisième, des espérances... ils sont jeunes.

Et il soupira.

— Qu'importe la jeunesse ! — dis-je pour moi-même.

Cela signifiait, au fond de mon cœur : « Il ne suffit pas d'être jeune pour être heureux et avoir une douce vie... » Mais cette parole imprudente lui parut avoir un autre sens. Il s'enhardit ; il saisit ma main et il me fit cette question tout bas, dans sa vaste barbe :

— Ça vous serait donc égal d'avoir un vieux mari ?

Et comme, muette, je baissais la tête, me deman-

dant si ce n'était pas là une déclaration et m'en inquiétant beaucoup, il continua :

— Vous m'épouseriez, moi, par exemple, mademoiselle Laurette ?

J'étais extrêmement embarrassée. J'avais pour lui un admiratif respect, de l'affection certes, de la confiance, de la gratitude aussi. Je ne voulais pas le peiner. Je ne savais pas du tout ce que je devais faire.

— Pourquoi ne répondez-vous pas, Laurette ?... Vous ne voulez pas m'épouser ?

— Je ne tiens pas à me marier, — dis-je timidement. — Votre demande me prend bien au dépourvu, me trouble, m'étonne. Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— Tout de même (et il rayonnait), ce n'est pas « non » ?... Réfléchissez donc, mais pas trop longtemps, car, pour le coup, je serais trop vieux... Ah ! petite Laurette ! si le résultat de vos réflexions était oui !... si c'est oui !... combien vous me rendrez heureux !

Depuis, j'ai bien souvent remarqué ceci : lorsqu'un homme très épris vous exprime ses sentiments les plus sincères, il ne vous promet jamais qu'il s'emploiera à votre bonheur... mais toujours il parle de sa souffrance et mendie : « Ah ! rendez-

moi heureux, je vous en prie, heureux, heureux !

Quand je rapportai cette conversation à ma Charmotte et à Pascal, elle me dit :

— C'est un très illustre sculpteur, brave homme, riche, dont tu vénères le talent... Mais il pourrait être ton père !

— Ce serait ridicule ! — déclara Pascal. — Je veux te voir mariée à un jeune homme séduisant et élancé, rien que pour le plaisir de mon œil. Toi ! épouser Saint-Hélier !... Tu auras l'air d'une bayadère auprès de l'éléphant sacré !

— Un jeune homme séduisant, Pascal, je te l'avoue, me fait un peu peur... Tu dois te rappeler mieux que moi la phrase de Platon : « Il serait vraiment à souhaiter qu'il y eût une loi par laquelle il fût défendu d'aimer de trop jeunes gens, afin qu'on ne donnât point son temps à une chose si incertaine... »

— Taratata ! tu me rives mon clou, mon élève, et je n'ai qu'à me taire. Mais, avant d'observer un noble silence, je dirai, encore une fois, que ce mariage ne présente pas à mon esprit de riantes images.

— Pascal ! — gronda madame La Charmotte. — Allons, ne nous disputons pas, nous réfléchirons à cela tout à notre aise.

Je réfléchis pendant l'été.

Et puis le résultat de ces méditations fut ceci :

L'amour ne me tentait pas ; l'idée d'épouser peut-être quelqu'un qui fût léger et inconscient comme Charles Mérelle me faisait frissonner ; je m'attendrissait en songeant que je pouvais combler d'un dernier bonheur un grand artiste, une âme simple et bonne ; que Saint-Hélier m'aimait uniquement, ardemment, d'une passion protectrice ; qu'il me gâterait, me dorloterait, ne saurait comment me témoigner sa joie. Je serais la petite fée près du bon géant. J'embellirais sa vie ; il me défendrait contre le monde et toutes les déceptions qui trahissent. Comme une dryade craintive, j'étais contente à l'idée de me blottir au cœur d'un vieil arbre. Et... enfin... je dis oui.

Mon mariage se fit sans pompe. Mon oncle François m'écrivit qu'il était souffrant et ne pourrait y assister. Pascal me conduisit à l'autel. Charles m'envoya une gerbe de lis, et Agnès, avec une lettre émue, un service de table fort complet et, en somme, pas trop vilain, étant donné qu'il sortait des fabriques Hurdet, de Nancy...

Ce fut un jour bien ennuyeux, il faut l'avouer, que le jour de mon mariage ! Ma Charmotte était pareille à une tourterelle dans sa robe de taffetas

changeant. Pascal était torturé par ses souliers vernis. Mon mari nageait dans une redingote trop ample ; j'avais très triste mine dans mon satin blanc, et les deux sœurs jumelles de mon mari, qui l'avaient élevé, étaient de fort maussade humeur.

C'est que, pour cette cérémonie, éclatait plus qu'à toute autre occasion la différence de leurs goûts et de leur caractère. Félicité voulait à tout prix paraître encore jeune et s'attifait de son mieux sous son « bouffant », faux et roux. Céleste couronnait de cassis ses rares cheveux gris, et vêtait ses épaules voûtées du mantelet le plus désuet ; elle jouait à être aussi décrépite que possible, et puis, après, disait bien haut : « Félicité, ma jumelle... »

Ces deux vieilles filles ne s'aimaient pas. — Il est vrai qu'elles ne s'étaient jamais quittées et ne se quittaient jamais. — Au premier abord, je crus que c'étaient malgré tout de braves demoiselles.

En réalité, elles n'étaient ni bonnes ni mauvaises Il ne leur était jamais rien arrivé, elles n'avaient ni vertus, ni vices ; elles étaient pieuses pour s'occuper : mademoiselle Céleste emportait tous les matins, à la messe de sept heures, avec son paroissien, les comptes de sa cuisinière. Céleste se

moquait des prétentions et des coquetteries de Félicité ; Félicité se moquait de tout le monde.

C'étaient des personnes médiocres, sans indulgence, mais sans méchanceté réelle — par terreur de l'enfer.

Les statues du petit frère, généralement impudiques et dépourvues de voiles, les remplissaient d'une sainte horreur. Elles furent désespérées de le voir épouser une personne qui avait travaillé avec lui dans l'atelier d'après « des modèles nus »!...

Je regardais Céleste et Félicité le moins possible, car la laideur de l'une m'offensait autant que celle de l'autre. Et c'était une laideur sans originalité, sans intelligence, une laideur hostile et plus laide que n'importe quelle laideur, et pleine de suffisance et de contentement. Et, autour d'elles, elles créaient de la laideur, comme ma mère jadis créait de la beauté par chacun de ses gestes : tout ce qui les entourait était sans grâce, sans goût, affreux, étriqué.

Je comprenais que mon mari, l'adorateur des formes pures, de l'harmonie, eût éprouvé le besoin d'avoir sous les yeux, à déjeuner et à dîner, un visage qui fût moins opposé à ses conceptions artistiques et qui l'éloignât moins de ses rêves et de ses travaux.

Mais mon mari, tout de suite, m'épouvanta. Je ne le reconnaissais plus ; ce n'était plus le même M. Saint-Hélier, si respectueux et si bon, c'était un autre.

Ah ! c'était bien pour son agrément particulier qu'il m'avait épousée ! Il ne se souciait guère de moi. Il m'aimait, disait-il, avec fureur, et c'était vrai ; seulement, ce n'était pas de l'amour, c'était de la gloutonnerie. Il se jetait sur moi comme le loup sur le Petit Chaperon rouge... J'avais peur ! oh ! si peur !... C'était donc cela, l'amour ?... le mariage ?...

J'avais cru que près de lui je serais épouse et reine. J'étais esclave et courtisane. Ah ! les songes de douceur, de paix, de tendresse ! où étaient-ils ?

Tant que la lumière était favorable, il me demandait de poser pour ses statues. Soumise, je posai donc jusqu'à la fatigue la plus absolue, couchée, allongée, debout, ployée, renversée, dressée... Et, la nuit, ses grandes mains amoureuses me pétrissaient si rudement que je m'étonnais toujours, au réveil, de n'avoir pas changé de forme. Et cet amour m'humiliait, m'effrayait... Je passai deux années ainsi : l'une, à me dire que je m'habituerais à cette vie bizarre, que l'on se fait à tout, que mon mari m'adorait et que cela compensait bien des

choses; et l'autre, à pleurer, à me désespérer, à me dire que je ne m'accoutumerais jamais à une existence semblable.

Mon mari ressentait à mon égard la plus absurde des jalousies. Il ne me tolérait pas d'amis. Pasco et ma Charmotte même lui étaient suspects, car il était jaloux de mon cœur autant que de mon corps; il détestait Nanon, qui m'avait naturellement suivie; — je dois dire que Nanon le lui rendait bien. — Il me faisait des scènes, chaque fois que je sortais, et accusait tous les hommes qu'il voyait de me convoiter coupablement. En même temps, il ressentait je ne sais quel orgueil de mâle à me traîner à des dîners qui m'étaient odieux, chez de belles dames, ses admiratrices. Il était fier si j'étais bien coiffée, si mes épaules, mon dos et mes bras étaient suffisamment nus, si mes longues robes simples étaient assez souples pour que pût se deviner, à chaque pas, la forme de mes jambes. Et il s'occupait lui-même de mes robes de soir, venait à l'essayage, chiffonnait un pli, dessinait un projet de tunique modernisée. Alors il me produisait avec satisfaction. Il avait le même sentiment lorsqu'il faisait admirer quelque nymphe ou faunesse pour laquelle j'avais posé et qui était ma sœur insensible... Moi, au contraire, cela me gênait...

Dernièrement, Raoul, — vous rappelez-vous ? — nous sommes allés à une exposition qui réunissait quelques œuvres de Saint-Hélier. J'avais posé pour toutes celles de cette époque. C'était moi, partout moi, et, pour que la ressemblance fût plus parfaite, certains visages de marbre étaient mon visage, et une statue droite et drapée parmi ces formes nues paraissait indiquer par sa parenté avec moi, vêtue, que toutes les autres, étendues ou debout, dans leur impudeur et leur sveltesse, étaient bien la reproduction de la même femme. Vous avez acheté le plâtre de cette baigneuse qui s'étire au sortir de l'eau et tord ses cheveux de ses bras levés. Et vous m'avez regardée en souriant. Et moi aussi, en rougissant un peu, je me suis mise à rire.

Oh ! l'on ne passe pas sans danger dans la vie des artistes célèbres ! Qu'ils soient sculpteurs, peintres, poètes ou romanciers, ils ne vous laissent partir qu'en vous arrachant votre manteau et quelquefois vos derniers voiles !

Et ce mari, qui exposait et vendait avec sérénité ces effigies, était jaloux animalement. Pour éviter des colères, des reproches, je dus me résigner à mon isolement ; mais j'y étais dévorée de tristesse. Je pleurais, pendant des heures, l'union

sereine, raisonnable et pleine d'affection et de délicatesse, que je m'étais imaginée réaliser par mon mariage avec un si bon et si génial ami, et je dépérissais d'ennui et de chagrin.

Nanon m'apportait, tous les deux ou trois jours, des Halles, des paniers de fleurs fraîches. Un de mes rares plaisirs était de les arranger, de les soigner. Une fois, elle me trouva par terre, assise, les cheveux défaits, au milieu des fleurs éparses, tenant à la main de grands ciseaux qui me servaient à couper les feuilles et les tiges ; je versais des larmes amères. Je devais ressembler à une jeune Parque s'attendrissant sur ses victimes.

— Oh ! Nanon... leur parfum est si vif ! elles sont si belles ! et je vais les mettre en prison !... et elles mourront dans les chambres, elles, faites pour les jardins, les bois, les prairies... elles mourront privées d'air pur et de rosée nocturne et de matinal soleil...

— Décidément, ça ne va point ! — dit Nanette avec compassion.

Et elle plongeait dans l'eau les lis de juin aux urnes pâles, aux boutons soyeux et verts, les jacinthes couleur de jade ou de bleuâtre crépuscule, les grandes roses, les tulipes sombres.

— Nanon! Nanon! je suis comme elles! je suis en prison! en prison!

— Oh! dame, oui, ma pauvre chère Laurette! Mais aussi quelle idée de consentir à être un joujou pour de vieilles pattes comme ça!... Ah! bon saint Joseph, patron des distraits! (Je n'ai jamais su comment elle pouvait être sûre que saint Joseph fût le patron des distraits...) C'est pécher, je vous jure, que de par trop s'ennuyer et se morfondre...

Ce fut ce jour-là, Raoul, que je vous vis pour la première fois.

Comme dans les comédies, mon jaloux était sorti. C'était lui que vous demandiez : le croyant encore dans son atelier, on vous y introduisit.

Mais il n'y avait que moi, dans cet atelier, moi endormie après avoir pleuré sur le divan. J'étais là, faible, lasse, dans un long peignoir d'étoffe légère et blanche ; il faisait chaud, j'avais les pieds nus dans de petites mules d'argent, et je tenais encore une de ces tulipes noires que Nanon m'avait apportées.

Je m'éveillai en vous entendant entrer ; je voulus tirer ma robe sur mes pieds ; et une de mes mules glissa...

Vous m'avez fait un grand salut :

— Madame Saint-Hélier, je pense?... Moi, je

suis Raoul Saviange, un fervent admirateur de votre mari, madame... et je viens le voir, ayant l'intention de faire un article sur lui... Mais, madame, vous perdez votre pantoufle : permettez que je vous la rende.

Et vous l'avez remise à mon pied nu.

Je souris : votre charmante figure, votre jeunesse oui, votre jeunesse me remplissait l'âme de douceur... Et déjà vous regardiez les statues...

— Encore un très joli pied, — avez-vous dit en désignant le pied de marbre d'une nymphe couchée.

Vos yeux ont rencontré les miens avec un peu d'embarras. C'était une drôle de visite.

Je laissai tomber la tulipe, qui s'était épanouie dans mes mains chaudes. Vous l'avez ramassée en murmurant :

— C'est une petite coupe de laque noire faite pour recueillir les larmes d'une jeune femme triste.

— Comment savez-vous — dis-je naïvement — que j'ai pleuré ?

Nous étions en confidence, en complicité, comme si nous nous connaissions depuis des années.

— Vous me la donnez, madame ?

— Oui... je veux bien.

— Madame, votre mari ne rentre pas... je n'ose pas rester trop longtemps... Aurez-vous la bonté

de lui demander, de ma part, un rendez-vous ?... Et vous, me permettrez-vous de vous revoir ?

— Oh ! oui... si, à moi-même, on permet que je vous reçoive !

Vous me regardiez avec de la surprise, de la sympathie, de l'étonnement, et, comme ma mule avait encore quitté mon pied, vous lui avez, en me disant adieu, souri, à ce pied nu, si gentiment !... et ce sourire s'est posé comme un baiser.

Et vous êtes parti...

Et, depuis, vous me dites souvent :

— Mon amitié tendre pour vous a commencé dès ce jour-là... à cause de ces larmes à peine séchées sur vos joues et de ce petit pied nu que, tout de suite, j'ai senti se poser sur mon cœur...

Je fus bien grondée d'avoir reçu votre visite et on me bouda. Je me croyais de plus en plus « femme de Barbe-Bleue », et j'étais gardée par les méchantes fées Céleste et Félicité.

Je voulus suivre à la campagne ma Charmotte, mais mon mari ne pouvait quitter Paris à cause de ses travaux : il me retint près de lui.

En automne (il y avait deux ans que nous étions mariés), il déclara que j'aimais Nanon plus que lui, qu'il ne pouvait décidément pas la souffrir, et, profitant de ce que la brave fille était sortie sans

permission, il la pria de se chercher une place dans la huitaine.

— Alors je m'en vas seule ? — me dit Nanon, en haussant les épaules et me soignant dans mon lit, où j'avais la fièvre de chagrin.

Le lendemain, Saint-Hélier n'étant pas là, je résolus d'aller demander à ma Charmotte d'intervenir dans cette affaire domestique et de démontrer à mon mari que me séparer de Nanon était indigne. Je me trouvai, je ne sais plus comment, rue de Rome ; et je me mis à regarder, par les grilles qui bordent cette rue, à regarder avec avidité, comme un affamé une boulangerie, les grands trains de la gare Saint-Lazare.

« M'enfuir !... bien loin !... partir !... »

Le crépuscule d'automne tombait, humide, un peu brumeux ; des lumières jaunes et bleues s'allumaient dans la gare noire, me semblaient rayonner comme autant de signes d'espoir, de phares montrant le chemin de la liberté.

— Qu'est-ce que tu fais là ? — dit une voix tonnante.

Une main sur mon bras, celle de Pascal.

— Est-ce que tu médites le vers de Charles Cros :

> Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares ?...

Je me crus tout à coup sauvée. Je compris qu'au-

cune force humaine ne me ferait revenir chez mon mari.

J'entraînai Pascal et lui contai toute ma détresse.

— Pascal, si je retourne là dedans, j'y mourrai, vois-tu!...Oh! tu dois me juger bien sotte, bien ridicule!... Ils ne sont pas méchants... Il m'aime, mon mari!... et, s'il est jaloux, n'est-ce pas? ce n'est pas sa faute: tout le monde n'a pas un caractère excellent. Mais... comment t'expliquer?... je ne respire pas... je ne vis pas, sinon dans la contrainte... je suis pleine de dégoût, de lassitude... Je suis obscurément opprimée... Pascal, j'en mourrai! Tu le savais, toi, tu me l'avais dit... mais moi, je ne savais pas ce que c'est, vois-tu, que de subir le joug d'un homme, que de vivre avec des êtres d'une autre espèce, presque d'une autre planète!... Je ne peux plus... je ne peux plus!

— Pas plus — dit Pascal — qu'un petit papillon bleu et diurne ne peut planer dans la nuit, pas plus qu'une alouette ne peut se plaire chez les chats-huants... Ah! Laurette, tout est bien difficile... et ce n'est pas toujours joyeux de faire le bonheur des gens!... Allons: je t'emmène; je vais te rendre à notre Charmotte... Et puis j'irais chercher Nanon...

Ma Charmotte conseilla faiblement d'essayer une réconciliation, d'arranger les choses: — elle

n'en avait au fond aucune envie; — « averti par ma révolte, mon mari serait peut-être plus accommodant... il allait avoir bien du chagrin... »

A cette idée, je sentis ma résolution ébranlée mais Pascal s'écria :

— Eh bien, oui, il en aura, du chagrin, mais il en aura moins maintenant que dans quatre ou cinq ans. Il songera à Laurette comme à une des nombreuses maîtresses qui ont traversé son existence... Les vieilles chouettes seront ravies de se retrouver seules dans leur nid noir... Et, plus tard, plus tard, Laurette aurait peut-être des enfants. Alors elle serait clouée là... et jusqu'à quand ? Ça meurt centenaire, les éléphants !... Et voyez-moi donc la tête qu'elle a !... Non, non, madame La Charmotte, vous la gardez jusqu'à nouvel ordre. Assez de dévouements et d'utopies ! Elle s'est déjà mariée pour faire plaisir à M. Saint-Hélier; elle divorcera pour se faire plaisir à elle-même : chacun son tour !

J'étais sans force, sans courage, maigrie, changée. On me dressa un lit dans le petit salon, — un bon lit étroit, si doux !... Je m'endormis comme une fillette, la main dans celle de ma Charmotte...

Le lendemain, Nanon rayonnante m'apporta mon chocolat.

— Ah ! sainte Vierge et sainte Madeleine, quel bonheur de ne plus voir votre chère figure près de celle de ce laid sorcier. Ç'avait beau être votre mari, je ne pouvais pas m'y habituer... ça ne me semblait point convenable.

Saint-Hélier (seul saint que Nanette n'invoqua jamais) fit ce qu'il put pour me ravoir ; mais Pascal lui imposa une résistance inflexible. Saint-Hélier se résigna et, en somme, se consola beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru, avec une gamine de quinze ans qu'il découvrit comme modèle. Seulement, il ne se prêta pas au divorce, que réprouvaient Céleste et Félicité. Et voilà comment je porte encore le nom de Saint-Hélier. Je ne pouvais pas demander le divorce contre mon mari : il ne m'avait rien fait, selon la loi. Il ne m'avait manifesté que trop de désir, trop de jalousie, trop de brusques transports ; il m'avait serrée d'une trop rude étreinte ; il avait souffert de mes répugnances et de ne pouvoir tenir dans ses fortes mains mon âme, ainsi que mon corps. Il m'avait très mal aimée, — sans doute, parce qu'il m'aimait trop.

Je fus libre avec une sage ivresse. Enfin, ma personne était à moi !... à moi aussi mon temps et mes paresses, et mes lassitudes, et mes tristesses, et mes plaisirs !... Je gagnais quelque argent avec

mes statuettes; cela, joint au peu qui me restait de ma fortune, faisait un très gentil revenu. Je pris un modeste appartement, non loin de celui qu'habitait ma Charmotte, et, dégoûtée du bonheur par mes amoureuses fiançailles et mon mariage de confiance et de raison, je décidai de me contenter de ces petites joies que nous donne quelquefois la vie. Comme dit madame La Charmotte « Le bonheur, c'est bien difficile !... et puis, où est-il donc ?... tandis que les petits bonheurs, il y en a beaucoup... Et souvent nous les laissons passer, quand nous nous mettons à la recherche du sublime, de l'unique, du Bonheur avec un grand B, qui n'est peut-être qu'un mot... »

IX

J'étais libre ! libre de faire ce que je voulais, de voir qui je voulais. Ce fut vous que je vis le plus souvent, mon cher Raoul. Oh ! que de bonnes causeries, que de belles promenades nous avons faites dans ces deux années !... Et, en été, de si gentils voyages avec ma Charmotte et Pascal, qui, eux aussi, vous chérissent !... Quelle camaraderie exquise que la nôtre !...

Tout à l'heure, vous allez sonner : je le connais bien, votre coup de sonnette, et son tintement me rend déjà le cœur plus léger. Et puis vous entrerez, vous ôterez votre grand chapeau de feutre mou, et je verrai vos beaux cheveux châtains, un peu ondés, votre front large et pur; et vos yeux si pleins de

choses, si doux, si intelligents, si railleurs et si tendres, riront tout de suite aux miens, et vous vous inclinerez, avec cette grâce qui n'est qu'à vous, pour baiser mes deux petites pattes. Alors tout me semblera plus joyeux, plus vivant, meilleur ; ces fleurs sentiront tout à coup plus fortement et le feu épanouira dans l'âtre ses plus roses feuillages ; et la lampe aura l'air d'un astre paisible qui nous donnera espoir et foi dans nos destinées. Nanon nous apportera du thé, des gâteaux faits par elle-même, et, pour vous, du whisky et du soda. J'ai là les cigarettes que vous préférez, les livres que vous m'avez dit de lire ; sur le piano, les partitions et les morceaux de chant qui vous séduisent en ce moment. Mes bouquets eux-mêmes cherchent à vous plaire ! Je n'achète jamais de chrysanthèmes : vous les détestez, vous dites qu'ils ont l'odeur de la mort ; mais voici les dernières roses, petites et foncées comme celles qu'il y a dans les tableaux de certains primitifs, voici des coupes remplies de violettes et des camélias sans tige qui flottent sur l'assiette de Chine comme d'étranges fleurs aquatiques d'un ton framboise et d'un blanc pur ; voici les premières branches du houx aux baies luisantes, des feuillages de pourpre et déjà un peu racornis, des

dahlias plats, dits « étoiles du diable », et, dans ces jardinières de vieux Rouen un peu fêlées, des cyclamens violacés.

J'ai pulvérisé partout cette odeur que j'aime et qui se mélange si bien avec celle du tabac blond que nous allons fumer tous les deux : — sans vous je ne fume jamais, je n'y pense pas. — J'ai ma robe chinoise de sombre soie brodée de fleurs claires : celle qui me sied le mieux selon vous...

Ah ! ding !... dirrirring ding ding ! C'est vous ! c'est vous !...

C'était bien lui : mon ami... Sait-on tout ce qu'il peut y avoir dans ces deux mots que l'on dit trop souvent un peu au hasard : « mon ami »?... Ah ! que ces deux petits mots contiennent donc d'affection, de tendresse, de goût, de confiance ! comme ils créent entre vous et moi une parenté d'âme cent fois plus forte, plus sûre et plus indestructible que celle du sang !

Vous êtes venu ; mais vous toussiez, vous étiez pâle, vous aviez un grand foulard autour du cou.

— Raoul ! quelle mine !... vous vous êtes enrhumé sur ce bateau, dans le brouillard... Moi, hier, je toussais aussi. Aujourd'hui, cela va mieux. Tandis que vous, vous n'êtes pas brillant !...

— Bah ! ce n'est rien, Laurette. Votre feu, votre thé, un grog de Nanon, et surtout *vous*, tout cela va me guérir et je rentrerai chez moi pimpant.

— Imprudent !... Il fallait m'écrire que vous étiez malade...

— Et je ne vous aurais pas vue encore ce soir ?... Non ! c'était au-dessus de ma résignation.

— Je pourrais bien aller chez vous, si vous êtes malade, Raoul !

— Vous viendriez ?... Vous êtes bonne, Laurette... Mais déjà je me sens moins oppressé... Qu'on est bien près de vous ! Que votre feu est joli et bien fait !... Vous savez qu'il n'y a que les fous, les amoureux et les poètes qui font bien le feu.

— On m'avait assuré ça, Raoul... Mais, n'étant ni poète, ni amoureuse, suis-je donc si folle pour que mon feu soit si réussi ?

Nanon entre avec le thé...

— Et vous, ma chère, — dit Raoul à Nanon, qui le gâte et l'aime extrêmement, — faites-vous bien le feu ?

— Je n'ai point ma pareille.

— Est-ce parce que vous êtes folle ?

— Hé là, non !

— Poète ?

— Merci Dieu !

— Amoureuse?

— Ah ! non, vraiment ! de par la sainte Pécheresse, je ne suis pas amoureuse, mon joli monsieur, même pas de vous.

— Je le regrette, Nanon... mais, dans votre pays, vous avez bien dû laisser quelque gars qui se morfond pour vos doux yeux.

— Bah ! — dit Nanon, — tout ça, l'amour et les galants, c'est des belles menteries. Ça ne rend point joyeuse... Un jour, après une fête, un paludier que je ne trouvais point mal, et qui rôdait autour de mes cotillons, m'a appliquée sur lui comme une sole plate et embrassée, embrassée !...

— Eh bien, Nanon, vous nous en contez, des histoires !

— Attendez la fin, mon cher monsieur !... J'en perdais le souffle, et il me bourrait le dos de coups de poing... ça ne m'a point plu : je me suis ensauvée... C'était pourtant un joli brin d'homme. Fallait le voir, par des matins roses, passer pieds nus entre les salines, les bras levés pour tenir sur sa tête sa charge de sel...

— Oh ! Nanon, vous songez encore à lui tout de même.

— Oui-da, comme à un grand goulu, ma

Doué !... L'amour, c'est comme le sel, monsieur Raoul : un peu, passe encore...

— Ah ! l'amour est comme le sel, Nanon. Je goûte assez vos comparaisons.

— Oui, monsieur. Point trop n'en faut.

Et Nanon s'en va, toute ronde sous sa coiffe légère, toute carrée dans sa lourde jupe.

— Laurette, votre Nanon m'amuse ; elle a des idées très littéraires...

Et nous bavardons.

— Vous avez aimé le livre de A...?

— Assez... et vous?

— Dix bonnes pages !

— Quel confrère sévère !

— Mais le petit roman de B... est délicieux ! Seulement c'est sur le roman de A..., hélas ! qu'on me demande un article... Et les vers de C..., dans la *Revue Mandarine*, sont très bien, n'est-ce pas?... Quel type, ce garçon !... A propos, Laurette, la pauvre Michette est accouchée... Je dis : « à propos », parce que C... pourrait bien être un des pères de l'enfant de Michette... Ce n'est pas un enfant à cinq têtes, c'est un enfant à cinq pères... si ce n'est plus !... Mais je pense que les pères ne sont pas très fortunés : le malheureux mioche n'est guère plus riche que s'il n'en avait qu'un... Alors,

Laurette, je fais une quête pour ce gosse-là et sa gosse de mère, qui a dix-sept ans depuis dix jours. Hier, je suis allé chez elle... Pauvre fille !... elle est soignée par une jeune amie qui a toujours sommeil, et une vieille garde édentée qui habitue le môme à un biberon vague... Si vous aviez vu Michette au fond de son lit, avec son fils !... On aurait dit une petite fille maligne qui s'est fait une poupée, à elle toute seule. Elle triomphait et s'arrachait les cheveux tour à tour...

— Voulez-vous que j'aille chez Michette, Raoul?

— Ça la gênerait plutôt, mais il faudra faire quelque chose pour le jeune homme !...

— J'ai justement vendu ma « femme endormie ». Tenez, Raoul, vous porterez cet argent à Michette, et, si elle consent à ce qu'on lui case son rejeton en province, chez des braves gens... il y a bien du côté du Miroir des parents de Nanon qui s'en chargeraient.

— Merci, Laurette... vous êtes gentille !...

Et il a toussé.

— Ah ! Raoul, cette toux !

— C'est rien, rien !... Et qu'est-ce que vous allez dire quand je vais vous avouer que j'ai rendez-vous chez Maxim avec un ami, à minuit?

— Ce que je vais dire?... que vous n'irez pas,

que vous allez rester ici ; que vous emporterez de la quinine et des rigolos et que, vous drapant, malgré votre manteau, dans cette couverture et ce collet, vous rentrerez en voiture, chez vous, où j'irai vous tenir compagnie demain.

— Mais c'est qu'elle est en colère, — dit-il plaisamment, en mettant son bras devant son nez comme pour éviter une gifle.

— Et votre ami vous attendra, voilà tout ! jusqu'à deux heures du matin, s'il lui convient... Il n'est guère probable qu'à pareille heure vous fassiez rater à cet ami un rendez-vous d'affaires.

— Hélas ! non. Cela supposerait qu'il a des affaires...

— Alors vous rentrez tout droit, c'est promis ?

— Promis.

— Parole d'ami ?

— Parole d'ami... Et, pour me récompenser, vous allez me lire, avec votre jolie voix basse et tendre, quelques vers de Baudelaire, s'il vous plaît... Non ! vous avez les comédies de Musset sur cette table : ouvrez au hasard.

Je tombai sur la charmante tirade de Marianne, laquelle, dans les *Caprices*, commence ainsi : « Mon cousin, ne plaignez-vous point le sort des femmes ?... »

— Peste ! — dit Raoul, quand j'eus fini, — quel féministe, ce Musset !

— Oh ! pas tant que ça !...

— Mais vous, vous ne l'êtes pas du tout, Laurette?

— Moi, je n'en sais rien... Je ne songe jamais à rien... Vous vous rappelez bien que Pascal me dit souvent : « Tu ne brilles point par les idées. »

— Il n'est pas poli, notre cher et illustre maître. Et qu'est-ce qu'il vous accorde, alors ?

— Une certaine subtilité.

— J'entends : il s'imagine votre esprit comme un filet précieux et du plus bel azur, mais qui revient vide à la surface de la mer après s'être confondu un instant avec le bleu de l'eau... Eh bien, il se trompe, notre Pascal. Je ne sais pas s'il y a de gros poissons dans votre filet, mais j'y vois de merveilleux coquillages et des algues délicates, et du corail couleur d'aurore...

— Et des éponges, Raoul : je suis pratique, en réalité... Non, ne vous fâchez pas contre l'ami Pascal : il m'aime tant !... Tout ça, c'est pour rire... Mais vous, Raoul, vous êtes très absolu en amitié. Votre amie, vous ne voulez pas qu'on la débine, même pour plaisanter avec affection... C'est très bien, Raoul, d'aimer ainsi votre vieille Laurette.

— C'est que, où dénicherai-je une Laurette pareille? Quelquefois j'oublie que vous êtes une jeune femme, j'ai envie de vous tutoyer, de vous traiter en copain... je vous raconte tout ; vous consolez mes ennuis, vous lisez mes manuscrits, vous vous laissez raser à fond, et puis après... après, j'ai le plaisir de trouver une délicieuse personne en robe chinoise, avec une si jolie nuque penchée, qui me verse du thé, me fait des grogs, une délicieuse personne avec des yeux qui parlent à mes yeux, si bien que nous pouvons nous dire des tas de choses pendant que nous nous taisons... Ah ! non, chère Laurette, je ne veux pas qu'on vous débine !..

Et, gentil, spontané, il met sa bouche au creux de ma main comme pour y boire.

— Cependant, Laurette, à cause de vous, je me tourmente, par moments, d'une manière terrible... Faut-il avouer pourquoi?... Excusez-moi d'avance, Laurette.

— Vous m'effrayez !

— Si jamais Laurette s'éprend de quelqu'un, si jamais Laurette a un amant, que deviendrai-je, moi, Raoul, infortuné Raoul, son ami?

— Figurez-vous, Raoul, — dis-je en toute sincérité, — que je n'avais jamais pensé à cela !

— Mais enfin cela pourrait arriver.

— Non, oh ! non ! c'est impossible !... Je déteste l'amour, Raoul ! Être aimée, aimée d'amour, c'est épouvantable ! ça me fait une peur bleue, bleue, bleue !

— Cela me rassure un peu qu'elle soit si bleue, votre peur ! — dit mélancoliquement Raoul. — Mais si jamais vous ressentiez une affection d'une autre nuance?...

— Il sera bien temps alors de vous en préoccuper. Et puis, si cela était... je ne serais plus la même, et, par conséquent, vous n'auriez plus pour moi la même amitié.

— Hélas ! Laurette, oh ! trop chère Laurette je suis bien capable de vous préférer toujours à n'importe qui, quelle que vous soyez.

— Raoul, je vous préfère aussi...

Nanon, qui n'avait pas voulu se coucher sans aller chercher un fiacre pour Raoul, trouvant qu'il toussait beaucoup, vint avertir que ce fiacre était en bas... Raoul me dit adieu. Cela me faisait une peine affreuse de le voir s'en aller, de songer qu'il allait être tout seul chez lui, toute la nuit, sans personne pour le soigner, lui faire du feu, une boule d'eau chaude... La mienne était dans mon lit toute bouillante sous la petite housse de soie qui recouvre le nickel brûlant :

— Attendez, Raoul!...

Et vite je cours dans ma chambre. Je prends cette boule, je l'enveloppe d'un châle et je reviens :

— Raoul ! je le veux ! emportez ma boule... Si, si... je le veux absolument... elle sera chaude encore en arrivant chez vous. Maintenant, partez vite... et faites attention à vous... vous toussez vraiment trop

Raoul rit, tousse, bougonne, accepte, et s'en va sous son grand feutre, qui lui sied si bien, en murmurant :

— C'est égal, j'en aurai une tête, dans mon fiacre, avec ce *plaid* d'Anglais, ce collet de dame et ce gentil petit cruchon habillé de rose que j'ai l'air de tenir sur les fonts baptismaux !...

Il est parti... Pourvu qu'il ne soit pas malade !...

Il a été très malade.

Quand je suis allée chez lui le lendemain de ce soir-là, je l'ai trouvé avec une violente fièvre et une grande oppression. Il avait mal dans le dos, dans le côté, n'avait rien mangé, et, chez lui, il n'y avait pas une goutte de lait : rien... rien qu'un vieux fond de porto dans une armoire, trois bûches pour alimenter le feu qui s'éteignait, du sucre, du thé et un peu d'encre...

— Il faut, au moins, boire du lait, Raoul, et demander le médecin.

— Ça m'a ennuyé, — me dit-il d'un air boudeur, — de m'expliquer avec la concierge.

— Eh bien, je vais m'expliquer avec elle. Pendant ce temps-là, couchez-vous : je veux qu'à mon retour vous soyez au lit...

Car il s'était levé pour me recevoir, et il avait fait acheter un bouquet de roses thé... Oh ! ce bouquet, il m'a touchée jusqu'aux larmes.

— Laurette, je veux mon ami Semainier pour médecin... Il n'est pas docteur, il est interne, mais ça ne fait rien... c'est lui que je veux... Semainier, à Tenon... Je vais lui écrire un mot... Là, c'est fait... Et qu'on mette aussi ces deux autres lettres à la poste : l'une est pour maman, pour lui dire que je vais bien...

J'ai dégringolé les cinq étages et supplié la concierge d'aller me jeter ces lettres à la poste, de m'acheter du lait et de charger un commissionnaire ou un fiacre de porter le mot de Raoul à Semainier.

Je devinais que la grosse concierge se demandait avec curiosité qui je pouvais bien être... Je regrimpai vite, vite. Raoul s'était couché.

Oh ! mon Dieu, comme il avait chaud ! comme

il avait l'air enfantin! Je me sentis le cœur gonflé d'une maternité inquiète. Raoul ne pouvait pas respirer, mais il répétait d'un ton poli :

— Laurette, comme vous êtes gentille !... que je suis confus !...

Semainier vint dans la soirée. Il lui dit :

— Tu n'as pas grand'chose...

Et, sur le palier, il me dit, à moi :

— N'est-ce pas, madame? on ne va pas le laisser comme ça tout seul?... Il a une grosse congestion pulmonaire... C'est embêtant... Et, à cette heure, où chercher une garde?...

— Et pourquoi faire une garde, monsieur? Je vais rester, c'est tout simple... Mais vous allez être bon... vous allez prévenir ma fidèle servante... Voulez-vous bien?... Merci... Elle viendra me rejoindre avec un petit baluchon...

Je gribouillai, sur une carte, quelques mots que je lui confiai.

— Qu'est-ce que vous complotiez donc, vous et Semainier? — dit Raoul avec difficulté. — Il a une bonne tête, hein? Mais c'est un brave type.

— Je complotais ceci... vous en avez pour huit jours de lit .. Vous ne voulez pas avertir votre mère ?

— Oh! non! pauvre maman! elle est toute patraque, elle s'inquiéterait, se rendrait malade!... Et puis, pour elle, venir à Paris, c'est une affaire d'État... Je lui ai justement écrit que j'allais bien... pour être tranquille.

— Alors, Raoul... si vous ne préférez personne d'autre... je vaux bien une garde... avec Nanon ?

— Vous allez rester !... vous êtes folle !...

— Mais oui, folle !... vous me l'avez déjà dit en admirant mon feu... mais, mon petit Raoul, je reste... c'est comme ça... Taisez-vous... on vous défend de parler... J'ai envoyé chercher Nanon, qui vous aime tant, et nous dormirons, à tour de rôle, sur le divan de votre cabinet de travail, qui est très confortable... Vous ne comptez pas, je suppose, me mettre à la porte?

— Oh! bonne et chère Laurette!... Restez donc...

Et il ajouta, avec un retour de gaminerie, mais si lasse, si souffrante:

— J'aime autant ça!

Nanon arriva avec tout un attirail ; c'était bien nécessaire dans ce logis de jeune homme insouciant où il y avait de beaux livres, des gravures rares, de jolies étoffes, des bibelots charmants, et pas de casseroles, à peine de vaisselle, peu de linge.

— On s'arrangera, — dit Nanon, — avec l'aide de saint Expédit et de saint Antoine... Ne vous tracassez pas, monsieur Raoul... Les femmes, c'est fait pour soigner les hommes, et vous êtes quasiment notre fils...

— Je suis plus vieux que vous, — protestait Raoul, faiblement.

Et Nanon grommelait :

— Ça a la tête qui tourne de fièvre et il faut encore qu'il me contredise !...

Oh ! les longs jours, les longues nuits !... les longues heures d'angoisse, de douleur pour lui, de détresse inquiète pour moi

Nanon était infatigable, même moralement. Elle disait

— Voyons, madame Laurette, raisonnez-vous ! est-ce qu'on meurt, à son âge ?... Non, mais regardez ce qu'il est gentil, dans son lit, avec sa chemise bleue !... un vrai chérubin.

Et, naïve, courageuse, elle m'aidait à supporter mon tourment.

Comme j'attendais avec impatience le brave Semainier, qui venait tant qu'il le pouvait !... Sa grosse tête noire et barbue, son torse énorme sur ses courtes jambes, me semblèrent avoir quelque chose de divin lorsqu'il m'affirma que

Raoul était « hors d'affaire ». Oh ! c'était donc fini, l'horreur de ces crépuscules où le malade sent son mal grandir et son âme s'épouvanter ! Que de fois, assise près du lit de mon ami, de mon enfant, j'avais tenu sa main brûlante ou glacée, ou posé la mienne sur son front dolent !... Et les moments de fièvre intense où il délirait un peu, c'était donc fini !... Un jour, il m'avait demandé les œillets que Nanon posait près de lui dans un vase de grès, car il désirait constamment des fleurs, et il m'avait murmuré, en serrant l'un d'eux aux pétales écartés, trop mûrs, dans ses doigts :

— Ne voyez-vous pas que c'est un bateau ?

— Non, Raoul, c'est un œillet.

Alors il se fâchait un peu :

— Dites-moi que c'est un bateau...

Alors j'affirmais comme lui :

— Oui, oui, c'est un joli bateau à coque verte, à voiles pourpres ; c'est un bateau qui vient des îles merveilleuses. Il contient des épices et des parfums : il sent le poivre, le musc, le santal, et la cannelle ! Et, pour compléter sa cargaison, il recèle aussi peut-être, qui sait, la momie minuscule d'une fée, confite dans les aromates... Et le vent qui a soufflé dans ses voiles s'en est tout

embaumé... oui... cet œillet est un bateau fleuri qui vient des îles inconnues.

Alors Raoul était content ; son agitation s'apaisait en écoutant ces histoires ; il était comme un petit garçon auquel on fait un conte. Et il disait :

— C'est cela, voyez-vous... je savais bien que c'était un bateau...

Et il rêvait, s'endormait.

Une autre fois, il m'avait longuement parlé de « l'enterrement de la libellule »... Je lui avais jadis raconté une de mes peines d'enfant : c'était pour une libellule morte, trouvée sur l'appui d'une fenêtre, au Miroir : j'aurais voulu lui faire un bel enterrement, qu'elle eût un suaire de fils de la Vierge ou de toile d'araignée, des papillons sombres pour la porter dans la belle-de-nuit qui serait son tombeau, deux vers luisants pour éclairer le cortège et un gros hanneton brun pour dire la messe avec solennité. Cela avait enchanté Raoul et, dans ses insomnies, il y songeait :

— Laurette, je veux bien être enterré comme la libellule... une seule chose m'ennuie... je n'aime pas les hannetons...

Et il souriait.

Et moi, je pensais avec effroi, pendant ces nuits de veille, si longues, non pas seulement à la libel-

lule, mais surtout à maman, si belle encore et encore si jeune, et qui gisait dans le sable salé, sous les pins harmonieux, parmi la senteur des œillets sauvages... Ah!... tout cela est passé, passé! Auguste et cher Semainier, avec votre air à la fois pompeux et familier, vous avez prononcé les paroles merveilleuses, les paroles attendues comme la goutte d'eau dans le désert :

« Il est hors d'affaire ! »

— Je me sens très bien, — disait Raoul, deux jours plus tard, — dites-moi un peu quelle date nous sommes, Laurette... Vous savez que j'ai mon article à faire pour la *Revue Mandarine*... J'aurais déjà dû en faire un dans la *Voix des Villes* et un dans l'*Aube*... Je serai sans le sou, si ça continue, et je suis sûr que j'ai vécu à vos dépens, tout ce temps-là...

— Non, Raoul : nous avons mis nos trésors en commun, simplement. Vous avez reçu une lettre chargée, de chez vous : Semainier a signé le livret du facteur, et je l'ai tranquillement ouverte... Et puis, j'avais un peu d'argent qui me restait d'une petite terre cuite richement vendue.

— Oui, oui ! c'est honteux ! vous m'entendez :

honteux !... Et je veux faire mon article pour la *Revue Mandarine*

Il répétait cela comme un refrain et s'agitait ; j'étais navrée : il n'était certes pas en état de faire un article !

Semainier, le soir, constata un peu plus de fièvre que la veille et me dit :

— Sapristi, il ne peut pas faire son article, et pourtant il faut que cet article soit fait ; sans quoi, il va se tourmenter... mal dormir... Madame Saint-Hélier, c'est embêtant !

— Il faut que mon article soit prêt demain à cinq heures, — continuait obstinément Raoul ; — passez-moi mon buvard et mon *stylo*.

— Tu nous ennuies, — décida Semainier avec vigueur ; — tu n'écriras pas ton article... et pourtant il sera fait demain... Madame Saint-Hélier va l'écrire.

— Moi ! — m'écriai-je, consternée ; — mais, docteur, je ne sais que modeler des terres cuites, et encore !...

— Si, madame, si ! Vous verrez, ça ira très bien : Raoul vous donnera une ou deux idées, et vous gribouillerez... toutes les femmes gribouillent facilement...

— C'est une idée admirable, — et Raoul était tout content. — Oui, Laurette, faites-le, vous !

Il y avait tant de confiance dans ce « vous » !...

— C'est sur le roman de A..., nous en avons parlé ensemble... Ne soyez pas trop indulgente : c'est celui qui a dix bonnes pages.

— Oh ! — dit Semainier, — eh bien, moi, la voilà, mon opinion sur le roman de A... : moi je trouve ça épatant.

— Va-t'en, va-t'en ! — cria Raoul. — Misérable ! si tu ne m'avais guéri, je ne te parlerais de ma vie !

Alors Semainier se sauva, non sans avoir reçu dans le dos un des oreillers de Raoul.

— Vous voyez que ça va mieux, hein, Laurette ! Envoyez-moi Nanon et faites mon article... Ça m'amuse ! si vous saviez !

Je m'assis tristement, dans un embarras indescriptible, au bureau de Raoul. Des innombrables paperasses qui l'encombraient, je finis par dégager des feuillets blancs. L'encre était sèche : il fallut avoir recours à la bouteille qui était restée dans le placard, près du flacon de porto presque vide.

Ma foi, je bus le vieux fond de porto pour me donner du courage.

Et je commençai avec rouerie :

« Il ne faut pas croire que les romans ne soient

jamais lus et jugés que par des gens sérieux, propres à les estimer sévèrement et doctement ; ils sont quelquefois appréciés par de jeunes femmes, pas trop sottes sans doute, mais qui manquent un peu d'expérience littéraire... Je voudrais écrire aujourd'hui les idées de l'une d'elles — car enfin elles composent une partie du public — sur le roman de M. A... Nous traduirons d'abord son opinion sincère et ensuite son opinion modifiée par celle de « l'homme de sens » qu'elle ne peut manquer d'avoir pour ami. Car Diderot l'a dit : « Combien il est utile pour une femme de s'attacher un homme de sens ! etc., etc... »

J'arrivai à remplir à peu près dix pages. J'en tirais la langue et j'avais le sang à la tête. Je fus étonnée, au bout d'une heure, de n'avoir plus rien à dire, et, au bout de deux heures, d'avoir terminé.

A cet instant, on sonna : c'était Pascal, qui venait aux nouvelles, comme il l'avait fait chaque jour. Il venait seul, ou avec ma Charmotte. Ce soir-là, il était seul.

Je l'entraînai dans la chambre de Raoul, et là, devant eux et Nanon ahurie, qui, debout près de la porte, inclinait le front pour mieux comprendre,

je lus mon élucubration. Pascal me fit couper des phrases et en ajouter d'autres, qu'il improvisa sur-le-champ et dont l'ampleur jurait bien un peu avec la simplicité de mon style. Raoul, du fond de son lit, dicta quelques améliorations, me fit glisser des épithètes choisies, retrancher des qualificatifs impropres. Pascal voulut encore quelques remaniements, Raoul ne s'y opposa point. Et, pour finir, Nanon conclut d'un air profond : « Si j'ai compris, eh là, saint Michel archange ! c'était point la peine de se fatiguer sur un si gros livre pour se faire dire ensuite des choses pareilles... qui sont méritées, sûr, puisque vous les dites... Mais à quoi qu'ça sert donc, toutes ces écrivailleries ?... »

— On va rajouter ça ! — dit Raoul ; — si, si ! il n'y a pas à hésiter... On va l'ajouter. C'est la fin... la fin... Je dicte : « Et, *virgule*, comme dit Nanon, *virgule*, à quoi qu'ça sert donc toutes ces écrivailleries ?... » Je copiai ce beau chef-d'œuvre, en riant comme une folle, et Pascal l'emporta, se chargeant de le remettre à la *Revue* et disant avec insolence et indulgence :

— Ce sera toujours aussi bien, mes enfants, que le reste du numéro !

Et il a paru, tel quel, cet étrange article ! et Raoul prétend qu'il a eu du succès, et que somme

toute c'est un de ses « réussis »... et, surtout, un de ses plus variés !... J'aime à me rappeler ce soir-là. J'étais contente d'avoir achevé mon labeur inusité. Nanon était un peu rouge parce que la chambre était chaude ; les braises rougeoyaient dans l'âtre, la bouillotte de cuivre ronronnait dans les cendres avec l'air d'un animal familier. Je revois Pascal confortablement étendu dans le seul fauteuil, et faisant danser son pied tout en dodelinant la tête avec ironie et tendresse ; je revois le ton rosé que l'abat-jour de la lampe donnait au verre de lait que Raoul n'avait pas encore bu. Et lui, surtout, lui si charmant, si jeune, et paraissant plus jeune encore parce qu'il avait maigri et que ses cheveux avaient allongé et bouclaient davantage ; lui, appuyé sur ses oreillers blancs, et le cou dégagé par le col de sa chemise ; et sa jolie main, si délicate, qui faisait des dessins imaginaires sur le couvre-pied piqué ; et son autre main qui caressait une des roses du bouquet placé près de son lit, et moi, assise sur ce lit, et lisant...

— Je ne veux pas guérir davantage, — me disait-il affectueusement ; — je suis trop bien ainsi.

Pourtant il me fallait retourner chez moi.

Les camarades de Raoul, que Semainier avait tenus au courant de la santé du malade, vinrent le

voir. Il y en avait de très gentils ; il y en avait qui ne m'étaient guère sympathiques et dont les regards scrutateurs signifiaient sans doute : « N'est-ce pas, vous êtes sa maîtresse ?... » Et puis j'avais peur de gêner Raoul et que ma présence ne l'empêchât de recevoir sa ou ses bonnes amies.

Un jour, timidement, je le lui dis. Il eut l'air malheureux.

— Asseyez-vous là, Laurette, et donnez-moi votre main.

Je m'assis sur le bras du grand fauteuil dans lequel il passait maintenant ses journées, je détournai un peu la tête et l'inclinai sur mon épaule.

— Laurette, le jour, le premier jour où vous êtes venue, j'ai écrit une lettre à maman lui disant que j'allais bien, pour être tranquille, vous vous rappelez ?... J'ai écrit aussi une autre lettre : celle-là était à l'adresse d'une jeune personne...

— Bien discrète... Elle s'est occupée bien peu de vous.

— Je l'informais que je comptais séjourner chez mes parents, et Semainier a dû mettre mes amis au courant de ma supercherie... Évidemment, si la jeune personne a su mon mensonge, elle m'en

voudra... Bah ! elle ne m'aime pas tant, allez, Laurette !... Et moi...

— Et vous, Raoul ?

— Je ne l'aime pas, Laurette, — dit-il très doucement et très simplement ; — elle est fraîche et gaie... un peu commune... elle me plaît de temps en temps, voilà tout.

Pourquoi ai-je été si contente qu'il ne l'aimât pas ?

— Mon amie ... regardez-moi maintenant, non avec vos yeux fâchés, mais avec vos chers yeux indulgents.

Mon regard rencontra le sien, si tendre, si sincère !...

— Raoul, vous connaissez ce vers de Chénier, dis-je brusquement :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ?

— Oui, et il est charmant !

— Ma bienvenue, à moi, me rit surtout dans les vôtres, Raoul !

— Hélas ! Laurette, dans tous, dans tous !... On ne peut vous voir sans vous sourire...

— Pourquoi donc : « hélas » ?... ce n'est que le sourire de vos yeux, à vous, qui m'égaie et qui m'enchante.

Il baisa ma main pour me remercier. Nous n'avions plus le courage de parler de notre inévitable et proche séparation. Nous savions bien, pourtant, que notre situation ne pouvait se prolonger indéfiniment. Et puis, nous étions « un peu à l'étroit » dans le logement de Raoul. Je couchais sur un divan, et Nanette, à mes pieds, sur un matelas.

Semainier, comme s'il avait compris nos sentiments, trouva le moyen de tout dénouer avec sagesse. Il conseilla à Raoul d'aller achever sa convalescence dans le Midi, chez ses parents. C'était raisonnable : on adopta ce parti. Nous accompagnâmes Raoul à la gare, Nanon et moi. Nous avions rangé ses malles, fait ses paquets ; nous lui passions, dans le coin de son compartiment, des bonbons, un petit flacon de rhum, une grande écharpe de soie que je lui avais tricotée pour lui servir de cache-nez.

— Raoul, soyez sage ! n'attrapez pas froid. Soignez-vous bien ; couvrez-vous ; même s'il fait doux, mettez un manteau là-bas...

— Monsieur Raoul, comportez-vous bien !

Il était accoudé à la portière ; il me tendit une dernière fois la main :

— Au revoir ! à bientôt, mon amie chérie, et merci !... Comment vous dire merci ?...

— Ne nous émotionnons pas ! — grommela Nanon.

Le train s'ébranlait ; Raoul leva mes doigts vers ses lèvres...

— Au revoir, Nanon ! Laurette !

Parti !

Nous sommes restées un moment, dans la gare, debout, sans voix... Puis Nanon m'a secoué le bras :

— Ne regardons pas filer ce train comme s'il emportait Dieu le père... Allons, madame Laurette ! il reviendra vite !... Mais je vous comprends... On l'a vu si petit dans son lit !... on s'attache à ses malades... Ah ! il est bien gentil, monsieur Raoul ! même dans le pire !

Et nous sommes rentrées chez nous, j'ai retrouvé un bon lit, le repos ; mais cela m'était bien égal !... Je ne dormais pas, certes, sur le divan; cela n'empêche pas que je le regrette, ce divan, de toutes mes forces.

Ah ! comme vous me manquez, mon ami !

X

Je suis triste. Je suis dolente. Je n'ai envie de rien faire. Mes chers bouquets eux-mêmes me sont importuns, ne me tentent pas : je ne les arrangerai pas aujourd'hui. Je n'ai pas faim. C'est en vain que Nanon me gronde. Je mets distraitement mon chapeau ; j'endosse mon manteau de fourrure, je me regarde à peine dans la glace et je vais faire une visite à Pascal.

Pascal vit dans l'île Saint-Louis. De chez lui, il voit la Seine, des bateaux, des péniches, une berge sur laquelle des enfants jouent et des ouvriers travaillent au milieu d'immenses tas de sable. On entend le grincement des poulies, et, quand le bateau passe, le bouillonnement de l'eau sous les

ponts. On entend aussi les socques des laveuses qui se hâtent, un fardeau flasque sur l'épaule. Et, au crépuscule, parmi des vapeurs brumeuses que piquent çà et là les premiers points lumineux, toutes ces choses se profilent en brun sur du gris, et, des fenêtres de Pascal, on peut se croire en Hollande, à Rotterdam ; ou plutôt, la nuit, dans une de ces villes du Nord, dont Baudelaire a décrit les aspects de rêve, sans nous dire jamais leur nom.

Aujourd'hui, il a un peu neigé, très peu. Il reste tout juste un ruban blanc et brillant sur le rebord des quais ; mon doigt, distrait, hors du manchon, qui remonte sur ma manche, y écrit instinctivement : *Raoul*...

J'arrive au marché aux pommes, — ce drôle de marché qui se tient sur une rive du fleuve. — Il y a là des bateaux plats, amarrés. Ils sont couverts de grandes bâches sombres que la neige a striées de blanc. Je crois bien, sans en être sûre, que l'on habite les étranges tentes de ce campement aquatique. Je vois briller des petits feux tout rouges allumés au bord de la Seine. De bonnes gens emmitouflés s'y chauffent, et circulent parmi des quantités de paniers de pommes. Il y a de ces fruits qui montrent une joue toute rouge de froid ; et d'autres, de braves figures ridées de vieilles rei-

nettes et des rondeurs jaunes ou verdâtres... J'aime beaucoup à m'arrêter devant le marché aux pommes.

L'escalier de Pascal est tout noir : j'y avais peur, quand j'étais enfant. Et, maintenant que je suis grande, je ne l'aime pas, car il nous reste toujours quelque chose de nos impressions puériles. En guise de sonnette, une minuscule tête de mort se balance au bout d'une tresse en soie foncée. Ce n'est pas gai du tout. Je ne la prends jamais dans la main : je tire de plus haut. Pascal prétend que la vue de cette sonnette macabre impressionne certains importuns, qui s'en vont sans chercher à entrer, et que c'est toujours ça de gagné...

On entend alors des pas mous, trainants, et la porte ne s'ouvre pas, mais s'entr'ouvre, et une vieille figure marron, de négresse grimaçante et lippue, vous regarde avec méfiance par l'entrebâillement. C'est Dorothée (on n'a jamais su pourquoi elle répondait à ce nom de blonde *Fraulein*) : elle tient dans la vie de Pascal un rôle qui, sans jeu de mots, m'a toujours paru obscur. Dorothée est gouvernante et tyrannise la bonne qu'elle a sous ses ordres. D'ailleurs, elle veut tout faire elle-même. Très souvent, quand j'ai assisté, en arrivant tard, au dîner de Pascal, j'ai vu Dorothée apporter les

plats, puis s'asseoir en face de son maître et partager son repas, silencieusement. Pascal est très gentil avec elle, de temps en temps. Souvent il lui lance des sottises, auxquelles elle ne comprend rien : car, au lieu de l'appeler « vieille cruche », il a soin, par un goût naturel d'emphase, de la nommer « rhyton fêlé ! aryballe cassé ! canthare sans anse ! amphore du diable !... »

Dorothée me reconnaît, et elle ouvre grande la porte avec un éblouissant sourire. Dorothée a une fantasque toilette. Elle est vêtue de molleton aurore, sous lequel se balancent ses seins énormes ; le cordon de son tablier garni de dentelles serre vaguement sa taille épaisse ; elle est chaussée de savates de paille, et sur son chignon touffu, qui ne blanchit pas, mais dont le noir crépu s'empoussière, se tord un élégant foulard vert.

Dorothée est unique, Dorothée est indescriptible.

En traversant l'antichambre, qu'éclaire à peine une oscillante lanterne, je vois que dans la salle à manger, sur la table, à la lueur d'une grosse lampe, sont étalées des cartes. Cette sorcière de Dorothée interrogeait évidemment l'avenir... L'avenir !... quel peut être le secret que va livrer le futur à cette négresse et dont elle recherche âprement la découverte merveilleuse ?

Je pénètre dans le cabinet de travail de Pascal. Il y a tant de livres partout, non seulement dans les bibliothèques, mais encore sur le tapis, les fauteuils, les tables, que Pascal a l'air d'avoir joué à faire des constructions avec des bouquins. Il habite là comme un enchanteur d'humeur bizarre. L'odeur de chocolat que laisse l'opium rôde et se mêle à celle du tabac< car il fume souvent la divine drogue, étendu sur ce divan, près de ce guéridon bas. Il dit que Dorothée lui prépare très bien ses pipes d'opium. Mais alors il ne me reçoit pas, — ni moi, ni personne.

Ce sont des pipes de vulgaire « caporal » qui ont aujourd'hui rempli d'un nuage épais la pièce étroite. A mon entrée, une partie de ce nuage semble se séparer de la masse floconneuse, se préciser en forme exquise, et bondit jusqu'à moi. C'est une chatte, une princesse de Perse, qui s'appelle « Fumée ». Pascal affirme prétentieusement qu'il ne sait pas d'où elle vient ; qu'il l'a trouvée là, un beau jour, à l'aube, après une nuit consacrée au rêve et à de trop nombreuses cigarettes d'Orient. Il croit qu'elle est née d'une des spirales bleuâtres exhalées par le tabac brûlant :

— Tu imagines ça... d'abord l'arabesque longue de sa queue, puis celle de son dos... dans une

bouffée courte et ronde s'est dessinée la petite tête... Tout cela, flexible, souple, mystérieux, est devenu une chatte aux yeux d'or, aux poils soyeux d'un gris bleu, couleur de brume... d'acier mélangé d'argent...

« Fumée » me connaît très bien : elle se blottit sur mes genoux, tend son museau pour que je gratte ses oreilles, et ronronne comme si elle n'était pas une ombre.

— Te voilà ? — dit Pascal, — je suis content de te voir... J'écrivais des vers détestables.. Grâce à toi, je ne les finirai point. Et cela mérite que je t'embrasse.

Il porte un veston de velours saphir et, sur le crâne, une calotte assortie. Le pantalon, comme toujours un peu négligé, est de cheviotte « bleu marine ». La cravate est abondante et lâche, en soie d'azur.

Il a quitté ses papiers et il est venu caresser sur la cheminée un objet qu'il adore. C'est une grosse bulle de verre de Venise dans laquelle est une frégate gréée : cela semble un vaisseau de songe pris à jamais dans la transparente glace d'un globe gelé.

C'est un objet fort rare et qui a sa réplique au musée de Murano ; Pascal dit qu'il lui suggère des

rêves de départs et d'aventures chimériques. De chaque côté, il y a des coquilles contournées, nacrées, lisses ou hérissées de durs piquants, vertes ou roses, sombres ou claires ; toutes, secrètes et nuancées et venant de pays divers, gardent dans l'enroulement de leurs replis le même murmure, écho pareil de leurs mers différentes.

— Mes coquilles ! — dit-il, — comme je les aime !... Que de fois elles m'ont dicté des vers harmonieux !... Te souviens-tu, Laurette ? Jadis tu jouais à les mettre l'une après l'autre contre ton oreille. Tu écoutais la voix des sirènes et leur invitation à la vie...

— Pascal, maintenant je les approche encore de mon oreille et elles me racontent des histoires du temps passé.

— Déjà !... le « temps passé !... » Tu étais une drôle de gamine, croyant aux fées plus qu'à Dieu et à la mythologie plus qu'au catéchisme. Tu étais laide, ma foi !... un vrai petit singe !... mais avec des yeux magiques... Et puis, un soir... je ne t'avais pas vue depuis une quinzaine... je te trouve une jeune fille toute transformée, plutôt jolie, et parée d'un charme que je qualifierai de diabolique. (Il essaya de rire.) Or, ce jour-là, je me suis senti un peu mûr, figure-toi.

— O Pascal, je t'ai bien rattrapé!... Je me trouve caduque !..

— Et que diras-tu dans cinquante ans?... Bah! tu ne parleras plus de ton âge... C'est quand on est très jeune encore qu'on se sent, par moments, très vieux !

— Pascal, regrettes-tu ta jeunesse ?

— Ma jeunesse ?...

Et, levant les bras, il se mit à déclamer ces vers de Baudelaire :

> — Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
> Traversé çà et là par de brillants soleils...

» Ma jeunesse !... je regrette peut-être ce qu'elle n'a pas accompli, les espoirs qu'elle n'a pas réalisés, plutôt que ce qu'elle m'a donné... Je ne suis pas de ceux qui jugent la jeunesse la plus belle période de la vie !... Par les dieux immortels ! je n'ai jamais connu toute l'intensité de la tristesse sans cause comme dans ce qu'on appelle nos plus splendides années... La jeunesse est une menteuse ! La maturité m'a paru plus confortable ; ma vieillesse m'étonne par sa douceur... Aimes-tu le printemps? moi, j'aime mieux la saison des fruits et des feuillages pourpres.

— Non ! non ! je n'aime pas le printemps ! Il

est aigrement allègre ; il se moque de nous sur son fifre vert. Il nous chante : « Soyez heureux, heureux !... » et nous l'écoutons avec des larmes... car c'est bien difficile d'être heureux ! ...

— La jeunesse !... Jeunesse, dont parfois on meurt, je ne te regrette pas, — continua Pascal en s'animant. — On guérit de toi comme d'un mal et il y a de pauvres bougres qui ne peuvent te supporter, car ils sont sans force... et on les plaint : « Morts si jeunes !... » On devrait dire : « Leur jeunesse les a tués !... » Ainsi qu'on meurt de vieillesse, il y a des quantités d'êtres au cœur lâche ou trop sensible, à l'esprit inquiet, qui meurent de jeunesse... Tâche de ne pas mourir de la tienne, Laurette aux beaux yeux !

— Je tâcherai, Pascal.

— Et tâche aussi de vivre !... Ma fille, bien des êtres croient exister parce qu'ils marchent et respirent : ils se trompent presque complètement Vivre, c'est ressentir des émotions profondes, de douleur, d'attendrissement ou de bonheur... La vie, c'est la véhémence, c'est l'ardeur, ce n'est pas la tiédeur dégoûtante dans laquelle les gens mijotent... Quand je rencontre un petit bourgeois bien sot, bien content d'accomplir quotidiennement les mêmes actes insipides, j'ai

envie de lui crier : « Vous croyez-vous vivant, monsieur ? »

— Tu lui ferais bien peur, Pascal!

— Non ! il me jugerait fou et s'estimerait vivant, par habitude : cela n'aurait aucune importance.

— Pascal, je me rappelle deux vers de madame Valmore sur la jeunesse, deux vers très bien...

— Dis-les : j'aime assez les vers de femmes... surtout quand elles sont mortes et qu'elles ne vous envoient pas leurs volumes !

Et il ricana doucement, en bourrant une pipe. La vérité est qu'il admire beaucoup la tendre Valmore.

> — Vous dont je n'ai su que faire,
> Adieu, mes sombres printemps!

— « Dont je n'ai su que faire » est juste, mais faible, — déclara l'impitoyable Pascal. — Les « sombres printemps » me plaisent, mais je leur préfère encore le vers du vieux Ronsard :

> Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse...

— Tout de même, Pascal, dans la toute jeunesse il y a quelque chose d'enivrant... oh ! une ivresse sans joie !... quelque chose d'ineffable et de douloureux... J'ai des souvenirs du temps où j'avais

quinze ans... A Paris, quand tu venais dîner à la maison, en hiver, je t'attendais sur le balcon, où j'allais malgré la défense de ma mère. La fenêtre de la cuisine était toujours ouverte : je voyais les cuivres roses, le tremblotement du gaz ; les plus humbles objets me semblaient pleins de charme Par delà la rue froide, où ton fiacre allait rouler, je savais, sans me l'exprimer, qu'il y avait toute la vie. J'aspirais l'air brumeux avec plaisir; le clignotement des réverbères, les lueurs de la maison d'en face, tout cela éveillait en moi des sensations confuses... Au printemps, près de ma caisse peinte où poussaient des pois de senteur et des capucines, je m'accoudais, le soir, avant de me coucher. Les grappes de fleurs me versaient des rêves ; et mes lourds cheveux, coulant le long de la rampe forgée, cachaient dans leur ombre mes pleurs sans cause.

— Oui, oui ! — dit Pascal ; — déjà intelligente, avec passion tu ressentais douloureusement la poignante allégresse de vivre.

— Pascal, tes coquillages me font songer encore aux vitrines de mon cours. On y voyait des papillons, des madrépores, des oiseaux empaillés, des minéraux... Je contemplais tout cela longtemps, et l'esprit vagabond... M'instruire m'amusait. Je ne prenais pas mon éducation au sérieux. Il est

arrivé souvent, par les jours printaniers, qu'au lieu d'aller à ma leçon j'arrête ma bonne aux Champs-Élysées. J'étais trop gâtée pour qu'elle objectât rien. Alors, sous les premières feuilles, je regardais, avenue Gabriel, s'ouvrir le magnolier blanc et un arroseur humecter le sable jaune... Et j'en jouissais bien davantage qu'à l'heure réglementaire de la promenade. Je m'avouais : « Je n'aurais pas dû... »

— Déjà femme!

— Et puis, Pascal, je me souviens aussi de ces heures où, avec une si affreuse intensité, je pensais à la mort. Étendue dans mon lit, je me raidissais d'effroi : j'étais glacée, et, les dents claquantes, je me disais : « Ce sera presque ainsi... J'aurai froid, j'aurai peur, et, peu à peu, les choses s'aboliront dans mes yeux, dans ma pensée... Et je mourrai, et cela est inévitable, et la date de ma mort viendra aussi sûrement que jeudi ou dimanche prochain, mes jours de congé... Et je ne serai plus rien, rien... et tout sera comme si je n'avais jamais existé... » Et, une nuit, j'eus si peur que je me levai et me mis à courir dans ma chambre, criant, heurtant les meubles, trépignant, pour bien m'affirmer à moi-même que j'étais encore en vie... Maintenant je songe à la mort sans trop d'effroi ; je la redoute surtout pour ceux que j'aime.

— Ne parlons pas de la mort, Laurette. A quoi bon ? Tu t'attristerais... Dis-moi, te souviens-tu comme tu étais autoritaire ? Tu disais : « Je veux tout », et, chaque jour, tu achetais un jouet neuf.

— Oui, plus tard encore, j'aurais voulu tout. La première adolescence a ce désir âpre de prendre tout ce qu'elle convoite... Elle tend les mains vers tous les fruits... et beaucoup sont pourris déjà !

— Mais on est longtemps ainsi ! Ensuite ne se dit-on pas : « Ah ! cette jeunesse qui fuit, qui va disparaître... au moins il faut en jouir, profiter de ses plaisirs, de ses mirages, n'en rien ignorer ?... » Et c'est à ce moment-là qu'on fait mille et une sottises... N'est-ce pas, Fumée ?... — Et Pascal, délicatement, caressa la jolie bête qui se frottait à ses jambes... — Fumée n'est pas plus farouche ni plus indépendante d'instinct et de cœur que tu ne le fus, Laurette, dans ton enfance ! Il faut que le temps ait un peu passé sur toi pour que tu me racontes toutes ces petites choses de jadis. Souvent alors je t'interrogeais : ta petite âme m'intriguait. Mais tu ne voulais rien me dire. Tu te taisais et baissais le front, d'un air sauvage. Tu étais comique et mignonne, un peu inconvenante, avec tes longs cheveux et tes courtes jupes sous lesquelles j'apercevais, quand tu gambadais, des petits

bouts de pantalon... Te souviens-tu nettement de ce que pense une gamine entre neuf et douze ans ?

— Pas très nettement, mais je crois bien qu'elle voudrait être grande : « Quand je serai grande, je serai très heureuse... » Et elle se trompe.

— Oui... « Quand on est grande, pensais-tu, on a peut-être la lune... » Car ta mère me rappelait souvent que, à deux ans, tu voulus la lune. Mais sérieusement, tout à fait... Tu la voulais : elle était belle et pure. Tu tendais les mains, tu implorais le ciel, et tu relevais ton petit tablier, les yeux en l'air, croyant qu'elle tomberait dedans comme une galette... Et puis, cris, fureurs, rages, enfin tout ce que ne peuvent supporter les mères... La tienne t'offrit successivement une balle verte, un jeton de nacre, une soucoupe d'argent, une fleur blanche, une assiette de porcelaine lisse, une pièce de cinq francs... Ta vieille nounou, en goguenardant, te proposa même de te montrer son derrière, mais rien de tout cela ne te satisfit... Enfin ta mère eut l'idée de te présenter un miroir rond. O miracle ! tu tenais dans tes mains le reflet de l'astre... Mais, très vite, tu compris la supercherie, et tu pleuras... cette fois, sans colère, avec une peine, un chagrin infinis... Tu avais compris, Laurette, les trahisons du désir, de l'espoir... Le

bonheur, c'est comme la lune : on tient son reflet, un instant, mais ce n'est jamais le bonheur lui-même...

Et le vieux poète, tirant une forte bouffée de sa pipe, leva pensivement les yeux vers les deux cadres anciens, de bois sculpté et doré, qui décoraient le dessus des portes. Ces cadres étaient vides de tableaux, dessins, ou glaces, et ils contentaient parfaitement l'imagination changeante, le goût difficile de Pascal Flammeur. Tour à tour, sans doute, y discernait-il le fantôme des femmes qu'il avait chéries, les estampes qu'il préférait, les toiles célèbres et rares qu'il ne pouvait pas posséder. Et, à travers le voile transparent de sa fumée, il regardait l'exact carré tracé par les contours du cadre, qui lui ouvrait une fenêtre enchantée sur le rêve, l'espace et le temps.

A ce moment-là, on sonna. Fumée, mécontente, se tordit singulièrement, en spirale. Pascal sursauta.

— Laurette ! j'attends Charles Mérelle !... J'aurais dû te le dire !... Est-ce que ça t'ennuie de le rencontrer ?... File par ma chambre.

— Pourquoi fuirais-je devant lui, Pascal ? Je l'ai revu après notre brouille et nous avons été très polis l'un pour l'autre. Mais il y a assez long-

temps de cela... quelque chose comme trois ans!... Néanmoins j'ai lu son dernier volume de vers, qui contient des poèmes charmants.

— Et Agnès ?... Nous ne l'avons jamais aperçue, ni toi, ni moi... J'ai appris, par une amie de madame La Charmotte, qu'elle avait plaqué ce pauvre Charles, après l'avoir passionnément trompé C'était bien la peine...

Et il n'acheva pas sa phrase.

Il reprit :

— Tu ne m'en veux pas, d'avoir répondu à Charles ?... Il m'a écrit plusieurs lettres, à propos de poésie et de littérature, où il m'avouait toute son envie de me voir. Je l'ai reçu, il y a déjà un mois, et le prétexte de sa visite, aujourd'hui, est un jeune Anglais, poète, qu'il connaît, et qui tient absolument à m'être présenté... Tu restes ?

— Mais oui, Pascal... et d'ailleurs, il n'est plus temps de partir !

Dorothée, molle et noire, ouvrait la porte. Ce fut sans aucun battement de cœur que je vis entrer, avec un jeune homme blond et imberbe, un monsieur un peu gras qui avait de la barbe et qui était Charles en personne. Il me reconnut tout de suite et me tendit la main en s'inclinant, un peu troublé. J'aurais voulu savoir ce qu'il pensait de

moi, lui, après cette longue séparation. Moi, j'étais pleine d'indifférence. Je me disais : « C'est lui, c'est bien lui !... Mais comment ai-je pu l'aimer ?... Quoi ! il m'a paru être la félicité, l'amour !... Mais il ne me plaît plus du tout !... Et j'ai souffert par lui ! pour lui !... tout cela est inconcevable ! »

L'Anglais, lord Arthur Derward, était beaucoup plus âgé qu'il ne le paraissait au premier abord : il devait avoir trente-cinq ans environ. Son nom était trop en honneur dans la littérature anglaise pour qu'il pût m'être étranger, et j'avais lu quelques traductions de ses poèmes les plus simples : ses vers étaient, au dire des gens qui en savaient la langue, compliqués et difficiles ; un sens subtil se cachait sous des images mystérieuses ; il était critiqué par les uns, exalté par les autres, et de tout cela n'avait souci. Il jouissait avec liberté d'une grande fortune, étant orphelin et non marié

Il me sembla fort beau. Je fus frappée de la merveilleuse abondance de ses cheveux retroussés sur le front en mèche romantique, et de la pureté intelligente et caressante de ses yeux très bleus. Son menton rasé était un peu relevé, comme celui de certains antiques, et sa bouche était très renflée, bien dessinée et d'un rouge extrêmement vif.

Pascal me nomma, lorsque Charles lui eut présenté lord Derward.

— Quoi ! vous êtes madame Saint-Hélier ! — dit lord Derward (il s'exprimait en français très facilement et sans aucun accent). — Quelle heureuse chance !... J'ai admiré des statuettes de vous dans une exposition, à Londres ; et je voulais absolument vous connaître, madame, et vous demander si vous ne feriez pas mon buste.

— Mais, monsieur (et je souris), je ne saurais pas... je n'en ai jusqu'à présent jamais fait !...

— Pourtant, madame, si je vous suppliais d'essayer ?... C'est une idée très enracinée en moi, depuis que j'ai vu vos terres cuites... Est-ce que je vous déplais, madame ?

Je ne pus m'empêcher de rire du tour familier que prenait si vite la conversation, et je répondis méchamment :

— Non, monsieur... pas encore !

— Ah ! vous êtes ironique, comme toutes les Françaises, — dit-il gaiement. — Qu'importe !... Me permettrez-vous d'aller chez vous ? Je raffole de vos œuvres. Je voudrais voir celles que vous avez en atelier, et tenter de vous en dérober quelques-unes... Nous nous occuperons de mon buste plus tard, si nous ne devenons pas ennemis.

Je parlai presque tout le temps avec ce poète d'outre-Manche. Il était séduisant. J'étais fâchée d'avoir posé mon chapeau sans soin, d'être mal coiffée et de m'être habillée sans aucune recherche. Je ne fis nulle attention à Charles Mérelle, qui écoutait les propos de Pascal. Quand les deux jeunes gens furent partis, je constatai que j'avais trouvé leur visite fort courte.

Pascal me laissa, pour les accompagner. Quand il revint, j'étais — prête à partir aussi — debout devant la glace, et j'arrangeais mes cheveux... C'est ce qu'on appelle la coquetterie de l'escalier.

— Ça s'est très bien passé, — me dit-il, — Charles est tout de même un gentil garçon, et j'ai toujours eu un faible pour lui... Quant à l'Anglais, je crois qu'il est devenu, sans plus attendre, amoureux de toi, Laurette. Il m'a confié, dans l'antichambre, que tu étais d'une beauté mythologique...

Je m'étonnais :

— Ah bah!... J'avais peur qu'il ne m'eût trouvée laide...

— Et tu le voyais pour la première fois!... Oh! les femmes!... N'es-tu donc pas accoutumée à plaire? Faut-il donc toujours qu'on vous répète que vous êtes belles et désirables?... Voyons, que je te regarde!... Oui, oui, c'est très bien jugé :

« une beauté mythologique... » Centauresse par la cambrure de la croupe et le port de tête souvent cabré ; nymphe par les longues jambes ; faunesse par ce visage aux yeux obliques, cette bouche, à la fois fleur et fruit, ce rire naturel comme un trille d'oiseau ou le bruit d'une source ; sirène par ces cheveux que je sais si souplement épais et qui sont ondulés comme s'ils avaient été longtemps peignés au-dessus des vagues, et par ces bras polis aux veines vertes, qui, j'en suis sûr, cachent dans leur pli une délicate algue frisée...

Je l'interrompis :

— Pascal ! tu deviens très inconvenant... Je m'en vais !

XI

Raoul m'a envoyé un panier de fleurs.

Et il m'écrit ceci :

« Je m'ennuie et je suis très sage, entre mon père et ma mère, qui, de plus en plus, sont pareils à deux vénérables poiriers noués et tordus. (Vous savez, ce n'est pas par irrévérence, cette comparaison!) Mais dire que, moi si jeune, je suis né d'eux déjà si vieux ! C'est moi leur dernière petite poire ! Je me chauffe au soleil, à midi, et je me cuis sur le banc qui me sert d'espalier. Je crois que je serai bientôt mûr et que je pourrai venir rejoindre à Paris ma délicieuse amie... qui ne me mangera point!

» Vous me manquez terriblement, chère et belle dame. Ici tout est toujours de même, et vous, vous n'êtes jamais la même. Vous êtes une et toutes. Quelquefois je suis forcé de m'habituer à une Laurette inconnue; et toutes vos petites « moi », comme vous dites si gentiment, sont plus adorables, les unes que les autres. Mon amie, pour en revenir à mon ordinaire préoccupation, — voyez-vous, n'ayez jamais d'amant : il ne pourrait vous être fidèle, vous comprenez bien ; il vous tromperait tout le temps... avec vous, puisque vous ne vous ressemblez presque jamais ! Seulement, sous ces apparences variables, on sent votre cœur, votre cœur fidèlement sincère, et cette sécurité qui change est une des choses les plus divines qui soient.

» Je voudrais me promener avec vous... ou vous croiser dans la rue ; un de ces jours où vous avez votre démarche mystérieuse, distraite et lente.. un de ces jours où vous pensez à moi et où vous me dites sans étonnement : « J'étais sûre de vous rencontrer... » J'aimerais à vous trouver au coin de votre feu, à partager votre rêve comme on partage un gâteau rempli de confiture et de crème ; j'aimerais vous entendre de nouveau, tour à tour rire comme Zerline ou soupirer comme doña Anna.

» Tout cela veut dire, dame de mes pensées, Laurette, ma chère et ma seule amie, que je vais bientôt revenir... Je m'ennuie où vous n'êtes pas ; et j'ai la fatuité de croire que vous ne vous amusez pas non plus sans moi. L'amitié a de ces aplombs !

» Aimez-vous les tubéreuses ? Vous sentirez la violence de leur arome avant d'ouvrir ce panier de jonc. Une à une, prenez avec précaution leurs grappes de fleurs si pâles. Je ne suis pas sûr que ce ne soient pas des abeilles enfermées dans la cire vierge dont elles ont composé elles-mêmes les murs de leur prison. Là, elles distillent, chacune à part dans sa corolle, un miel composé de toutes les essences les plus odorantes, des nectars les plus enivrants. Gare à vous, si ces alchimistes s'envolent soudain hors de leur laboratoire pour venir à vous et vous piquer, peut-être cruellement !... Moi, je respirerai bientôt votre parfum, à vous, si doux, mon amie, qui flotte autour de votre grâce et imprègne tout ce qui vous approche. Bientôt je tiendrai dans mes mains les deux petites vôtres, si petites, et je les couvrirai des baisers les plus tendres et les plus respectueux.

» Votre ami

» RAOUL. »

Et j'ai répondu :

« Oui, Raoul, il faut que vous reveniez ! Moi aussi, je suis seule et sans joie. Le temps n'est pas trop affreux, et, si vous êtes tout à fait bien, et si vous voulez être sage, et prendre des précautions, vous ne vous enrhumerez plus aussi fâcheusement.

» Raoul, vos fleurs sont charmantes. Elles dormaient dans les feuilles de fougères, la ouate, et le papier de soie, et, quand je les ai plongées dans l'eau, elles se sont mises à s'épanouir et à embaumer. Et je me croyais une petite magicienne qui a su ouvrir la tombe où dormaient de jeunes mortes parmi les aromates, pour leur rendre, un moment, la vie, l'air, la lumière...

» Les abeilles merveilleuses dont vous me parlez sont restées bien enfermées dans ces muettes cloches d'albâtre au cœur desquelles elles ne bourdonnent plus... Pourquoi les redoutiez-vous ? Étaient-elles donc de méchantes abeilles ? Je ne le crois pas. Tout ce qui vient de vous vers moi est charmant, pur et doux.

» Nanon vous regrette et elle ne me fait plus de bons gâteaux pour le thé. Elle dit : — Ça sera pour quand monsieur Raoul sera revenu...

» Ma Charmotte soupire que vous lui manquez Pascal dit, très fort : « Qu'est-ce qu'il f..., là-bas ? » Vous reconnaissez bien là le lyrisme de notre grand poète et ami... Vraiment, je suis trop égoïste de presser votre retour. Ne revenez que lorsque vous aurez une mine vermeille et que vous aurez engraissé au point d'être ridicule. Je vous trouverai, malgré cet embonpoint, l'ami le plus délicieux du monde et je ne vous préférerai personne, même pas ce bel Anglais, lord Derward, qui m'a, l'autre jour, été présenté chez Pascal. Vous m'avez lu la traduction d'un sonnet de lui qui vous plaisait extrêmement, vous rappelez-vous ? — sur l'amitié de deux roses blanches qui s'inclinaient l'une vers l'autre, dans un jardin, échangeaient leurs parfums les plus profonds, et s'effeuillèrent le même soir. Le vent confondit alors leurs pétales envolés, et, dans le souffle qui les enleva, elles furent enfin réunies... C'est une très belle histoire, dans sa naïveté, et les vers, disiez-vous, étaient exquis. Mais n'allez pas vous imaginer « des choses » à propos de lord Derward, ami jaloux ! Sachez qu'il veut m'acheter des statuettes et que je fasse son buste... Pour le buste, rien n'est moins sûr.

» Pourtant je ne peux plus dire que je n'en ai jamais fait. Depuis que vous êtes absent, je me

suis amusée à modeler de mémoire votre chère tête. Vous verrez si vous êtes ressemblant.

» A bientôt, Raoul ! Nanon vous embrasse.

» LAURETTE.

» *P.-S.* — Qu'avez-vous fait de votre petite maîtresse ? »

Et Raoul m'a encore écrit :

« C'est comme cela que vous profitez de mon absence pour vous faire présenter des poètes anglais ! Eh bien, madame, je saute dans le premier train. Je serai là peu après cette lettre. Mon sort est par trop injuste ; le destin, pour me distraire, ne m'a pas envoyé la moindre poétesse russe ou scandinave, et la servante de mes parents, qui s'appelle Marguerite, est plus vieille que le docteur Faust... Laurette, je suis content de revenir... et pourtant, comme je vais regretter, dans mon solitaire logis, de n'être plus assez malade pour que vous m'y teniez compagnie !... Ma convalescence, amie chérie, a été, sachez-le bien, le plus heureux temps de ma vie... Allons, saluez, chère madame !... Dites, êtes-vous toujours aussi belle ? Vos minuscules menottes n'ont-elles pas grandi ? et vos yeux rapetissé ?... Par les dieux immortels,

comme dit Pascal, j'espère bien que non : j'ai l'amitié des yeux autant que celle du cœur, et je me réjouis parce que vous êtes charmante... la plus charmante !... Au revoir, amie pleine de grâce, et aussi de malice !... Oh ! vous voulez savoir ce que j'ai fait de ma petite... comment dire pour être convenable ?... mettons la petite X...

» Eh bien, j'ai constaté que l'idée de la revoir m'était parfaitement désagréable et je lui ai écrit une de ces lettres affables dans lesquelles j'excelle. Je lui dis que j'ai été malade dans ma famille et suis resté, à la suite de cette maladie, si flapi que je crains fort de ne pouvoir lui plaire dans un tel état de chétivité. Je lui ai donc rendu sa liberté, — qu'elle avait, je le suppose, déjà reprise !... Et, après avoir accompli cette suprême formalité, j'ai joint à ce léger envoi ma bénédiction et un modeste cadeau.

» Maintenant vous savez tout, curieuse que vous êtes ! Vous serez contente ? Je vais consacrer à avaler des œufs crus et à faire des mouvements respiratoires les heures que je perdais en indignes divertissements. Je me soignerai bien pour devenir le gros monsieur qui doit vous plaire. J'aurai la gravité des ermites. Mais je veux être un ermite que les tentations n'assiégeront point ; les diables

fuiront ma demeure ; une seule apparition me favorisera souvent de sa visite délicieuse : — vous, madame ! qui êtes, j'en ai toujours été sûr, la reine de Saba...

» Ne vous fâchez pas ! c'est parce que vous êtes belle et parfumée, avec des langueurs d'Orient, et non parce que je vous soupçonne d'avoir les pieds fourchus.

» Je les connais, vos pieds : J'ai rechaussé l'un d'eux, avec un grand respect, la première fois que je vous vis.

» Et je n'oublierai jamais qu'il était, ce pied nu, couleur de nacre rose, doux comme une fleur, tiède comme un oiseau ; un pied étroit et lisse, trop précieux pour marcher, trop fragile pour courir, un pied auquel j'aurais voulu, au lieu de la pantoufle tombée, mettre une aile, là, au talon...

» Que ne puis-je poser mes lèvres sur ce petit pied !... Laurette ! ce n'est pas une raison pour retirer vos mains !

» RAOUL.

» Dites à Nanon que j'exige, pour mon retour, un dîner admirable. Je veux des crêpes ; des vraies, des crêpes de mardi gras ! et un jeune homard à la crème.

» Ah ! si maman lisait ma lettre !... Elle me gronderait : « Fi, le vilain ! comme il est mal élevé !... » Ainsi parlait-elle, quand j'étais gosse, et j'en fus souvent fort vexé !

» Je vous conviens comme je suis, n'est-ce pas, madame ? et mes plus laids défauts vous sont chers ?... Allons, encore au revoir. Je ne pense qu'à vous ! »

» R. »

XII

Raoul est revenu.

Dans ces trois petits mots, que de profonde joie !

Il ne m'avait pas dit l'heure de son retour : je ne suis pas allée à la gare. — « Je reviens lundi... Et je dînerai avec vous »... Voilà tout...

J'aurais voulu que ce soit l'heure de dîner, dès mon réveil !

Et je ne suis pas sortie !... J'étais sûre, sûre qu'il n'arriverait pas aussi tard ! je ne sais pourquoi... A cinq heures et demie, on a sonné. J'ai couru ouvrir. J'avais bien reconnu ses carillons précipités, nombreux. On sent que ça l'amuse de sonner à ma porte. Et alors je le vis,

lui : il ne pensa même pas à ôter son chapeau de feutre à larges bords, sous lequel bouclaient ses cheveux ; sa figure imberbe, à l'ordinaire expression de gaminerie malicieuse, était émue et grave. Son beau regard rencontra mes yeux ; avec ses jolis gestes presque féminins, de ses deux mains il saisit mes poignets, et, lui aussi, me regarda. J'étais pâle et froide, et nous restions là, dans l'antichambre, la porte de l'escalier ouverte, sans rien nous dire. Nous étions heureux, ah ! tellement heureux ! Sa présence m'emplissait de délices. De nouveau, je subissais l'attrait fascinant, le charme de sa jeunesse. Il est jeune si gentiment, Raoul !... avec triomphe et modestie... Son coup d'œil en coin semble dire : « Ne m'en veuillez pas, gens mûrs et sensés, vieillards vénérables, douairières que je respecte, d'être si jeune et si aimable, si gosse avec tant de séduction : je vous en fais mes plus humbles excuses... »

Mais ses yeux, hier, ne contemplaient que moi : ils n'étaient pas malicieux, pas ironiques ; et les miens, sans doute, n'étaient ni rieurs, ni narquois. Nous étions muets de contentement, et le nez de Raoul dilatait ses narines pour me mieux respirer. Et moi, je retrouvais son cher parfum si doux, si frais : iris et verveine.

— Ah ! Laurette !...

— Raoul !

Et alors nous nous sommes mis à rire, comme deux enfants.

Et, quittant enfin l'antichambre, nous sommes venus bavarder dans mon salon, où la lampe était allumée près du divan. Je m'y étendis, et Raoul, à mes pieds, s'assit sur un coussin.

Il prit ma main et, après m'avoir regardée, posa sa joue contre ma paume tiède.

— Laurette, comme vos bouquets vous vont bien aujourd'hui ! Savez-vous que vous avez l'ombre d'une fleur sur la joue ?... telle, la nymphe du *Printemps* de Botticelli... Ah! cette pièce étroite et longue et tout embaumée, comme je l'ai regrettée, comme j'y ai rêvé ! Avec ses murs blancs, ses miroirs nombreux, je me la figurais ainsi qu'un flacon clair tout rempli d'essence de roses...

— Raoul, là, dans cette coupe, il y a des pétales de roses séchés ! Ce sont ceux du dernier bouquet que vous avez admiré chez moi... Depuis, je n'ai plus gardé l'effeuillement des petites roses rouges...

— Les sœurs de celles-ci qui, près de vous, nous offrent leurs petites coupes rondes, qui semblent contenir un vin précieux...

— A propos, Raoul, un verre de porto ?

— Bien volontiers ! mais ne vous dérangez pas : je sais où il est...

— Non, non ! sonnez, ou, plutôt, appelez Nanon.

Raoul appela — et déclama, à tue-tête, des vers improvisés en l'honneur de Nanon.

Aussi Nanon arriva-t-elle tout courant.

— Eh là ! par saint Christophe ! c'est monsieur Raoul revenu de voyage !

— Ma foi, Nanon, je t'embrasse.

— J'veux point vous refuser : vous êtes trop gentil !...

— Nanon, tu as les joues brûlantes : es-tu amoureuse de quelqu'un, par hasard ?

— Non, monsieur, c'est le feu... mais, soyez sans crainte, il sera radouci pour que mon four ne soit point trop chaud et que le homard béchamel soit bellement gratiné.

— Quel plaisir de manger avec Laurette un homard à la crème fait par toi !... un homard comme on n'en mange chez personne, un homard divin !... Mais donne-moi du porto.

— Ma foi, vous êtes trop gourmand, monsieur Raoul !...

Et, preste quoique lourde, Nanon rayonnante

s'en va, non sans avoir apporté à Raoul un verre taillé et un flacon de couleur pourpre.

— Raoul, Nanon vous adore.

— Oh ! Laurette, je comprends ça !...

Nous avons recommencé peu à peu nos promenades, Raoul mène une vie bien tranquille. De temps à autre, il fait un article ; chaque matin, il travaille un peu à son roman, qui doit s'appeler : *Un Homme heureux*... Il vient me chercher après déjeuner, quand nous ne déjeunons pas ensemble, et nous nous promenons : musées, expositions, thé. Nous finissons l'après-midi chez Pascal ou ma Charmotte. Quand Raoul ne dîne pas avec des amis, il dîne chez moi, ou, avec moi, chez madame La Charmotte. Il a été très content de connaître lord Derward, qui est vraiment un charmant garçon, plein d'esprit et de fantaisie. Lord Derward se plaît avec nous et emmène quelquefois notre quatuor au théâtre, — où Pascal fulmine, d'ailleurs, — et souper au restaurant, et Nanon me dit en considérant mes robes :

— Vous vous débauchez !

Mais Raoul aime que je sois bien habillée.

Aujourd'hui nous avons bouquiné ; j'ai acheté un volume dépareillé des *Essais* de Montaigne,

à cause de sa reliure : cette reliure a l'air d'être une feuille morte où l'Automne lui-même aurait tracé de son ongle d'or ces fleurettes et ces nervures. Puis nous sommes allés à Cluny. Nous connaissons bien le musée, nous ne regardons presque plus rien. Nous allons tout bonnement nous rôtir aux feux admirables qui illuminent les grandes vieilles cheminées.

Là, debout en face du foyer, dégrafant mon grand manteau de fourrure, j'ai tendu mon manchon à Raoul, et, après m'être dégantée, j'ai de nouveau manié mon bouquin. C'est justement le volume où il y a le chapitre sur l'amitié ; quelques phrases me sautent aux yeux tout de suite : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimoys je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moi... » Je relis et je tourne deux feuillets un peu collés. Alors, je trouve trois feuilles de vigne vierge sur une même tige. Elles se sont tellement incorporées au papier qu'elles l'ont teint de leur sang jadis rose, maintenant pâli et bruni. Sur une page est le vrai feuillage ; sur la page voisine, sa reproduction exacte.

Et je sens en moi monter soudain une grande mélancolie.

— Voyez ! voyez, Raoul !

— Depuis combien d'années êtes-vous là, pauvre feuille dérougie et jadis aussi richement colorée qu'une fleur ? Qui vous a placée là ? Quand ? Pourquoi ? Quels furent les sentiments de cette étrangère ou de cet étranger, qui, après vous avoir cueillie à la fenêtre ou ramassée dans une allée, marqua de votre beauté mourante ce passage d'un livre immortel ?... Oh ! Laurette ! que de rêves ne peut-on faire à propos de cette feuille séchée dans ce vieux bouquin fauve !

— Alors, Raoul, je veux vous le donner : vous inventerez l'histoire de la feuille rouge... Si ! je veux que vous gardiez ce livre, en souvenir de moi... Prêtez votre crayon...

Et j'écrivis sur la première page :

A vous, Raoul

Parce que c'est moi, parce que c'est vous !

Puis je lui tendis le petit livre.

Il eut l'air content et me dit :

— Comme vous êtes bonne !

Familièrement il prit un pétale frais au bouquet qui parfumait ma fourrure, pour le joindre à la feuille sans âge...

Et, tous deux, nous continuâmes à nous chauffer à ce feu qui dévorait des souches et des branches

et nous songions à trois feuilles de vigne vierge rose..

Nous sommes rentrés, cette fois-là, prendre le thé à la maison. Nanon avait fait des rangements, ce que je déteste. Elle me dit :

— Que faut-il faire de toute cette pile d'albums... Ils sont bien encombrants, madame Laurette ! Et vous ne les regardez quasiment jamais...

Pendant qu'elle confectionnait le thé, Raoul et moi nous avons feuilleté ces vieilleries. Ce sont des herbiers de fleurs terrestres et de plantes marines que maman s'était amusée à composer. Je me ressouviens tout à coup d'avoir vu flotter dans des cuvettes ces algues délicates, ces rubans longs, satinés et verts, ces arabesques cramoisies, si fines, si fines, ces mousses arachnéennes !... Je me souviens d'avoir vu préparer ces clématites fleuries, et celles-ci, automnales et chevelues... ces jasmins, — ô parfum des soirs d'été ! — ces clochettes bleues, ces œillets sauvages, ces ombellifères, — ô matins ensoleillés ! promenades lentes ! geste adroit et penché qui cueille une tige !... ô vie disparue ! ô jours finis !...

Tout cela, tout cela avait peut-être ému aussi cet inconnu, qui, entre deux pages de ce volume de Montaigne, avait pressé le rameau rougeoyant

Et, des larmes me montent aux yeux, de lourdes larmes.

Raoul s'extasie sur l'habileté avec laquelle ces herbiers sont faits :

— Voyez cet iris ! il paraît peint... C'est si joli, un iris ! et si mystérieux !... Les boutons, qui sont enroulés dans du papier de soie, avec un soin tout japonais, éclatent, on ne sait comment : ils ne s'épanouissent jamais quand il y a du monde !... On a beau les surveiller, on ne peut assister à leur éclosion !... Quand ils sont bleus ou violet sombre, ils semblent vraiment être nés au fond d'une grotte sous-marine... Je tourne la page... Oh ! Laurette, admirez encore. Regardez : quelle adresse, quelle ingénieuse patience eut votre mère ! Cela a dû être bien difficile de conserver à peu près à cet héliotrope son aspect vivant...

Alors je ferme les yeux : mes paupières sont grosses de pleurs. Je laisse Raoul finir l'album où sont enfermés pour moi, comme des objets familiers le furent avec des momies royales, des reflets, des songes, des lassitudes, des regrets, des espoirs, des lumières de l'été, des lueurs pâlies d'automne, oh ! tant de choses !... du sable salé peut-être, — de cette grève où maman ramassa ces algues et où l'empreinte de son pied vivant a depuis

longtemps disparu. — « Regardez cet héliotrope », a dit Raoul : à ce seul nom, comme par magie, j'ai senti l'odeur vanillée de ces fleurs enivrantes, humbles et tristes. Ma mère les adorait. Toute une plate-bande mauve et bleue longeait la façade du Miroir, et, par les fenêtres ouvertes, à midi, leur arome se dégageait avec une force enchanteresse... Je revis ce jour chaud où, à quinze ans, enfoncée dans une bergère, j'écoutais maman jouer du piano et je respirais avec délices le parfum des héliotropes qui montait jusqu'à moi et semblait me parvenir sur le rayon en éventail qui filtrait par les volets demi-clos. L'ombre de la pièce était fraîche, malgré l'ardeur de l'heure et de la saison, et maman jouait toujours. Elle n'était pas très musicienne, mais, par-ci par-là, elle aimait à rythmer une valse, et elle en savait de si vieilles que le dos des cahiers était recousu avec des ficelles ou des « faveurs ». C'étaient : *Souvenir d'Étretat*, *la Danse d'Amour*, *Indiana*, *Il Bacio*, *le Beau Danube bleu*...

O valses ! vieilles valses, voilà vos ritournelles qui se mêlent à l'odeur vanillée, voilà que mes jeunes années tournent dans ma mémoire, languissamment... Maman s'appliquait. Elle penchait la tête sur le clavier. Je voyais sa nuque si blanche

et si pure, d'une grâce si noble, sous le nœud des cheveux tordus simplement ; un peignoir de mousseline claire s'évasait autour d'elle en plis nombreux, et j'entendais sur les touches le bruit grêle et grinçant de ses ongles qu'elle portait toujours un peu longs...

Et, dans ce mélange de tendresse, de bien-être tiède, de torpeur, de parfum puissant et de naïve musique, j'avais compris pour la première fois ce que signifiait peut-être ce mot : volupté...

— Vous pleurez, Laurette ?

— Ces herbiers me rappellent trop de choses, Raoul. A chaque page, est une fleur invisible et pourtant noire, qui est la fleur du passé... Oh ! Raoul ! laissons ces cahiers. Oublions que le temps fuit avec notre jeunesse ! Ne pensons pas à ce que, dans peu d'années, sera le pétale soyeux et pourpre que vous avez tout à l'heure arraché à ma rose vivante pour l'enfermer dans ce livre, qui a la forme d'un tombeau !...

Nous avons bu du thé. Raoul m'a raconte des farces. Il a bien voulu dîner avec moi. Et, quand il est parti, il m'a interrogée, si tendrement :

— Allons, Laurette, vous n'êtes plus triste ?

— Non, mon ami.

— Bien !... donnez vos deux petites pattes...

Mais, au lieu de les baiser, il les a gardées dans les siennes, et, m'attirant tout près, tout près, il a mis ses lèvres dans mes cheveux.

Puis il m'a fait un grand salut :

— Chère madame !...

Et il m'a quittée.

XIII

Raoul est préoccupé. Je m'inquiète. Cela a commencé très vite après le bonheur que nous avons éprouvé à nous revoir, à reprendre notre existence presque commune. Il se plaint quelquefois de la vie, lui, si insouciant, si ironiquement optimiste !... J'ai interrogé Semainier sur sa santé : il ne le trouve pas mal, mais il dit qu'il est resté fragile et qu'il lui faut continuer à être prudent. Pour le moment, Raoul va aussi bien que possible. Ses articles ont du succès ; il est presque certain que la *Revue Mandarine* lui publiera son livre. Il n'a pas d'ennuis d'argent... Alors, quoi? quoi?... serait-il amoureux de quelque méchante petite dame?... J'espère que non !

Il est nerveux ; il est presque sombre, souvent silencieux. Nous sommes de longs moments sans nous parler, nous regardant, muets et un peu mélancoliques, à travers la fumée de nos cigarettes. Et, je ne sais pourquoi, je deviens nerveuse, moi aussi.. Nanon est stupéfaite de mes impatiences... Et puis je ne me sens plus aussi pleinement satisfaite que je l'étais au retour de Raoul. A cause de ce méchant enfant, je me tourmente !.....

Oh ! si, par hasard, il allait aimer, il allait être aimé vraiment !... Je ne serai plus rien dans sa vie, s'il rencontre, dans un nouvel amour, de la tendresse ! Jusqu'alors, comme il le disait lui-même, il avait des goûts, des désirs, des gourmandises... Mais non, cela ne se peut, il ne rencontrera pas ailleurs, à la fois, l'amour et l'amitié. C'est moi sa seule, son unique amie. Il aura peut-être beaucoup de maîtresses, mais jamais, jamais il n'aura pour aucune d'elles ce sentiment fraternel, profond, doux, confiant, qu'il a pour moi, que je lui rends si bien !...

Il fait une bourrasque affreuse. Nous entendons la pluie ruisseler aux vitres. Nous nous chauffons à mon feu rose et noir.

— Raoul, mon ami, pourquoi êtes-vous si pensif ?

— Je ne peux vous renseigner, Laurette... Le suis-je ? Cela m'étonne !... Je pense peu, vous savez bien : cela me fatigue.

Et il sourit, mais pas de tout son visage.

— Raoul, avez-vous quelque ennui, quelque peine ? Ne voulez-vous pas me les conter ? Ne suis-je plus votre Laurette ?

Il s'est levé, il est venu s'asseoir à mes pieds, sur le tapis.

— Je n'ai nul souci, mon amie, et, si je vous fais triste mine, c'est que, sans doute, je suis un peu las de travail.

— Il ne faut pas trop travailler, Raoul ! Rappelez-vous les sages conseils de Semainier... Quand je vous vois ainsi, mon enfant, j'ai peur que vous ne m'en vouliez de quelque chose que j'ignore.

— Vous en vouloir, à vous ?... et de quoi ?... d'être trop charmante, trop bonne, trop indulgente pour moi ?... Non, Laurette, ne vous tourmentez pas, je n'ai rien ! Je suis un gosse grognon, voilà tout.

Il m'a semblé que sa voix faiblissait un peu. Comme un enfant, il a mis sa tête dans les plis de ma robe ; et il est resté là un grand moment.

Et je sentais un indéfinissable émoi, un subtil et tendre malaise... Il me semble toujours,

depuis quelque temps, qu'il flotte autour de nous deux des paroles que nous n'avons pas exprimées, il me semble que nous ne disons pas tout ce que nous avons à nous dire.

Pourtant il est impossible d'être plus unis, plus étroitement liés de cœur et d'esprit que Raoul et moi.

Oh ! je ne voudrais pas qu'il fût malheureux !...

Lord Derward vient me voir souvent. Je trouve qu'il est d'un commerce fort agréable et je me suis décidée à faire son buste : — un simple essai, une étude.

J'ai de la maladresse et de l'inexpérience, et, par instants, je m'irrite contre moi-même. Je dois dire que mon modèle s'intéresse beaucoup plus à moi qu'il n'examine la maquette.

Il me raconte des choses variées, jolies, poétiques ou drôles; il ne m'ennuie pas.

Raoul prétend, comme Pascal, que lord Arthur est amoureux de moi.

— Est-ce cette supposition qui vous ennuie, Raoul ? — ai-je demandé à mon ami. — Dites-le franchement, et je pétris en boule le buste commencé, je déclare à mon Anglais poète que je ne le verrai plus jamais.

— Êtes-vous folle, Laurette, ma mie ?... J'ai une vraie sympathie pour lord Derward et de l'admiration pour son grand talent... Cependant je suis content que vous ne l'aimiez pas, Laurette...

L'autre soir, lord Arthur, Raoul et moi étions réunis chez madame La Charmotte. Pascal fumait une belle pipe ; ma Charmotte, vêtue d'une neige de dentelles blanches et de rubans gris, avait l'air, avec son rien de rose aux pommettes, ses cheveux givrés, d'un ravissant matin d'hiver. On s'est mis à parler de l'amour ; chacun a dit son mot, sauf Raoul qui a gardé le silence.

Pascal a dit :

— Par ce vieux débauché, Jupiter ! je suis bien satisfait d'avoir passé l'âge où l'on perd le temps le plus précieux à cette sublime sottise.

— Pour moi, — roucoula ma Charmotte, — je suis heureuse de n'avoir plus rien à craindre. Je peux m'arrêter devant les boutiques, sans que l'on m'accoste ; si un jeune homme est poli, empressé, je le trouve charmant tout à mon aise, sans redouter aussitôt ses détestables intentions. Au fond l'amour, c'est très ennuyeux, très compliqué, très douloureux parfois... Vous rappelez-vous cette sentence d'Alfred de Musset : « Marianne, c'est un don fatal que la beauté... » Je suis bien

de son avis. Être jeune et jolie, c'est bien fatigant.

— Pourtant, madame, — dit lord Arthur en souriant, — vous vous rappelez sans doute aussi ce qu'a écrit votre Chamfort : « Les raisonnables auront duré, les passionnés auront vécu... »

— Et qui vous dit, monsieur, — répliqua ma Charmotte, — que je ne dure pas après avoir vécu ?

Lord Arthur ne put s'empêcher de rire, et l'irrévérencieux Pascal s'écria :

— Des confidences !... et par coquetterie !... Je vous en conjure, ne nous en faites pas !

— Et vous, madame, — et lord Arthur se tourna vers moi — que pensez-vous de la passion ?

— Rien de bon ! J'aime mieux l'amitié. La passion est une lutte, l'amitié est une entente... Que voulez-vous ? j'ai le caractère mal fait, et je ne saurais chérir cet ennemi qu'est toujours, pour une femme, son amant.

— Bah ! — dit Raoul, — on ne se rend plus compte que *l'autre* est un ennemi. On s'est tant de fois serré la main sur le terrain !...

Mais il m'a semblé que les deux jeunes hommes n'étaient pas ravis de ma définition de la passion. Lord Derward a fait la moue, avec ses belles lèvres rasées, et Raoul, nerveusement, a murmuré :

— Donc, quand on est votre ami, il vaut mieux rester votre ami !

— Mais, il l'est, mon ami !... mon seul ami !

Oh ! comme je me sens triste tout à coup, sans savoir pourquoi !

Raoul a voulu m'emmener à Versailles, parce qu'il gèle après avoir neigé. Le temps était sec et pur : cette promenade ne me sembla pas trop imprudente, et nous partîmes emmitouflés à la mode de Laponie.

Raoul était plus gai... Oh ! je ferai tout, tout ce qu'il voudra, tout ce qui lui plaira, tout ce qu'il me demandera, et il faudra bien qu'un jour ou l'autre il reprenne son air content...

A Versailles, nous allâmes allègrement à pied errer dans le parc. Les bassins étaient gelés, le sol était craquant ; les plates-bandes étaient fleuries de neige; quelques ifs en étaient par endroits poudrés, tels que des pyramides de crème, et d'autres, au contraire, étaient d'un bronze plus dur dans ce jardin froid : un soleil vif scintillait dans les vitres du grand château, qui avait l'air d'une demeure enchantée ; sur le ciel rose et glacé, les fins rameaux des arbres noirs paraissaient le réseau d'une dentelle fine et compliquée ; les taillis, les

haies, les buissons, étaient enguirlandés de givre; sur les boulingrins étaient jetées des fourrures immaculées, ainsi que de doux tapis. Le parc entier semblait un grand labyrinthe argenté, quelque bois propice aux féeries, où les magiciennes des contes du Nord auraient laissé leurs manteaux de cygne. C'était un jour gai, une heure étincelante, dont on jouissait avec délices. Depuis si longtemps, la pluie et la boue nous navraient

Nous eûmes soin de nous écarter des lieux de patinage. Nous choisîmes les allées tranquilles où nous nous sentions bien chez nous. Raoul mettait en riant une de ses mains dans mon manchon, et je la serrais pour la réchauffer entre les miennes.

J'entends encore triller le petit oiseau frileux, timide, qui vola non loin de nous quand soudain Raoul s'arrêta :

— Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

J'eus un frisson brusque, et la peur d'une confidence par laquelle j'apprendrais tout ce que je souhaitais et surtout redoutais de savoir... Oh! il allait me dire : « J'aime une femme... elle m'aime » ou « ne m'aime pas..: Conseillez-moi, mon amie, aidez-moi... je suis malheureux... »

Mais Raoul continuait, sans me regarder :

— Laurette, mon amie, je vais de nouveau partir.

— Partir ?

— Oui... Non pour aller chez mes parents. Mais plus loin. Pardonnez-moi d'avoir eu la lâcheté de ne vous point parler de ce projet. Je voulais, pour vous en avertir, que ce départ fût rendu irrévocable par les circonstances. Sans cela, si vous m'aviez dit, Laurette : « Raoul, ne partez point », aurais-je pu me séparer de vous ?.

— Oh ! Raoul, vous partez !...

— Laurette, j'ai besoin de changer de vie... Oh ! ne m'accusez pas d'ingratitude !... Mon cœur saigne à l'idée qu'il devra battre désormais si loin de vous. Mais il est nécessaire, je le sens, que je quitte Paris pour quelques mois.

— Quelques mois !... hélas !

— Mon amie...

Il a détourné la tête. Il était ému : je le voyais de profil, et sa bouche tremblait, et ses cils battaient.

— Il le faut, il le faut, Laurette !... Votre Raoul deviendra sage et grand là-bas ; il y finira son roman, il y fera de beaux articles... quelques bons poèmes, peut-être...

— Mais tout cela ne peut-il se faire ici, Raoul ?...

Ah ! vous partez !... vous vous éloignez pour fuir une peine, un tourment que j'ignore !... Oh ! mon enfant chéri, qui donc vous a fait du chagrin ?

— Mais personne, Laurette...

— Ne puis-je donc vous consoler ? vous soigner ? vous garder ?... Est-ce que je demande à mon petit ami de devenir si vite un homme, moi ? Est-ce que j'ai besoin que vous deveniez sage ?... Raoul !...

— Laurette, écoutez. Semainier m'affirme que cela ne peut qu'être excellent pour ma santé. Je pars dans une semaine... Dans une semaine, mon amie, je vais m'embarquer, tel un héros d'opérette, pour la Crète... oui, pour l'île d'Ariane... Je vous ai souvent dit, n'est-ce pas ? combien me passionnaient les fouilles étonnantes que l'on y fait en ce moment. Or la *Revue Mandarine* me paie mon voyage, aller et retour, pour que je lui envoie des articles sur les découvertes récentes, sur les derniers travaux. Jusqu'en été, le climat est doux et bon, pas trop chaud ; je reviendrai à la fin de juin, peut-être avant. Je connaîtrai là-bas l'étonnant archéologue qui dirige ces fouilles avec tant de bonheur et d'intelligence ; il a près de lui un de mes amis. Je vous écrirai souvent, souvent ; je penserai à vous à toutes les heures de ma vie ; je compterai les jours qui me sépareront de vous....

— Alors... alors, pourquoi partir ?... Mais non ! ne m'écoutez pas, Raoul : partez ! Semainier juge que cette absence vous sera salutaire, et vous-même vous la désirez. Donc il ne faut point regretter votre décision. Mais, Raoul, qu'elle est prompte, inattendue !... Vous qui m'écriviez, il n'y a pas deux mois, que vous vous ennuyez partout où je ne suis point !... (Raoul pencha la tête, sans répondre...) Nous sommes le 12 février : je serai donc à peu près quatre mois sans vous voir, mon ami... Quatre mois, c'est bien long !...

Une affreuse contraction me serrait la gorge : je m'arrêtai. Nous étions revenus un peu sur nos pas et nous étions arrivés à une sorte de terrasse qui domine toute la grande allée d'eau. Je m'assis sur la balustrade. Raoul s'accouda. Je baissais les yeux vers lui, et il levait les yeux vers moi. Puis il prit ma main, qui pendait sur ma jupe, et la garda dans sa main. Le soleil déclinait ; il n'y avait plus de patineurs; une solitude froide et morne s'emparait pour la nuit du parc déjà déserté. Pourtant nous ne bougions pas.

J'aurais voulu pleurer et dire à Raoul des choses, des choses... Mais lesquelles ? Je ne savais pas. J'étais troublée, en proie à une détresse étrange. Et il me semblait que sur les lèvres de Raoul aussi se

pressaient mille paroles qu'il ne prononçait pas. Notre silence était plein d'interrogation et de mystère. Mon cœur battait vite et fort, comme s'il avait été la cage où se débattent des oiseaux captifs. Je souhaitais que Raoul me parlât ; et, pourtant, ce n'était pas seulement ces mots : « Je ne pars plus », que je désirais entendre. Mon âme était incertaine et triste, amèrement. Et, tout au fond de moi, tout au fond, j'aimais mieux que Raoul s'éloignât que de le savoir amoureux, heureux, aimé, — et mon amitié trop exclusive se reprochait ensuite de l'être autant, et je m'en voulais de penser cela et j'osais à peine me l'avouer. Pendant une brève minute, j'eus cette idée qui me parut folle, inadmissible : « Est-ce moi, qu'aimerait Raoul ?... » Mais, tout de suite, j'ajoutai, à part moi : « Non ! oh non ! car il me le dirait... pourquoi ne me le dirait-il pas ?... »

Et je me tus, et Raoul ne me parla point. Seulement, nos mains restaient unies ; je pressais la sienne, qui tremblait un peu, et il serrait mes doigts lorsqu'ils frémissaient. Et j'étais lasse à mourir, désespérée et misérable, et je ne me comprenais pas.

— On gèle... Il faut rentrer, Laurette.

— Rentrons, Raoul...

Nous allâmes boire du thé aux Réservoirs. Là, dans la salle de miroirs et de boiseries claires, nous avons causé de nouveau, mais amicalement, tranquillement, du départ proche, des projets, des préparatifs nécessaires....

Quand nous sortîmes, la neige tombait un peu. Nous fîmes quelques pas sans rencontrer de voitures ; la neige tombait plus fort ; les flocons s'accrochaient à ma toque et à mon manteau, à mon manchon.

— Raoul, comme cela ferait de jolis pois chenillés à une voilette !...

Et nous tâchions de plaisanter.

— Oui, madame... Et vous ressemblez ainsi, tout à fait, à un petit arbre japonais très sombre sous ses blancs pétales en vols de papillons.

Et nous avons trouvé un fiacre et ensuite pris le train, et je suis arrivée juste à temps pour m'habiller et aller dîner avec lord Derward.

Comme j'épinglais à ma robe une grosse rose blanche, je me rappelai ces flocons qui, mollement, neigeaient sur nous, froids et duveteux. Je me dis que cette promenade d'hiver allait être un des souvenirs sur lesquels, pendant quatre mois solitaires, j'allais vivre... et deux larmes roulèrent sur la fleur pure au parfum si doux...

Le soir, nous avons évité, Raoul et moi, d'annoncer ce départ. Les jours suivants, nos amis ont appris ce projet : ils l'ont approuvé. Ils ont dit que Raoul écrirait là-bas, sur ces fouilles, des choses intéressantes ; que c'était une occasion unique de faire un charmant voyage. Semainier est venu me voir ; il m'a assuré que cela serait salutaire pour Raoul...

Raoul ne me parle plus de rien. Il est trop gai ou silèncieux. Il affecte parfois d'être insouciant. Une gêne règne entre nous... et le temps passe... ah ! comme il passe vite !...

Raoul est parti ! Parti sans me faire ses adieux, un jour plus tôt qu'il ne me l'avait dit. J'ai reçu, ce matin, une lettre, un mot :

« Je ne serai plus à Paris, quand ceci vous sera remis : j'ai manqué de courage, Laurette, et je fuis comme un coupable, sans vous revoir une dernière fois.

» Cette entrevue m'effrayait, mon amie. Je ne savais plus du tout si j'aurais la force d'arracher mes mains des vôtres et je *voulais* partir.

» Je vais consacrer une journée à mes parents, puis j'irai de là à Marseille, m'embarquer... M'oublierez-vous, Laurette ?...

» Mais dois-je souhaiter que votre amitié souffre de mon absence ? N'est-ce pas égoïste, méchant ?

» Mon amie, vous devez me trouver incompréhensible... Je ne me comprends pas très bien non plus, moi-même. Mais je sais ceci : je suis malheureux.

» Ah ! Laurette ! Laurette ! pensez à moi, écrivez-moi souvent, et pardonnez-moi, avec votre douce bonté, d'être un si bizarre, un si imparfait ami.

» RAOUL. »

La lettre est tombée de mes mains. J'étais stupéfaite. Je ne me rendais pas exactement compte, que, pendant quatre longs mois, je ne le verrais plus, je ne l'entendrais plus... Puis je sentis que c'en était fait.

Il me sembla que tout le plaisir de vivre était parti avec Raoul, toute la joie naïve d'être belle, toute l'ivresse du travail et de la liberté ; que tout ce qui était bon et beau me fuyait aussi...

— Par saint Gwénolé ! — dit Nanon — qu'est-ce qui vous donne cette pauvre tête pareille à celle d'une Madeleine aux pieds de la croix ?

— Nanon !... Raoul est parti.

Et la chère fille m'ouvre les bras pour que j'y pleure !

XIV

Pourtant il faut vivre. Il faut que ces quatre mois passent, que je puisse les supporter et le temps est long... Ah ! comme il est long ! Les semaines sont interminables.

Je cache mon obscur tourment à Pascal et à ma Charmotte : ce ne serait pas gentil pour eux, qui m'aiment tant et qui sont si bons, de leur laisser voir que même leur tendresse ne me console pas du départ de Raoul.

Raoul !... Ah ! quel enfant étrange !...

Doit-on donc toujours souffrir, éprouver un désarroi douloureux jusque dans les sentiments qui paraissent les plus sûrs, les plus durables, les moins changeants !

Moi qui disais : « L'amitié est une entente », je devine confusément que cette entente-là n'est plus aussi complète, aussi absolue, entre Raoul et moi, et j'en ai un chagrin profond.

Oh ! Raoul, que vous ai-je fait ? Vous étiez tour à tour mon grand frère et mon enfant. Vous me protégiez, vous me guidiez, vous me compreniez ; et puis, les jours où vous aviez l'air d'un cher petit, je devenais si maternelle ! et, c'était alors à moi de vous soigner, de vous gronder, de vous dorloter en pensée.

J'avais bien besoin de vous, mon ami. Car je suis seule. La liberté, c'est aussi la solitude. Et puis j'ai peur, je m'inquiète : « S'il est malade là-bas, qui donc le soignera ?...Qui s'occupera de lui ? qui l'empêchera de faire des imprudences ? » Qui lui dira : « Raoul, n'oubliez pas demain de prendre votre manteau pour faire cette excursion... Raoul, ne travaillez pas trop. Jurez-moi que vous ne vous coucherez pas à quatre heures du matin... Promettez-moi sur l'honneur de manger votre viande crue et de ne pas fumer plus de dix cigarettes... » Personne ne vous ennuiera plus ainsi, Raoul ; et, à l'heure où nous dînions parfois tous deux servis par Nanon, ne regretterez-vous pas notre paisible soirée, le repas surveillé pour vous avec amour,

le bouquet favori, les livres relus ensemble, les poètes dont vous me récitiez les vers ?

Cela semblait si naturel, si simple pourtant, tout cela, et maintenant je comprends que c'étaient là des joies insignes, hélas ! perdues, que cela, c'était tout, tout ce que je préfère au monde.

Ne vous dites-vous pas la même chose en songeant à moi ?

Est-ce donc vrai que tous les hommes, même les meilleurs, les plus sincères, les plus dévoués, sont un peu ingrats ? Est-il donc vrai qu'ils ont tous le désir de changer ; qu'ils sont tentés par le lointain, par le nouveau, qu'ils sont infidèles... même en amitié ?

Oh ! que vais-je penser là ?... Non, je ne veux pas le croire. Non ! vous êtes nerveux, parce que vous avez été malade, affaibli ; vous avouez vous-même, dans cette lettre, que vous êtes malheureux !... Vous a-t-on fait un chagrin que vous n'avez pas osé me confier ? Ce voyage est-il une fuite ?... Ah ! Raoul ! je n'ai plus les idées que j'avais eues, un moment, à Versailles : j'aimerais mieux que vous fussiez très heureux avec une femme... si vous l'aimez... et qui alors vous volerait bien un peu à moi... mais que vous fussiez là... là. Que je me promette au moins : « Je le verrai

peut-être demain ; peut-être dans deux jours !... » Que je n'aie plus cette affreuse certitude de ne plus vous voir pendant de grands mois.

Je suis sans courage. Je suis comme l'oiseau dépareillé, comme le bœuf qui se laisse mourir parce que son compagnon de travail est mort...

Je me réveille et je m'endors avec ma peine. Partout je vous cherche, et dans mes yeux j'ai tellement précis votre visage, que je m'étonne, à chaque instant, de ne pas vous voir *vraiment* à mes côtés pour vous raconter tout ce que je pense. Si j'essaie de me promener, je tourne la tête, prête à vous demander : « Où allons-nous ? » Le soir, quand j'ai travaillé, à telle ou telle statuette, j'attends quelque chose avec malaise ; et c'est le moment, qui ne viendra pas, où vous me dites : « J'aime ceci... » ou : « Je n'aime pas cela... Si vous arrangiez un peu ce mouvement, cette draperie ?... » Et je me sens maladroite et triste.

Lord De ward veut donner une fête dans un joli hôtel qu'il a loué : j'ai dû commander une robe neuve ; et je ne savais plus du tout ce qu'il fallait décider. D'habitude, vous choisissez la couleur, vous donnez votre avis pour la forme. Finalement j'ai commandé une robe toute noire, presque une robe de deuil.

Lord Arthur est bon et charmant pour moi. Il vient chez moi aussi souvent que je le lui permets ; je le trouve presque toujours chez Pascal ou ma Charmotte quand je vais les voir. Il voudrait visiter quelquefois, en ma compagnie, des musées, des expositions... Mais je prétends que j'ai beaucoup à travailler et que je suis fatiguée. Ce n'est pourtant pas sa faute s'il n'est pas vous !...

Il m'a envoyé des roses blanches ; elles remplissent tous mes vases et forment partout des gerbes immaculées. Mais elles m'ont paru les fantômes, les pâles ombres des roses pourpres qui ont fleuri, tout cet hiver, nos tête-à-tête auprès du feu.

Lord Derward aime que j'aime les fleurs. Lui aussi les adore et les comprend. Il me dit :

— Pensez-vous, madame, à ce que serait la vie, s'il n'y avait pas de fleurs ? Nulle joie dans les sentiers, dans les bois, dans les jardins, nulle gaieté dans les demeures ; les plus doux parfums supprimés ; et, pour ce qui est des meubles, des étoffes, des robes, toute une partie de l'art serait annihilée, car les consoles, les fauteuils, les boiseries sont sculptés à leur image ; elles enguirlandent les vieux miroirs ; les dentelles, les guipures, les broderies imitent leurs formes et leurs festons ; les tapis d'Orient sont des parterres par-

semés de corolles tissées ; et les tiges, les rosaces, les corolles, les bouquets, damassent le linge, s'épanouissent dans les soies, les velours, les tapisseries. Les verreries imitent les calices ; les femmes, à force de vivre avec les fleurs, leur ont volé certaines grâces, et quelques-uns de leurs mystères, et les femmes non plus ne seraient pas si belles si les fleurs n'existaient pas...

Il a des idées singulières, lord Derward... Moi, je ne tiens pas à m'imaginer que les fleurs pourraient ne pas être...

Pauvre lord Arthur! Pascal prétend qu'il m'aime. Je n'en crois rien, mais cependant il a l'air triste quand je lui dis : « Ne venez pas. » C'est que je veux passer seule les heures crépusculaires où quelquefois, Raoul, et même souvent, nous rentrions ensemble prendre le thé chez moi. Maintenant je laisse le thé refroidir dans ma tasse transparente. Je ne veux pas de lumière, et, les paupières closes, étendue, j'écoute mes roses s'effeuiller, pétale à pétale, dans l'ombre. J'entr'ouvre les yeux : il fait presque noir, je vois seulement le carré encore clair de la fenêtre se dessiner en bleu éteint dans l'obscurité environnante... et je pense à vous...

Il a pourtant fallu aller à la fête de lord Arthur.

Pascal n'aurait pas été content si je m'y étais dérobée, à ce plaisir qui n'en était pas tout à fait un pour moi.

Nanon m'a jugée jolie dans ma sombre soie. Alors qu'elle m'habillait, je songeais, je ne sais pourquoi, aux belles robes imaginaires que je possédais dans mon enfance. Assise dans un coin, avec mon petit tablier blanc, pendant qu'au dehors ruisselait la pluie, je m'occupais bien sagement à combiner de splendides toilettes de gala. Si j'avais un crayon et un bout de papier, j'en écrivais des listes merveilleuses, où je mélangeais dans une seule realité la féerie et la nature :

Robe de gaze grise avec des broderies de lune.

Robe couleur de jour, brodée de papillons

Robe de soie vert grenouille (je me rappelle encore ce « vert grenouille »), ourlée de nénuphars.

Manteau couleur de soir tombant ; capuchon violet de nuit. .

— Tu te souviens, Nanon, du temps où j'inventais d'étranges atours, alors que Peau-d'Ane m'avait tourné la tête ?... te souviens-tu ?... Tu t'es bien moquée de la robe que je voulais « de toutes les couleurs du printemps ».

— Vous en réclamez moins, à cette heure !...

Une robe bien noire vous suffit, et même vous êtes jolie dedans.

— Mais toi, Nanon, tu voulais simplement un parapluie, et tu disais : « Quand Laurette sera grande, elle m'en donnera un ; un beau ! un point triste ! un couleur de ciel bleu, pour se réjouir un peu le cœur quand on est dans le gris mouillé... » Je ne te l'ai point donné, Nanon, ce beau parapluie !

Nanon rit doucement... Et je pense que c'est une très bonne définition du spleen qui me pénètre de plus en plus : — je suis « dans le gris mouillé », comme dans la mélancolie d'un éternel temps pluvieux !

Partons pour cette soirée ; et que, si c'est possible, je m'y réjouisse le cœur...

En descendant l'escalier, je regardais mon ombre qui se découpait sur le mur. C'est toujours mon dernier coup d'œil avant le départ : mieux que dans un miroir, je vois si ma coiffure est réussie. Machinalement, je lissai, du bout des doigts, une mèche souple et tordue qui ondulait un peu trop haut. Et je partis.

Il y a dans le bruit, l'animation et la clarté d'une fête je ne sais quoi qui grise et qui engourdit. On n'est plus tout à soi-même, on oublie presque ses

tourments, un peu de répit vous est soudain accordé. On a le même sentiment lorsqu'un médicament puissant soulage la migraine ou la névralgie : le mal n'est pas guéri certes, mais il est amorti et comme voilé. De là, je pense, l'empressement pareil avec lequel des gens d'âges et de goûts si divers se précipitent dans les théâtres, les bals, les restaurants ou les concerts.

L'étincellement des lustres, les parfums flottants, les sons alanguis ou tumultueux de la musique tzigane qui jouait au loin dans une serre, tout cela me plongea dans une sorte de songe assez bienfaisant. Lord Arthur m'accueillit avec une joie non dissimulée :

— Ah ! madame Saint-Hélier ! que je suis heureux !... j'avais si peur qu'au dernier moment vous ne vinssiez pas !... Vous êtes une si délicieuse sauvage !

Et c'est vrai, je déteste franchement « aller dans le monde ».

Il me promena. Les salons étaient fort bien installés. Le propriétaire de ces lieux, pendant un long voyage avait été ravi de louer à lord Arthur, pour un prix fort élevé, son logis, ses domestiques et ses voitures. Les pratiques Anglais excellent à être n'importe où le mieux du monde.

Je félicitai mon hôte sur le choix et l'arrangement des fleurs, ce à quoi je suis infiniment sensible. Il me dit qu'il avait surveillé et conseillé le fleuriste.

— Et vous voyez : des roses... les roses rouges que vous préférez... et des lis... comme celui de votre corsage.

En effet, sur ma poitrine, des lis striés d'or s'ouvraient, trop larges. Leur puissant arome était enivrant et lord Arthur, penché sur mon épaule, les respirait avec délices.

— Combien vous êtes belle, ce soir !

— Alors, c'est que je ne l'étais pas hier.

— Oh ! malicieuse ! — reprit-il, — vous savez bien que si. Mais j'aime tant votre blancheur sombre dans cette robe noire !... car vous êtes en même temps blanche et sombre. Et vous semblez un grand ange attristé d'être revenu sur la terre... Mais vous ne m'écoutez pas, madame...

Et, avec un peu de colère, il arracha sans façon à mon bouquet un pétale long, un peu recourbé Puis, il s'excusa :

— Je vous demande pardon.

Et, nerveusement, il mordilla ce pétale

Décidément, Pascal aurait-il raison ?

— Madame Saint-Hélier, vous sentez bon ! Vous avez votre parfum à vous, ainsi que ce lis a le sien...

Oh ! vous n'avez pas besoin de me répondre, vous pouvez réfléchir à autre chose, si vous voulez. Moi, je suis content d'être là et de parler près de vous, même si vous ne m'accordez presque pas d'attention. Voulez-vous que je vous dise où ont été faits vos souliers d'argent ? Vous supposez qu'ils viennent de chez un cordonnier de la rue de la Paix ? Erreur ! erreur ! Dans un bois où dorment les fées, travaillent encore de petits nains industrieux. Ne croyez-vous pas ? N'avez-vous jamais vu certaines clairières ? On est sûr que c'est là où les petits nains sont assis en rond, par les nuits lumineuses, et se livrent à leurs bizarres travaux. Les uns ont dépouillé les bouleaux de leur écorce pâle et satinée ; les autres ont trempé ces morceaux d'écorce dans la lueur de la pleine lune. Et d'autres encore les ont taillés, les ont cousus et en ont fait des souliers pour vous. Et vous les portez, ce soir, je le vois.

— Je voudrais beaucoup que cela fût vrai.

— Pourquoi souriez-vous avec tant de mélancolie ? Vos yeux sont éblouissants mais las, et ils semblent savoir les secrets que vous ignorez encore vous-même... Vos yeux... Pourquoi les baissez-vous sur ce lis profond ? Vous sentez qu'il meurt, n'est-ce pas ? il verse ses derniers parfums sur votre

poitrine ; et puis il se flétrira et, sur votre vivante beauté, il sera une pauvre chose morte. Est-ce qu'alors il ne vous dira pas, ce lis fané, que tout passe, que rien ne dure ? et qu'il faut se hâter d'être belle et jeune ?... Comprendrez-vous son exemple, sa menace ?... Répondez-moi, madame Saint-Hélier !

— Je ne tiens pas à ma jeunesse. J'imagine que la maturité, la vieillesse commençante est un moment parfait : on se recueille, on se rappelle ; on voit mieux toutes les splendeurs du monde; et ce déclin est sans doute plus beau qu'une aurore... J'aime l'automne et le soleil couchant.

— Je vous entends... Mais le crépuscule n'est si émouvant que parce qu'il clôt la journée, l'automne n'est si magnifique que parce qu'il est le résultat du printemps et de l'été. Pour que les feuillages soient d'or et de pourpre, il faut d'abord qu'ils aient été verts, après avoir été de duveteux bourgeons. L'arbre s'effeuille en apothéose après avoir accompli sa mission tout entière, son rôle dans la nature. Vous, vous voulez cette apothéose finale sans avoir pourtant vécu toute votre vie.

— Que dites-vous donc, lord Arthur ?... est-ce que je ne vis pas ?

— Non, madame, pas complètement : vous n'aimez point !

— Vous m'étonnez, en vérité ! Qu'ai-je besoin de connaître un sentiment qui dévore ? J'ai l'amitié divine, la tendresse, l'affection... N'est-ce point assez ?

— Non.

Là-bas, la valse tournait, se pâmait, au gré des violons voluptueux.

A ce moment, s'approchèrent de nous un très jeune homme et une femme encore très belle, mais plus âgée que lui. Ils se parlaient dans la figure avec une telle expression d'impudeur et de convoitise qu'ils semblaient échanger des baisers. La femme détournait à demi la tête sur son épaule pour mieux le voir, mieux l'entendre : sa démarche était d'une langueur infinie. Une grâce suprême la parait, la faisait différente des autres

— Regardez-les, — me dit lord Arthur ; — ils ne nous aperçoivent même pas. C'est madame de T... et son amant. N'ont-ils pas je ne sais quoi d'impérieux et d'impérial ?... Ils sont beaux ; ils se désirent et se possèdent en dépit de tout ce qui pourrait les séparer. Ils sont vraiment des rois, presque des dieux. Sans doute se détesteront-ils dans quelque temps. Mais qu'importe ? Ils auront

néanmoins goûté l'un par l'autre la seule ivresse qui vaut d'exister.

— Vous avez pourtant ajouté, lord Derward : « Sans doute se détesteront-ils dans quelque temps... » La prévision de cette haine, n'est-ce pas atroce ?

— Si. D'ailleurs j'ai dit cela par ironie, parce que la réputation de madame de T... est d'être plus infidèle que l'homme le moins constant... Mais il y a des amours qui ne finissent pas; elles se transforment avec l'âge et durent jusqu'à la mort.. Et c'est ainsi, madame, que je saurais aimer.

Je penchai le front sans répondre. Pourquoi m'affirme-t-il cela ? Pourquoi m'aime-t-il ? Pourquoi est-ce que je le lis dans ses yeux qui m'implorent si tristement ? Je n'ai pas été coquette avec lui ; je n'ai rien fait pour l'attirer !...

Il s'est levé en soupirant :

— Faut-il vous mener là-bas, où notre ami Pascal prend des sorbets ?

— Oui... Est-ce que vous m'en voulez ?

Il a paru étonné en même temps qu'heureux de cette question naïve. Il a baisé ma main :

— Non, madame. Laissez-moi vous voir souvent et soyez indulgente pour mes défauts. Je ne vous importunerai pas. Je suis sage et patient.

Et, sur cette phrase un peu ambiguë, il me quitta pour aller s'occuper de ses invités, qui avaient trouvé peut-être un peu long notre entretien.

Pascal me complimenta sur ma mine. Il me dit :

— Tu es très bien... Ce n'est pas que tu sois précisément très belle. Mais tu es comme ta sculpture : ce n'est pas du grand art, mais c'est plein de grâce. Tu es ainsi, tu as l'harmonie « et la grâce, plus belle encore que la beauté ».

— Merci, Pascal !

— C'est effrayant comme il y a des femmes laides de par ce monde ! Les Hélènes de Troie ne courent pas les rues. J'ai compté dix jolies créatures, ce soir ; les autres se sauvent avec des chiffons et ce qu'on appelle du « chic », ce que je déteste. Par Vénus, Junon et Minerve, qu'est-ce que ça signifie, « le chic » ? Une femme doit nous donner l'impression nette qu'elle serait plus délicieuse encore si elle était nue... Ainsi ta robe, elle me plaît, parce que je songe qu'elle doit pouvoir couler rapidement à tes pieds en plis obscurs, tel un flot de la mer nocturne, dont tu serais l'Anadyomène...

Il criait tout cela à tue-tête. De grosses dames pailletées, de squelettiques élégantes et des habits noirs nombreux nous écoutaient, épouvantés.

— Je t'en prie, Pascal, parle plus bas !... Et puis allons-nous-en : il est tard ; je suis fatiguée.

— Du tout ! tu soupes ; je te garde : je l'ai promis à notre ami et cher hôte.

Je cédai. Peu à peu la plupart des invités partirent, et il ne resta qu'une vingtaine de personnes : des femmes exquises, des hommes spirituels, quelques-uns célèbres. Le souper fut donc agréable, et se prolongea fort avant dans la nuit.

Lord Arthur m'accompagna jusqu'au pied de l'escalier afin de me mettre mon manteau. Debout au bas des marches, j'avais réuni dans ma main gauche l'ampleur de ma robe flottante et je la tenais contre mes jambes. De la main droite je consolidais ma coiffure.

— Madame Saint-Hélier... ne bougez pas... Regardez-la, monsieur Flammeur... Vous devriez vous servir de modèle, madame ! Ainsi, légèrement inclinée, immobile dans ces plis resserrés, ne rappelez-vous pas les éternelles figures de grâce qui passent à travers les siècles dans les œuvres privilégiées des hommes ?

— Oui, oui, elle est très bien... Mais donnez-lui donc son manteau, cher ami, et laissez-nous partir. Il est temps de souffler vos lanternes, si j'ose

m'exprimer ainsi, et de terminer la fête qui d'ailleurs fut ravissante.

— A bientôt, madame Saint-Hélier, et merci Merci d'être venue...

— N'est-il pas charmant ? — me demanda Pascal dans la voiture.

— Charmant.

Il continua à me vanter les perfections de lord Derward.

— Je ne t'aurais pas cru si mondain, Pascal !.. Il est une heure indue. Bientôt il fera jour.

— C'est exact ! Mais que veux-tu ? je m'amusais !... De loin en loin, il faut se réjouir des mascarades. Il y avait là des gens fort bouffons... Et, d'ailleurs, tu n'aurais pas pu souper si tu avais dû t'en aller seule, et je savais que ce pauvre Arthur serait désolé si tu ne restais pas... On n'est pas forcé d'aimer les gens qui vous aiment, ma fille, mais on se sent à leur égard une sorte de devoir obscur, et il faut faire quelque chose pour eux.

— Bonsoir, Pascal... ou, plutôt, bonjour !

J'étais arrivée. Il m'embrassa ; et son fiacre se remit en marche, quand la porte se fut refermée derrière moi.

Je me retrouvai chez moi, tenant une petite lampe ; je la posai sur ma table, je rejetai mon

manteau et longtemps, longtemps je songeai, assise près de cette table, y appuyant mon coude, le menton dans ma main.

Je vis blanchir à ma vitre une aube bleuâtre. J'ouvris ma fenêtre : un air froid me saisit ; mais j'étais brûlante et, m'enroulant dans mon écharpe, je m'accoudai à mon balcon. Ma traîne se prolongeait jusque dans ma chambre ; mes bras nus frôlaient en frissonnant la rampe humide. Tout était grelottant ; une goutte de pluie me mouilla le cou ; alors, tout bas, je prononçai un nom qui me montait aux lèvres ; et puis, tout haut, je le redis et je le redis encore, et enfin il s'échappa de mon cœur comme un cri :

— Raoul ! Raoul ! Raoul !...

Et, dans ce matin terne, dans cette pluvieuse aurore, en robe de bal, sur ce balcon, je me mis à pleurer, de toute mon âme.

XV

Ah! que c'est triste, le printemps!

Paris fleure la violette, le muguet, les roses de Nice. Je me promène sans but, et je me sens seule, avec une amère mélancolie.

Raoul m'écrit souvent, mais ses lettres sont plus descriptives que tendres : il parle de mille choses, et je ne sais pas quelle est la mille et unième, dont il ne dit rien et que j'attends.

Il m'écrit :

« Ici volent des libellules rouges, comme celles de ces bois de pins où vous erriez jadis, dans votre enfance ; chacune d'elles me semble tracer dans l'air en lettres de rubis : « Laurette ».

» Candie est une ville pleine de gens de tous les pays ; il y a de ravissantes fontaines vénitiennes et des rues bariolées et un café très province et très bourgeois. Il y a déjà un musée, où l'on voit les extraordinaires statuettes des danseuses du roi Minos. Elles sont habillées tout à fait à la mode du XVIIIe siècle, avec des paniers, des tailles serrées et des gorges hautes et nues. Seulement, quelques-unes sont coiffées de serpents, ce qui détruit l'aspect « dix-huitième », il y a des poteries ; il y a des fresques où de sveltes personnages bondissent par-dessus un taureau. Je présume que c'est là un portrait de famille et qu'il s'agit du taureau qui fut amoureux de madame Pasiphaé. D'ailleurs cette tête de taureau s'impose là un peu partout. Étrange civilisation, Laurette, si vous permettez cette mauvaise plaisanterie, où c'est l'amant, et non le mari, qui porte les cornes !

» Les bijoux vous plairaient, surtout les colliers composés de petites marguerites d'or, toutes petites ; et ces mêmes petites marguerites, qui poussaient dans ce même sol, il y a des milliers d'années, et servaient de modèles à ces délicats joyaux, ces mêmes fleurettes jaunes comme le vieux métal, mais innombrables et vivantes, s'épanouissent dans les prés, sur les talus. Cela

m'attendrit, mon amie, cette fidélité renaissante de la nature ! Cela m'éblouit de cueillir et de vous envoyer entre ces pages des fleurs dont la race est si vieille, des fleurs dont les aïeules lointaines ont été cueillies par Ariane, ou écrasées par le roi Minos, — que je me figure un peu épais, lourd et massif, je ne sais pourquoi... Si ! je sais : sans doute à cause de la pesante architecture de son palais que les fouilles dirigées par le « magicien » continuent peu à peu à découvrir. Cette demeure est maintenant souterraine, car le sol a changé de niveau, et on retrouve des salles, des cours, des jarres, des colonnes, d'étonnants systèmes d'irrigation. Je m'attends, à chaque instant, à ce qu'on m'annonce que l'architecte de Minos n'avait oublié ni les piles électriques ni les bouches de calorifère. La réalité présente de tout cela a quelque chose de féerique. Car j'y crois, à tout cela, vous savez ? Je crois que la belle Ariane a foulé le chemin où je marche, que Thésée, l'amoureux héroïque, teignit d'un sang monstrueux le fond de ce secret labyrinthe ; je crois que, dans un champ pareil à ce champ, Pasiphaé allait faire la cour à son cher taureau : je l'imagine blanc et de mufle rose avec une légère bave argentée, des cornes en forme de lyre... à moins qu'il n'ait été un sale taureau

couleur marron d'Inde, tout bonnement. Les femmes sont si bizarres !...

» J'habite dans la montagne, tout près de Knossos, une tente très bien installée. Tous nous y avons maintenant notre campement, plus au frais qu'à la ville et sans trop de moustiques. Non loin de là, près du lieu où l'on travaille, le magicien a une maisonnette entièrement encombrée de morceaux de poteries, de grands paniers remplis des moindres débris restitués peu à peu par la terre avare. C'est un lieu tout à fait étrange. On y boit d'excellent thé, on y mange d'exquises confitures et de très bons dîners et déjeuners. Souvent je me trompe et je prends un bout de vase cassé, ayant cru plonger mes doigts dans la corbeille à pain. Rien n'égale l'intelligence, la divination du magicien : il faut le voir diriger tout du bout de sa longue canne d'ébène, qui semble vraiment une baguette enchantée.

» Quelquefois viennent des touristes : ils ont des lunettes bleues, des voiles verts, ils chevauchent des ânes... ils n'ont rien de mythologique, et ils ne sauront pas lire les caractères indéchiffrables à l'aide desquels s'exprimaient les littérateurs au temps de Minos. Car on est dorénavant en possession de toute une bibliothèque sur lames de gypse.

Nul doute que les aventures de la reine et toute sa tauromachie n'y soient narrées par le menu... Mais le magicien lui-même n'a encore pu les comprendre. Le plus souvent, sur la route, passent d'interminables files d'ânes qui supportent, au lieu de touristes, des outres pleines et qui ont encore la forme de l'infortuné cochon — tête, pattes et queue, — et qui ressemblent aux joujoux en baudruche qui se balancent au plafond du Nain-Bleu et autres paradis des gosses. Au milieu des outres, une belle femme brune et dorée est assise, et rit à son Bacchus enfant... Ou bien, toujours sur cette même route, piétinent des troupeaux de chèvres, avec un joli chevrier qui rêve, les yeux levés vers le ciel.

» Moi aussi, je fouille ! Quand j'ai été bien gentil, on me donne une pioche, comme à un bébé : « Tiens, voici ton seau et ta pelle », et je creuse ! ça me rend fou de plaisir !...

» Je travaille beaucoup, remplaçant souvent la pioche par la plume ; je pense bien à vous, je me sens bien seul. L'ombre d'Ariane ne vaut point la présence de Laurette.

« Aussi vais-je faire pour me distraire une grande excursion à cheval, sur le mont Ida au front toujours neigeux. Il est probable que je n'y ren-

contrerai point les trois déesses... mais, si je les rencontrais, mon amie, et si j'avais par hasard une pomme dans ma poche, ce ne serait pour aucune d'elles : je vous la garderais.

» Je suppose qu'on ne peut terminer plus galamment une lettre.. Dites mille souvenirs respectueusement tendres à Pascal, à notre Charmotte. Dites à Nanon que sa cuisine est meilleure que celle-là meme qui me nourrit actuellement, et pensez à moi, Laurette, encore un peu, si vous ne m'avez pas oublié déjà.

» Toutes mes amitiés à lord Arthur

» RAOUL. »

Ah ! Raoul comme vous êtes loin ! Quand je lis vos lettres, vous me semblez plus loin encore : non seulement vous êtes en voyage, mais en voyage aussi dans le passé.

J'ai mis mon chapeau pour porter à Pascal la lettre de Raoul. En route, j'ai rencontré un gamin qui conduisait des chèvres aux pis gonflés ; il jouait d'une sorte de fifre duquel il tirait des sons aigus et plaintifs. Instantanément, j'évoquai les troupeaux que Raoul là-bas voit parfois passer. Ici il n'y avait que trois chèvres, ou cinq peut-être, et leur gardien avait une pâle mine de voyou, et tout

cela s'éloignait tristement, dans une rue étroite et sans horizon. Les sonnettes des chèvres tintaient, le ciel était gris ; l'air était aigre. Pourtant une sorte de mélancolie poignante montait avec ce chant nasillard : je ne sais quel regret de la vie des champs, des solitudes agrestes, du bonheur pastoral...

Je trouvai Pascal chez lui ; il caressait Fumée en causant avec madame La Charmotte, qui était venue lui faire visite. Elle était toute jolie : des pensées veloutées couronnaient ses cheveux de neige, un gros nœud violet, sous son menton, s'assortissait à sa robe, et ses mains étaient douillettement enfouies dans du chinchilla. Pascal comparait ce manchon au pelage de Fumée, et cette comparaison était toute au désavantage du chinchilla, lorsque j'entrai.

Je fus accueillie joyeusement. Mais madame La Charmotte ne resta pas longtemps.

Elle allait chez sa couturière et elle m'offrit de l'accompagner, mais Pascal s'y opposa :

— Non, non, je la garde. Qu'avez-vous besoin d'elle pour combiner vos oripeaux ?... Laissez-moi Laurette : je n'ai pas de robe à essayer, moi.

Et, quand elle fut partie :

— Comme elle est toujours coquette, cette

Charmotte ! dit mon vieil ami avec indulgence, et comme on voit bien qu'elle a été délicieuse !

— Mais elle l'est encore, Pascal ! Elle a toute la beauté que l'on peut avoir à son âge.

— C'est que sa vieillesse n'est pas triste : aussi n'assombrit-elle point les êtres jeunes. Elle est comme ces respectables rosiers qui deviennent plus noueux mais qui portent toujours des roses. Il y a des gens dont la vieillesse est sèche, aride, n'a plus de fleurs et n'a pas eu de fruits. Mais elle n'est point de ceux-là, notre Charmotte. Elle est charmante ainsi qu'un vieux rosier jaune... et je dis jaune, parce que ce sont ces roses-là dont l'odeur est la plus exquise.

Je m'étais assise aux pieds de Pascal, devant le feu déclinant. La chatte grise sauta sur mes genoux et s'y blottit voluptueusement. Elle levait vers moi ses yeux pleins d'étincelles et son doux petit nez qui paraît poudré de cendre. Pascal tirait de sa pipe de puissantes bouffées et nous enveloppait d'un nuage.

— C'est étouffant, Pascal.

— Bah !... Je te fais une nuée, comme aux déesses... et tu te plains !

— Pascal, quand j'étais petite, te souviens-tu ? je me mettais par terre, comme ce soir, tout près

de toi, et je t'implorais : « Récite-moi les *Deux pigeons*... » Les sais-tu toujours par cœur ?

— Peut-être bien. Et je te disais : « Pour quoi faire ? tu vas encore pleurer comme un jet d'eau... »

— Et tu consentais, tout de même. D'abord, j'étais très contente que ce soit toi, le grand, qui récites la fable ; puis je m'y intéressais ; je guettais les passages émouvants... car, tout comme toi, je les savais par cœur... Et quand tu arrivais à :

L'absence est le plus grand des maux,

je commençais à renifler.

Et, en me remémorant cela, j'eus derechef envie de pleurer.

Pascal scandait à demi-voix les charmants vers de La Fontaine, et il répéta plusieurs fois le dernier :

Ai-je passé le temps d'aimer ?...

Je ne disais rien et il semblait pensif. La petite chatte avançait parfois, souple et déçue, une patte agile vers les arabesques de la fumée, sa marraine. Je songeais à Raoul : je refaisais à mon usage la fin de la fable :

Amis, heureux *amis*, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines...

Brusquement, Pascal cessa de fumer : il frappa d'un coup sec le bois de son fauteuil, du fourneau de sa pipe ; un peu de cendre tomba.

— « Le temps d'aimer », — dit-il comme à lui-même ; — mon enfant, tu l'as peu connu, ou bien tu ne le connais pas encore ; mais sais-tu bien que c'est un moment funeste autant qu'il est délicieux ?

— Pascal, je le trouve plus funeste que délicieux ! Mon peu d'expérience me détourne à jamais de la passion : celle qu'on éprouve vous torture, celle qu'on inspire vous emprisonne et vous tourmente... Je ne veux plus que l'amitié.

— Non, Laurette, tu ne peux pas savoir : en réalité, tu n'as pas aimé. Tu as eu pour ton mari une affection admiratrice ; tu as été entraînée vers Charles plutôt par l'espoir, le désir de l'amour, que par l'amour lui-même. Tu n'as pas encore subi la force écrasante, la puissance presque divine du sentiment qui confond ce désir, cet espoir, la tendresse tour à tour la plus véhémente et la plus douce, l'ardeur, le dévouement, la confiance et la paix... Zeus te préserve d'en mesurer jamais l'ivresse et la peine : car, naturellement, quand on éprouve dans toute sa plénitude un sentiment semblable, on ne l'inspire point. Mais c'est à cela

seulement qu'il devrait être permis de donner le nom d'amour !

— As-tu aimé quelqu'un ainsi, Pascal ?

— Oui, Laurette. Cette femme n'est plus ; elle n'a jamais compris, elle n'a jamais su combien je l'aimais. Mais j'ai vécu dans son parfum et dans son ombre...

— Pascal, ô vieil ami ! je devine son nom !

Nous restâmes silencieux, émus, très sombres.

— Laurette, ma fille, par moments je t'aime davantage... car tu me rappelles ta mère.

Encore une fois nous fûmes silencieux.

— Raconte-moi, Pascal, raconte-moi des choses de ce temps qui fut ton temps d'aimer.

— Ta mère avait gardé comme amie une amie de sa mère, à elle, notre Charmotte, son aînée de vingt ans. C'est par notre Charmotte que j'ai connu ta mère... Tu auras bien soupçonné, sans doute, que ma Charmotte et moi avons l'un pour l'autre des sentiments presque conjugaux ? Ils datent de loin, mais ne furent pas toujours sans orage... Ah ! ce fut une drôle d'histoire ! Il y a si longtemps de cela que je crois pouvoir te la raconter. Notre amie elle-même, j'en suis très sûr, ne me désapprouverait pas de confier à ta discrétion notre première expérience amoureuse.

Ce récit te prouvera, une fois de plus, Laurette, combien le sort est fourbe et la jeunesse nous ment.

» Quand tu n'étais point de ce monde et que ta mère était sans doute une mignonne petite fille que je ne connaissais pas, je fus extrêmement épris de madame La Charmotte. C'était une adorable créature, tout en rondeurs, en fossettes, le menton court, le nez retroussé à la Du Barry, des bras, des épaules ! une peau ! une fraîcheur ! les cheveux les plus blonds, l'esprit le plus comique, le plus imprévu et le caractère le plus léger qu'on pût souhaiter !...

» Elle était mariée à un collectionneur maniaque qui la traitait comme le moins fragile de ses bibelots ; elle disait : — Mon mari me trompe avec des cadres, des boîtes, des commodes et des potiches... Il a bien mérité que, de mon côté, je le trompe aussi !

» J'étais fort assidu chez elle ; je lui déclamais des vers rimés en son honneur.

» J'étais jeune, assez beau garçon, et mes vers ne valaient rien. Maintenant je suis laid, cacochyme, et mes vers valent quelque chose. C'est le jeu des compensations.

» J'étais très triste, bien que jeune. Tout me paraissait incertain et difficile ; j'avais l'âme inquiète ; l'esprit amer : inutile d'ajouter qu'il

n'est point rare que les poètes aient de ces infirmités... Et puis je souffrais de ce mal de la jeunesse, dont je suis malheureusement, cu heureusement, guéri... Ah ! comme elle m'a fui, cette jeunesse hésitante, avec sa tendresse, qui palpite sans se poser, son amour de l'amour, qui lui en fait prendre l'ombre pour lui-même, sa faiblesse, sa langueur, ses mensonges !... Tout cela m'a dit adieu pour jamais.

» Que de fois j'avais souhaité être heureux ! Que de fois je m'étais dit : « Où y a-t-il du vrai bonheur, de la lumineuse joie, pour ceux-là qui ne les portent pas en eux-mêmes ?... » J'aurais voulu aimer, être aimé, et que ce fût dans le plus radieux site de la terre, à l'heure la plus pure, au milieu de mille fleurs, dans une tiédeur exquise. J'aurais voulu sentir mon corps si parfait, si content, que je ne m'aperçusse de lui que par la volupté. J'aurais voulu que les plantes, les choses et les femmes fussent belles et que leur beauté me fût une bienvenue perpétuelle. Et j'aurais voulu aussi pouvoir combler de félicité tous les êtres, pour que l'on bénît le jour où j'étais né.

» Ah ! Laurette, j'étais fou !... Mais c'est à force de folie que l'on finit par être sage.

» Je pensais alors à ces nuits élyséennes où les

héros des poètes échangent leurs aveux sous des bosquets éclairés par la lune, parmi tant de parfums et ces brises qui, chargées de pollens invisibles, alanguissent encore les amants humains de toute la mystérieuse volupté qu'ont éprouvée les fleurs.

» J'avais fait quelques jolis voyages ; j'avais vu des jardins italiens et d'Espagne et les profondes forêts du Nord. Mais j'y avais erré seul ou avec quelque ami de mon âge. Et ce fut par un soir de pluie et d'hiver, à Paris, que je fis ma déclaration la plus exaltée à madame La Charmotte. Je l'avais par hasard rencontrée dans la rue ; il pleuvait, et elle cherchait avec désespoir un fiacre qu'elle ne trouvait point. Je la priai d'accepter l'abri de mon grand parapluie un peu usé ; elle le fit : nous marchâmes ensemble dans la boue et le froid et l'obscurité. A la lueur clignotante de rares réverbères, j'admirais son visage. Elle était dépeignée ; moi, j'avais un fort vieux chapeau, un pantalon crotté et la moins fraîche de mes cravates. Et ce fut pourtant ce jour-là que nous prêtâmes le serment solennel de nous aimer toujours.

» Nous l'avons tenu, du reste, ce serment, mais pas ainsi que nous l'avions cru d'abord... Ah ! j'étais bien jeune : j'avais vingt-deux ans. Et elle, vingt-cinq. Nous fûmes très vite entraînés dans

un tourbillon de désir et de fièvre et nous conçûmes le projet de fuir ensemble et de ne plus nous quitter.

» Monsieur La Charmotte s'étant absenté, peu après, pour un voyage qui devait durer un mois ou trois semaines, afin de visiter des collections et d'acheter des porcelaines précieuses, nous en profitâmes pour exécuter très tranquillement ce que nous avions résolu. Nous partîmes pour Luino.

» Tu peux croire que notre voyage ne fut qu'un enchantement : pas du tout !... En ce temps, les wagons n'étaient pas fameux : nous étions secoués : nous ne pûmes dormir. Je dis à ma compagne songeuse : « Vous voilà donc à moi pour toute la vie !... » Et elle me répondit d'un air distrait : « Pourvu que je n'aie pas oublié mon chapeau mauve !... »

Nous avions réuni avec peine une petite somme d'argent, et La Charmotte commençait à s'inquiéter de ce que nous ferions lorsque cette réserve serait épuisée. Je trouvai qu'elle avait raison et je m'assombris. Nous étions gourmands et nous mangeâmes très mal. Bref, nous arrivâmes, une nuit, à Luino, harassés. Le lendemain, en ouvrant les yeux, je vis d'abord un chaos de valises

béantes dans la laideur banale d'une chambre d'hôtel, et ma folle maîtresse qui, drapée d'un peignoir blanc et le nez aplati à la fenêtre, pleurait à chaudes larmes. Entre ses sanglots, elle avoua que ce lac bleu lui déplaisait horriblement, que les montagnes déjà lui pesaient sur le cœur ; qu'elle avait agi comme une étourdie, mais qu'elle était trop malheureuse ainsi loin de sa femme de chambre et de ses plus chères habitudes ; que, si je savais déboutonner les corsages, je savais en revanche fort mal les remettre ; qu'elle ne pouvait pas se coiffer seule ; que tout était trop compliqué, trop difficile pour lui laisser le loisir de songer à l'amour et au bonheur... Et puis, et puis elle avait l'âme torturée à l'idée du chagrin qu'allait avoir son stupide mari en revenant de voyage et ne la trouvant pas au logis : certes il serait plus lamentable encore que si on lui avait volé sa potiche si rare, de la « famille verte »... Elle ne pouvait supporter le remords de rendre un pauvre homme inoffensif aussi malheureux...

» Pendant qu'elle parlait si sagement, moi, j'étais désolé ; mais elle n'en avait souci et ne se préoccupait que de la désolation de Monsieur La Charmotte. Enfin je fus fort en colère. Quoi ! une femme que j'honorais d'un si ardent amour pleurait

parce qu'elle avait quitté un vilain petit mari et sa femme de chambre !

» J'aidai sur-le-champ cette faible amante à s'habiller, à refaire les paquets, et, boudeurs et mécontents, nous repartîmes pour Paris par le premier train...

» Tu ris, hein, Laurette?... Maintenant, quand je me remémore cette vieille farce, je ne peux m'empêcher de rire aussi, mais alors j'étais furieux et inconsolable. L'adieu contrit de ma Charmotte confuse ne m'attendrit point et je fus longtemps sans me décider à la revoir.

» J'eus des aventures variées, mais sans aucun intérêt durable ; j'eus le sentiment que j'en négligeais d'autres qui auraient été plus plaisantes ou plus sérieuses. J'eus quelques liaisons, dont deux assez longues. Mais rien ne me satisfit pleinement. Ce que ma petite amie fit de son côté, il ne m'appartient pas de te le conter ; tout ce que je peux t'indiquer, c'est que Monsieur La Charmotte avait un physique plutôt prédestiné aux mécomptes conjugaux.

» Cependant nous avions eu, ma Charmotte et moi, l'un pour l'autre, un goût .et une tendresse véritables. Nous avions seulement eu tort de nous imaginer que c'était là l'unique amour, celui qui

remplace tout au monde. Nous nous revîmes, et, depuis, quelque invraisemblable que cela puisse être, si nous n'avons plus jamais été des amants, nous n'avons pas cessé d'être les amis les plus inséparables. Malgré la légère rancune que j'avais eue pour la déception qu'elle m'avait causée, elle n'en avait pas moins été mon plus vif et presque mon premier espoir. Sa grâce, sa gaieté, son enjouement, son sens pratique, me rendirent l'existence meilleure. Je ne peux, tu le sais, me passer d'elle, et voilà longtemps que c'est ainsi.

» Quelques années après cet essai juvénile, je ramenai d'Afrique cette Dorcthée qui vit avec moi. Jadis elle fut belle. Elle est restée dévouée. Elle fut le plus constant plaisir de ma jeunesse tourmentée. Elle a l'âme obscure comme sa peau : elle n'était presque pas moins animale, instinctive, que la petite Fumée. Comme une chatte noire, elle s'est attachée à mon logis; elle est devenue ma servante : d'ailleurs ne l'avait-elle pas été de mes désirs et de mes caprices? Voilà où aboutissent les rêves : on aurait voulu tendre les bras vers la lumière et l'on n'étreint que la nuit.

» Dans cette vie d'une simplicité bizarre, ta mère a rayonné comme un astre. Sans jamais s'en douter, elle guida mes pas incertains. Si j'ai du

talent, c'est parce que je l'ai connue. Je l'ai vénérée, adorée ; sa chère ombre se penche encore vers moi quand j'écris des strophes cadencées, et je ne puis croire, quand les nuits sont limpides et sentent le jasmin, qu'elle ne marche pas à mes côtés dans une allée du Miroir, que je ne vois pas flotter le pan de son aérienne écharpe.

» Ainsi tout se complique et nous égare, surtout quand nous songeons, nous, les poètes, moins à la gloire qu'au bonheur. Oh ! le grand Ronsard l'a dit et je le répète encore :

> Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse...

» La jeunesse est une période d'erreur où rien ne nous éclaire, où il nous est trop fréquemment impossible de démêler nos propres sentiments : ainsi la petite princesse de je ne sais plus quel conte devait trier des millions de plumes d'oiseaux pour obéir à l'ordre d'une méchante fée. Dans le conte, survient le bon Percinet ; son seul coup de baguette sépare instantanément les plumes multi colores. Lequel de nous a son bon Percinet?... Les vieillards qui se sont trompés et qui ont fait des bêtises — ils appellent cela l'expérience — ne peuvent même pas empêcher leurs enfants d'en commettre d'aussi douloureuses : car toutes les

âmes, même les plus transparentes, sont mystérieusement ténébreuses.

» L'amour prête son masque et son manteau à des étrangers et nous nous imaginons trop souvent le reconnaître. Et nous allons comme des aveugles, dédaignant les fruits qui nous auraient désaltérés et que la branche courbée dépose presque entre nos mains. Nous allons convoitant ceux qui sont trop hauts dans l'arbre et qu'il est difficile d'atteindre... et puis, avec étonnement, nous nous apercevons que l'hiver est proche et que ces fruit tentateurs sont tombés à nos pieds, et qu'ils ne sont que poussière.

» Et ce jour-là, nous comprenons, Laurette, avec un regret amer, ou une sagesse résignée, qu'il est passé, le temps d'aimer !

— Oh ! Pascal, cela n'est pas encourageant, ce que tu me contes !... Et pourtant tu es un homme, un être plus réfléchi, plus brave peut-être que nous. Les femmes sont si faibles ! elles ont souvent si peur de la mort et de leurs obscures pensées !... Et il faut encore qu'elles redoutent les traîtrises de ce méchant, de ce fantasque amour !...

— As-tu peur de vieillir, ma fille?

— Oh ! non... Je me figure que, si je devien vieille, je serai riche de tout mon passé, et enfin

tranquille et sans effroi ; et je n'aurai plus à craindre les surprises de la vie, puisqu'elle sera près de sa fin.

— Ma Charmotte assure que son âge lui paraît charmant. Elle dit avoir tou ours eu pour elle-même l'indulgence qu'on éprouve pour les enfants : tour à tour, d'année en année, on trouve que leurs six mois, leurs deux ans, leurs cinq ans, etc., sont toujours le plus joli âge. Elle s'est constamment trouvée au « plus joli âge ». Et elle juge que ses soixante-deux ans sont vraiment l'époque la plus douce, la plus quiète, la plus reposante de toutes. Elle paresse et elle rêve... Elle ne connaît pas les remords, — regrets de ce que l'on a fait, — ni les regrets, remords de n'avoir pas accompli ce que l'on souhaitait. — Elle admire tout ce qu'on peut admirer ; elle jouit de la nature complètement ; quand elle était toute jeune, mille tendres soucis, s'ils lui procuraient parfois une émotion extasiée ou triste, devant les plus beaux spectacles, l'empêchaient d'en ressentir tout le charme ; elle ne les voyait qu'avec es yeux de son cœur. Vieillir est délicieux. Que lui parle-t-on des ennuis de la décrépitude? Des gens fort jeunes ont une santé très précaire. Vieillir est bon et satisfaisant. C'est l'agrément de la soirée paisible avant le

sommeil de la nuit : « Qu'on ne me dise pas de mal de la vieillesse, Pascal ! — conclut-elle, — nous sommes-nous jamais autant aimés et mieux compris ?... » Et je crois, Laurette, sans être tout à fait aussi optimiste, que ma Charmotte a un peu raison.

— Oui, Pascal... qu'importe de vieillir, si l'amitié nous reste, la divine amitié !...

A ce moment, lord Derward est entré. Il portait à la main une fleur étrange, qu'il offrit à Pascal.

— Cher grand poète, c'est une fleur que je ne connaissais pas et que j'ai trouvée chez un horticulteur. Elle ne sera pas indigne de celles qui s'épanouissent dans vos rêves d'opium. Examinez-la : c'est une verte tige de roseau qui se prolonge pour mieux serrer cette floraison charnue, orange et violette... Ces parties violettes se fendent comme une coquille et montrent entre leurs valves des cordes... oui, des cordes d'instrument de musique !... Dans les forêts chaudes où cette plante pousse en liberté, des insectes musiciens obtiennent, sans doute, de sauvages harmonies avec ces cordes végétales...

Cette fleur était, en effet, indescriptiblement belle et compliquée.

— Comment l'appelle-t-on, lord Arthur ?

— Je ne le dirai point. Une fleur qu'on n'a encore jamais vue est chose si rare !... Une fleur dont on ne sait pas le nom... quel charme de plus !

Fumée, curieuse, avait sauté sur la table et reniflait légèrement les pétales orangés.

— Vous aviez l'air grave quand je suis entré, madame Saint-Hélier. Est-ce que l'on peut vous questionner? de quoi parliez-vous?

— De la jeunesse.

— De la jeunesse... Je pense qu'elle n est plus pour très longtemps ma compagne. Oh ! avec quelle ivresse désespérée je songe déjà à tous les bonheurs qu'elle nous tend d'un geste dérisoire pour nous les reprendre aussitôt... Ah ! jeunesse qui passez si vite, souriez-nous, restez un peu, ne nous quittez pas. Reposez-vous, ô rapide !... Ne pouvez-vous dormir, infatigable?... Pourquoi courir toujours? N'êtes-vous pas lasse?... Non?... Vous le serez bientôt ! Vous courberez le front, votre dos se voûtera ; vos yeux s'éteindront... Restez, restez, ô méchante !... Ah ! vous êtes déjà loin... Détournez au moins la tête... Agitez votre main en signe d'adieu. Encore !... encore ton visage !... car il me semble déjà que je l'oublie... Un baiser, ô jeunesse !... Demain je ne te verrai plus !...

Lord Arthur, accoudé à la cheminée, avait

paru réciter un monologue ; de temps en temps, ses doigts blancs relevaient la mèche blonde qui le coiffait d'une onde haute. Et il me regardait...

Et je répondis à ce regard :

— J'aimerais à faire d'après ce que vous venez de dire une statuette de la jeunesse qui s'enfuit...

— Oui... faites-la, elle sera belle.

— A quoi travaillez-vous, en ce moment? — lui demanda Pascal.

— J'écris un poème sur Sapho... Sapho, qui, au fond de la mer, où elle s'est précipitée, s'ennuie beaucoup avec les sirènes et regrette de n'avoir pas choisi pour s'y noyer quelque fleuve ou rivière que hantent les nymphes et les naïades... Je voudrais que mes vers aient la fluidité de l'eau, le rythme des vagues, le bercement de la houle... Mais à quoi pensez-vous donc, madame Saint-Hélier ?

— Je ne peux vous le dire, n'en sachant rien... Quelquefois même j'oublie que j'existe et il me faut un petit moment pour me rendre compte si je suis fleur, arbre, femme ou pierre...

— Non ! pas pierre !... Mais comme cette infinie distraction est peu gentille pour moi ! je vous ennuie donc tellement?

Je lui souris sans répondre : c'était plus simple et il fut plus content.

Je m'en allai ; Pascal m'accompagna, et, m'embrassant :

— Ma fille chérie, je t'ai confié mes sottises sentimentales pour que tu t'observes un peu toi-même. Je ne peux être tout à fait pour toi le bon Percinet... Mais ne laisse pas s'enfuir ta beauté sans avoir au moins tendu la main vers le bonheur...

Qu'a-t-il voulu dire? S'imagine-t-il que je puisse éprouver pour lord Derward autre chose qu'une extrême sympathie?

Mais, cher Pascal, comme vos confidences m'ont émue !... On vit près de ses vieux amis sans se dire trop qu'ils ont été jeunes eux aussi, et qu'ils ont dû avoir des tristesses ou des joies amoureuses...

Ah ! cher Pascal, ce n'est pas en vain que vous avez tant aimé maman : sans vous, mon esprit et mon cœur n'auraient pas eu de père

XVI

J'ai reçu, ce matin, une lettre de mon oncle François qui m'annonce le mariage de sa fille aînée. Et, à la fin de sa lettre, je lis ceci :

« On affirme que tu as beaucoup de talent et que tes statuettes sont des œuvres charmantes. Je viens non seulement te faire part des fiançailles de ta cousine, mais aussi t'adresser une requête. Veux-tu modeler pour moi une figurine? Tâche de te rappeler la grâce avec laquelle ta mère s'enroulait dans une longue écharpe, tente de fixer une de ses attitudes flexibles... Cette prière te semblera, sans doute, fort imprévue. Néanmoins, Laurette, ne la repousse pas et sache que

si je ne te vois jamais, je pense bien souvent à toi. »

Oui, j'ai trouvé cette lettre fort imprévue, mais elle m'a touchée. Qu'il vous soit pardonné, mon oncle François! Ainsi que le dit mon vieux Pascal, toutes les âmes sont ténébreuses. Peut-être jadis, n'ai-je pas bien lu dans la vôtre... Mais qu'il vous soit pardonné, puisque vous n'avez pas oublié et que peut-être autrefois vous avez aimé !

Cette statuette... qu'il sera difficile et douloureux de la réaliser ! Mais j'essaierai. J'ai déjà fait en souvenir de ma mère un petit coffre ou sarcophage dont j'ai sculpté les bas-reliefs ; ils représentent des enfants et des jeunes mères : j'ai rangé là les dentelles, les châles, les gazes d'Orient dont elle était toujours parée... Et parfois je les déplie, je les respire, j'y bois un peu de son ancien parfum.

Je me sens accablée de tristesse. Il y a des jours où le passé m'enveloppe comme un manteau noir...

J'étais occupée à répondre à mon oncle François, quand lord Arthur m'interrompit. Il est entré dans mon salon tout rempli de fleurs printanières : jasmins, jacinthes, anémones, tulipes

safran et couleur chair, longues branches d'amandiers roses... Il m'a baisé la main :

— Madame Saint-Hélier, je viens solliciter quelque chose... Vous me semblez malheureuse... un peu malheureuse... N'est-ce pas?... votre ami Raoul vous manque terriblement?... Je comprends cela... Madame Saint-Hélier, écoutez-moi : j'ai un très joli yacht, qui ne roule pas trop et qui est tout prêt à partir de Marseille. Voulez-vous y voyager? Madame La Charmotte et Pascal Flammeur ont promis qu'ils viendraient aussi, si vous consentez à faire cette croisière ; et nous n'oublierons pas la fidèle Nanon... Nous irons, de-ci de-là, et, sur le chemin, nous nous arrêterons à Candie... Voulez-vous?

« A Candie » ! ce mot magique évoqua l'île où vivait Raoul... Raoul !... le revoir, le ramener peut-être... Nous sommes en mai.

— Dites oui, madame ; nous enlèverons monsieur Saviange ; il se laissera tenter par un retour en aussi aimable compagnie. Allons ! avouez que je suis un très gentil garçon, madame Saint-Hélier !... Acceptez-vous?... Vous ne répondez pas?

— J'accepte...

Et je lui tendis les deux mains avec reconnaissance.

— Oh ! vos yeux sont contents !... Cela vous plaît, madame Laurette?

— Oui, ah ! oui, vous êtes bon ; ce voyage me distraira et je serai bien heureuse de retrouver Raoul Saviange.

— Est-ce que quinze jours suffiront pour vos préparatifs ? Oui?... Et puis vous pouvez m'employer pour faire vos courses ; je suis tout à votre disposition... C'est donc entendu... Voilà longtemps que vous n'aviez pas eu un visage si gai... Comme récompense, vous allez me permettre de poser pour mon buste. Il faut bien que vous le finissiez. Et, si vous voulez, nous monterons dans quinze jours, comme dit la chanson :

Sur ma barque jolie,
O gué! ma mie...

Pascal m'a dit :

— Ce lord Derward, il est incomparable ! il est si rare que quelqu'un qui vous aime cherche à vous faire plaisir !... Le plus souvent l'amour est tellement égoïste ! Ah ! Laurette, il est bien charmant, lord Arthur !

La Charmotte est résignée à abandonner ses habitudes :

— Je ne peux pas refuser ça à Pascal.

Il est convenu que Dorothée gardera le logis et la chatte Fumée.

Quant à Nanon, elle est parfaitement résolue à m'accompagner partout, même, plus tard, en enfer si j'y allais, par hasard. Mais, avant de s'embarquer, elle veut aller chez sa mère :

— Si, par malheur, madame Laurette, saint Christophe ne permet pas que je revienne de chez ces mécréants, faut bien que j'aie revu ma famille...

Elle s'en est donc allée dans son pays pour quelques jours. J'ai hésité à en faire autant. Et puis je n'ai pas eu le courage ; je serais si près du Miroir !... et il est habité par des étrangers, et ils ont tout changé, sans doute, et je n'y trouverais que des souvenirs blessés, mutilés... Non, je n'irai pas.

Je suis restée seule, et j'ai pu juger de l'importance que Nanon a dans ma vie. Je n'ai pas voulu, pour si peu de temps, la remplacer. Je prends mes repas chez La Charmotte, et je fais mon lit, et je balaie... A son retour, Nanon haussera les épaules, et puis elle nettoiera et frottera, du matin au soir, en me grondant : « Vous n'y entendez rien, décidément !... »

Elle est arrivée hier. J'ai été la chercher à la gare. Elle portait un immense panier et souriait, rose sous sa coiffe blanche.

— Qu'as-tu là dedans, bonne Nanon?

— Mais, des poulets, des œufs, du beurre.. et un bouquet pour vous.

A la maison, elle m'a donné une gerbe de ces pâles fleurs sèches et mauves des salines, et, tirant du panier une botte informe qu'entortillaient le papier de soie et les feuilles humides, elle démaillota respectueusement un bouquet d'œillets sauvages.

— Oh ! Nanon !

— Ma Doué ! ils sont frais encore pour des œillets qui ont voyagé... Dans les bois, ils étaient si nombreux qu'on marchait dessus... Et ceux-ci... ceux-ci viennent du petit cimetière... ils fleurissaient dans le sable, sous les pins.

Nanon, chère Nanon ! je suis émue jusqu'à l'âme, et entre mes bras je te serre avec tendresse.

— Que d'œillets, là, sur le tombeau de votre mère !... C'est un vrai tapis étendu pour qu'on s'y agenouille. J'y ai bien fait mes prières, madame Laurette, et puis j'ai cueilli autour de moi.

Timidement j'interrogeai :

— As-tu été au Miroir, Nanon?

— Oui : j'en connais le jardinier. Ça m'a tout assombrie de peine... Et le jardin n'est plus le jardin d'autrefois... C'est peigné, c'est régulier,

il y a des corbeilles de fleurs bien égales... c'est plus sarclé, plus ratissé, mais c'est bien moins plaisant.

— Et les pièces d'eau où flottaient les plantes?

— Elles sont nettoyées, et les nénuphars n'ont plus l'air d'y naviguer.

— Et la statue qui tenait un arc, Nanon?

— Elle n'est plus là.

— Et le massif de belles-de-nuit? et la plate-bande d'héliotropes? et les grands rosiers? et les soleils rayonnants? et les hautes roses trémières ?

— J'ai surtout vu des géraniums et des espèces nouvelles dont je ne sais point les noms.

— As-tu vu la maison?

— Point : les maîtres étaient là ; ça ne me disait rien de rencontrer leurs figures... J'ai seulement demandé : « Dites-moi, le grenier, j'y peux-t-il monter?... » Et on m'y a fait monter... Ah! madame Laurette, là, j'ai reconnu un peu des vieilleries à nous qu'on avait laissées : l'horloge détraquée et la vieille glace tachée de noir. Ça m'a serré le cœur de les retrouver... Et puis j'ai remis mon nez aux lucarnes... vous vous souvenez bien?... les rondes, par où nous regardions pleuvoir quand nous étions enfants... et il m'a semblé que je ne voyais plus le même ciel par leur œil ouvert.

— Nanon ! Nanon ! tu t'es promenée dans les bois?... as-tu vu les libellules rouges?

— Il n'y en a plus tant....

— As-tu vu les écureuils orangés sauter d'arbre en arbre? As-tu vu la brume violette s'enrouler le soir au tronc rosé des pins? As-tu regardé le ciel couleur d'eau entre les mailles du filet vert qu'entrecroisent leurs cimes? As-tu rêvé. couchée sur les aiguilles rousses et tombées qui pourraient, qui sait, avoir pour étui le corps des fines « demoiselles » aux teintes de corail bruni? As-tu penché tes yeux sur les salines ? As-tu pu apercevoir dans leurs reflets toutes les chères années qui ne reviendront plus ? As-tu reconnu dans leurs miroirs pourprés le visage attristé de ta jeunesse, de ma jeunesse?... Nanon ! Nanon ! as-tu vu voler les papillons d'or et ce sphinx des pins, presque aussi grand qu'un petit oiseau et qui est d'émail verdâtre? as-tu vu bouger l'ombre des mêmes ailes sur le sol ensoleillé? As-tu vu partir sous ton pied, comme une étincelle bleue, l'aphrophore qui, lorsqu'elle a refermé son vol, n'est plus qu'une sauterelle couleur de cendre et qui se confond avec le sable? As-tu vu tout cela?

— Oui... J'ai vu tout cela, mais cela m'a paru moins beau ; et les colimaçons naissants, tout roses

et qui me faisaient rire, quand j'avais quatre ans, parce qu'ils ressemblaient à mon nombril, il n'y en a plus d'aussi mignons...

— As-tu ramassé des pommes de pin vertes, rousses ou noires? Et, à midi, l'ombre du bois murmurant était-elle encore sous-marine et merveilleuse?

— Je vous ai rapporté des pommes de pin. Elles ne sont point mûres. Leurs écailles bruniront à la chaleur de la chambre, et puis elles s'écarteront en lançant leurs graines plates qui ont l'air de poissons d'argent...

— Et qui sont transparentes comme des ailes de libellules...

— J'ai vu, sur le mur, des lézards endormis... Autrefois vous chantiez, et ils étaient contents, apprivoisés...

— Oui. Avaient-ils l'air toujours d'être vêtus comme un seigneur du temps passé; gilet de taffetas brodé, émeraude et jaune, habit à rayures brunes?... Et traînaient-ils encore, à la fois agiles et paresseux, en guise de queue, le fourreau chatoyant de leur épée?... Nanon, Nañon, les araignées avaient-elles tissé des voiles neufs autour des ajoncs épineux?

— Les vieux ajoncs semblaient avoir des che-

veux blancs, tant les araignées ont filé, cet hiver, au clair de la lune; et les bruyères foisonnaient du côté de la mer.

— Parle-moi du parfum des jeunes peupliers...

— Oh! qu'ils sentaient bon, là-bas dans la vigne!

— Nanon... et ta famille?... et ma nourrice?..

— Ma mère vieillit bien gentiment. Mes frères et sœurs ont trop grossi et la marmaille est remuante.

— Et tes amoureux?

— Le paludier ne s'est point marié, par regret de moi.

— Et tu n'as pas eu la tentation de rester là-bas, d'épouser un de tes galants?

— Ça ne se peut, par sainte Catherine! Où vous n'êtes pas, Laurette, je ne suis qu'en moitié.

Et nous nous sommes embrassées... Je t'aime de toutes mes forces, ô Nanon!

Et moi, ainsi que tu le dis, où Raoul n'est point... moi aussi, je ne suis qu'en moitié!

Cette nuit, les œillets sauvages, les œillets des bois et des dunes, remplissaient ma chambre de leur parfum qui est pour moi un peu le parfum de mon enfance. Je ne pouvais dormir, et je songeais à une nuit de mes quinze ans ; je ne sais pourquoi je me la rappelle entre tant d'autres...

Un rayon, filtrant par la découpure en cœur de mon volet, avait gagné mon lit et m'avait réveillée. La lune tardive s'était levée, j'entr'ouvris ma fenêtre pour la voir. L'air était frais, le ciel nacré à travers les dentelles noires et ajourées des feuillages ; tout était verdissant et mystérieux comme une aube merveilleuse. Et un coq crut qu'il était jour et chanta... Et je pensais à ceux qui sont morts. Je me demandais : « Est-ce dans cette lumière élyséenne que les ombres flottent éternellement ?... » Et je ne les plaignais plus autant de n'avoir plus leur corps terrestre, leur chair tiède...

Pourquoi est-ce que je me souviens de cette heure où je méditai jusqu'au jour sur la mort, mais sans révolte et sans peine, avec je ne sais quelle confiance douce, quelle résignation sereine?

Maintenant je songe, par cette nuit de mai, dans l'arome des œillets pâles, je songe à une morte et un vivant : à ma mère, à Raoul... L'âme des vivants aussi parfois vient errer autour de ce qu'ils aiment et de ce qu'ils ont quitté. Je sens, Raoul, votre pensée contre la mienne ; et vous, là-bas, dans cette île où je vais peut-être vous rejoindre, vous savez que je songe à vous et vous évoquez cette Laurette qui ne peut plus vivre où vous n'êtes pas...

Maman ! est-ce bien auprès de moi que vient

errer votre charmant fantôme? est-ce dans les jardins changés de ce Miroir où vous avez vécu? est-ce plus loin encore, dans une maison que je ne connais pas, près d'un être qui vous fut si cher et qui ne m'est plus indifférent?... Ah! dans l'enchantement subtil de ces fleurs sauvages, il me semble retrouver un peu de vous-même; il me semble que de leurs corolles leur odeur va monter comme un encens, comme une brume, et que cette brume deviendra votre forme délicieuse... O mère si tendre, si douce, si parfumée, si belle, ô mère si triste, si jeune, que n'êtes-vous là pour m'entourer de vos bras et pour me presser, sans rien dire, sur votre amoureux cœur.

XVII

Dans mon salon, j'attends mes convives : ma Charmotte, Pascal et lord Arthur dînent avec moi.

Comme je vis seule, j'ai l'habitude de prendre mes repas sur une table que Nanon m'apporte au coin du feu, l'hiver, ou près de la fenêtre, l'été.

Quand je reçois des amis, ils sont toujours peu nombreux, et je fais dresser une table plus grande au milieu de mon salon.

Il me sert aussi d'atelier ; mais Nanon a vite fait d'enlever la toile grise qui protège le tapis et de masquer par un paravent de soie mes statuettes recouvertes de linges mouillés...

Mes chères statuettes, mes filles minuscules, je vous aime. J'ignore si vous êtes modelées avec art

ou trop imparfaitement, mais je sais que dans la terre qui vous compose un peu de moi-même a passé.

Vous qui, toute longue et nue, relevez comme une tiare, au-dessus de votre front, une chevelure dont vos bras haussés ne peuvent déployer toute la splendeur, vous êtes ma coquetterie...

Vous qui, assise et le menton dans la main, vous détournez de votre miroir, vous êtes ma rêverie ; et c'est votre âme qui, sans doute, se reflète dans votre rêve...

Vous, vous riez au petit enfant gras qui, debout sur vos genoux joints, s'amuse avec votre collier ; et vous êtes toute la tendresse inutile qui sommeille au fond de moi...

Vous, tout en pleurs, auprès d'un Silène ivre et qui s'est endormi en vous retenant par vos tresses, vous êtes mes désillusions, mon ancienne douleur d'esclave, faible, humiliée...

Vous qui êtes droite dans les plis de votre tunique transparente et qui tendez les bras d'un geste anxieux, n'êtes-vous pas ma mélancolie mon isolement, mon attente?...

Mais qui êtes-vous, ô vous qui, un doigt sur les lèvres, semblez défaillir sous l'angoisse et la félicité de votre secret?...

Et vous, petit groupe que j'ai modelé avec tant de plaisir !... si vous avez pris un peu de mon âme, de quel désir inconnu n'évoquez-vous pas la réalisation?...

Ce sont deux amants qui s'aiment : la jeune fille et l'adolescent sont à genoux l'un devant l'autre ; ils se tiennent par les épaules, mais timidement, sans se serrer, et ils se baisent sur la bouche avec un étonnement charmé.

Pascal a appelé ce groupe : *Daphnis et Chloé.*

Pascal va venir tout à l'heure... Lui plaira-t-elle cette ébauche de chat faite d'après la princesse Fumée? Je ne peux rendre la nuance d'ailleurs indéfinissable de sa fourrure, mais je m'amuse à reproduire son aspect altier, si mystérieux qu'on la suppose exilée d'un pays magique...

Allons, assez regardé mes œuvres !... Mon couvert est-il bien mis? Du bout de l'index, je retourne les pétales clos des tulipes jaunes : j'en fais des fleurs ouvertes, des étoiles d'or. Sur la nappe incrustée de guipure vénitienne, l'argenterie brille et les assiettes de porcelaine japonaise ont de jolis tons. Des pivoines blanches, en grosses touffes, s'ébouriffent partout, comme des tourterelles devenues fleurs, et répandent une senteur fraîche qui se mêle à celle, si suave, des tulipes safranées.

Là un bouquet de pois de senteur aux couleurs vives et variées : ils réunissent dans ce verre d'eau toutes les teintes d'un coucher de soleil. Ils ont poussé sur mon balcon.

J'ai aussi du jasmin, sur mon balcon, et des capucines et des pensées...

Les plus belles de ces dernières fleurs flottent, sans tiges, dans une coupe plate.

Je les regarde attentivement, ou plutôt je me sens regardée par elles. Elles sont ocreuses, ou blanches, ou violettes, presque noires, d'un brun pourpré, d'un bleu pervenche... Elles n'ont pas le même visage : les unes ont l'air de porter une cagoule de pénitent, les autres des masques de voleurs, celles-là des loups de bal travesti ; celles-ci, de dissimuler une tête de mort sous une tache de velours sombre.

Je vais sur le balcon voir s'allumer Paris nocturne.

La Seine, qui berce mille feux, miroite à mes pieds dans une buée d'acier ; les lueurs jaunes, rouges, ou d'une électrique pâleur, piquent de points clairs l'obscurité grise... Une sourde rumeur circule dans la ville immense comme un courant intarissable.

En me retournant, je vois la pièce où la table est

dressée, et, par la baie ouverte, l'autre salon, plus petit, tendu de soie qui fut couleur de la rose et qui a pris en vieillissant le ton de ses pétales séchés.

Et je regrette l'hiver... Sur cette soie d'une nuance à la fois tendre et triste, vous admiriez, Raoul, la façon dont se détachait la verdure sombre d'une branche de houx. Des roses de Noël, reflet de neige, s'épanouissaient dans un vase de bronze. Du gui aux boules de jade se balançait, en guise de lustre, au plafond... Il faisait froid et noir... Le feu ardent nous éclairait en dessous ; j'avais une robe d'intérieur, « fleur de pêcher », et vous avez dit, en la désignant et en montrant ensuite les flammes qui formaient dans l'âtre un bouquet de flamboyants feuillages :

— Le printemps... auprès de l'automne

Ah ! Raoul, que n'êtes-vous ici !...

Une automobile s'arrête à ma porte : celle de lord Derward... Voici maintenant le brave fiacre découvert d'où vont descendre Pascal et ma Charmotte.

— Nanon, tout est-il prêt ?

— N'ayez crainte ! et puis, pourquoi se tourmenter ? Ils ne font pas attention à tout, comme ce gourmand de monsieur Raoul !... Ah ! s'il était là

monsieur Raoul !... j'aurais soigné davantage encore ma béchamel...

Puis Nanon, après avoir soupiré, se contemple paisiblement dans la glace, constate avec un sourire que sa coiffe de dentelle encadre à ravir son frais visage, et elle étale soigneusement la bavette de son plus élégant tablier.

— Nanon, tu es charmante...

Elle regarde ma robe blanche, ma coiffure, remet une épingle, lisse une mèche auprès de la rose pourpre qui parfume mes cheveux :

— Madame Laurette... vous aussi.

XVIII

Raoul, comme je pense à vous !...

Il fait un temps très doux ; les jardins sont verts ; les vieilles pierres se réchauffent ; les arbres des quais n'ont jamais été si touffus.

Si vous étiez là, nous nous promènerions ensemble.

Vous rappelez-vous?... toutes nos promenades, vous les rappelez-vous?...

Je me souviens très nettement de celle-ci :

Nous sommes allés, une fois, tous deux, regarder de nouveau ces instruments de musique que j'avais vus, avec Pascal, par un jour de sombre tristesse, de pluie, de froid, et où tout le morne hiver semblait être entré dans moi-même.

Nous sommes allés là, un jour de printemps, qui semblait fait pour qu'on entende, sous les premiers bourgeons, dans l'air aigre et pur, un chant de flûte...

Et tout m'a paru charmant.

Ce qui jadis avait augmenté ma mélancolie n'augmenta plus que mon plaisir.

Il me sembla que tous ces beaux instruments avaient été tenus par des artistes très habiles, et que, maniés par des dames aux clairs atours et leurs pages amoureux, dans des vergers, sous des arbres en fleurs, ils avaient uni leurs voix variées dans un concert d'allégresse, à la louange de l'heureuse vie...

En sortant, nous avions faim et soif : nous avons fait un drôle de goûter... Nous avons acheté chez un fruitier une grappe de raisins énormes: elle nous coûta très cher... Et nous l'avons mangée avec une gourmandise appliquée. Chaque grain avait presque la taille d'une prune.

Vous avez dit, en faisant rouler l'un d'eux entre vos doigts :

— Il ressemble à une petite outre... N'est-ce pas ce qui aura fait inventer l'outre de cuir, pour contenir le jus de milliers et de milliers de grains ?...

Et, comme j'ouvrais la bouche pour approuver,

vous m'avez adroitement lancé, en riant, ce gros grain noir, poudré de bleu, que j'ai reçu entre mes lèvres...

Raoul, comme vous êtes loin !...

Lord Arthur ne demande qu'à vous remplacer comme compagnon de promenade. Il a voulu tant de fois me suivre, et j'ai tant de fois dit non, que j'ai fini par consentir à aller avec lui dîner à Versailles.

— Le temps semble être « au beau » ; nous nous promènerons dans le parc, toute la soirée — me dit-il ; — il est ouvert jusqu'à dix heures et nous profiterons, je l'espère, du clair de lune admirable que nous avons eu déjà hier et avant-hier...

Je l'ai prié d'inviter avec moi Pascal et ma Charmotte. Mais, au dernier moment, mes vieux amis nous ont abandonnés : elle était enrhumée et craignait l'humidité de la nuit ; Pascal voulut rester avec elle et lui tenir compagnie. Je n'osai pas manquer aussi à ma promesse, et je partis seule avec lord Derward, au crépuscule d'une journée splendide.

Il faisait encore chaud et j'arrivai à Versailles tout étourdie par la rapidité de l'automobile, dans laquelle on étouffait malgré les glaces baissées.

Nous avons pris notre repas en tête à tête, aux

Réservoirs, dans cette jolie salle à manger de miroirs, de boiseries blanches, de lustres étincelants. Après dîner, tout de suite, nous sommes allés dans le parc.

La lune argentait ces beaux lieux de son resplendissement paisible. Les allées étaient presque désertes ; nous croisâmes à peine quelques couples. Les sombres ifs étaient plus noirs encore dans la verte atmosphère et les statues semblaient plus blafardes. L'eau des bassins brillait merveilleusement. Tout était calme, le décor nocturne était fabuleux : les allées obscures pouvaient abriter des fantômes ; les gestes des dieux et des héros de pierre, dans cette ombre bleue, étaient presque vivants, et les vivants y prenaient des aspects étranges

— Ah ! — dit lord Arthur ; — dans cette robe de toile, sous cette clarté laiteuse, on ne distingue pas si vous êtes humaine ou de marbre...

Il sourit et ajouta :

— Vous êtes beaucoup plus souvent de marbre.

Nous marchions lentement, tranquilles, solitaires, et nous goûtions ce bel instant ; mais nous étions tous les deux un peu torturés par le sentiment presque inexprimable que cet instant aurait pu être encore plus parfait, presque divin...

Mon compagnon me dit :

— O cette tiède nuit, et son ombre claire !... Elles m'oppressent d'un poignant plaisir... Je sens rôder autour de moi, tout proche, un bonheur sacré... Ah ! qu'il me saisisse, qu'il m'étreigne, m'emprisonne enfin, victorieusement !... N'êtes-vous pas ainsi, madame Laurette ? N'êtes-vous pas telle qu'une fleur avide qui voit tourner près d'elle le vol d'un papillon qui ne se pose pas ?... Dites ? vous rappelez-vous cette phrase de Diderot : « Sommes-nous donc faits pour attendre toujours le bonheur ?... »

Je répétai comme un écho :

— « Toujours !... »

— Quelle belle nuit pour être amoureuse, — soupira lord Arthur. — Cela vous fait hausser les épaules, ironique jeune femme ?

— Oh ! non, car, en vérité, mon cœur est plein d'amour... oui, mon cœur est plein d'un immense amour pour ce parc et pour cette heure radieuse... pour l'odeur de la nuit...

— Cela veut dire que vous n'êtes amoureuse de personne... Ah ! l'odeur de la nuit !... respirons-la, respirons-la longtemps... Sentez-vous ?... ce sont les orangers...

En effet, nous passions le long de gros orangers qui, dans leurs caisses grises, étaient tout en fleur.

Et ce parfum amer et fort, troublant, puissant, remplissait l'air d'un philtre exquis, et semblait le parfum même du clair de lune, tant il se confondait avec la clarté que l'astre laissait couler de sa coupe d'argent.

Lord Arthur cueillit pour moi quelques brindilles à ces beaux orangers. Je mâchais les feuillages aromatiques, flairant les corolles au ton d'albâtre, et nous nous engageâmes dans une route ténébreuse abritée d'arbres épais. Tout était si fantastique que je ne savais plus très bien où nous étions, qui nous étions ; des bruits de petits animaux invisibles rôdaient dans les fourrés ; un rayon pénétrait jusqu'à nous malgré l'épaisseur des frondaisons ; une statue élevait une corbeille, tendait un arc...

Je m'écriai :

— Jouons-nous une pièce de Shakespeare?... N'est-ce pas la forêt du *Songe d'une Nuit d'Été*?... Cette allée est impénétrable... Quand nous nous reverrons dans la clarté, nous reconnaîtrons-nous? Un malin génie ne nous aura-t-il pas transformés?

— Plaise aux dieux que j'aie de longues oreilles, si vous êtes Titania, et si je peux ainsi vous plaire davantage !...

Nous étions arrivés à l'extrémité de l'allée et elle aboutissait à un vaste rond-point inondé de lune ; la grande pièce d'eau luisait au milieu du gazon, l'herbe et l'eau se confondaient et ensemble paraissaient couvertes d'une neige pure, immaculée... et la fleur d'oranger, dans ma main que j'ouvris, me parut être un flocon...

Blancheur... pâleur... lune... givre... neige... Raoul, j'ai revécu ce jour d'hiver où, dans ce même parc, alors glacé, vous m'avez dit que vous alliez me quitter... O cette chaude nuit d'été, comme je la détestai soudain ! Comme je regrettai cette heure crépusculaire, cet instant transi, où j'étais près de vous, Raoul, si proche, et déjà si lointaine, puisque je n'ai pas su vous garder à mes côtés !...

— A quoi pensez-vous, madame Saint-Hélier?... dites? avez-vous peur que les portes du parc ne soient fermées lorsque nous voudrons partir?... Si cela était, que ferions-nous? Nous serions forcés de finir la nuit là, sur l'herbe. Dormiriez-vous près de moi, dans mon manteau?

— Oui, — dis-je tranquillement, — car j'ai confiance en vous.

A ce mot, il baissa la tête... et nous revînmes à pas lents.

— Il y a des moments si beaux — dit brusque-

ment lord Arthur — que l'on songe à la mort avec une espérance très douce. Il semble que seule elle puisse apaiser notre ardeur, calmer cette voluptueuse douleur que devient l'excessive joie... On se tue quelquefois parce qu'on est désespéré, et cela est stupide, car la vie peut s'améliorer ou n'être pas pire que ce qu'on a déjà supporté. Il faudrait se tuer lorsque l'on atteint le sommet de la félicité... Une nuit, sur mon yacht, j'ai pensé à me laisser couler dans la mer paisible. J'étais maître de moi, sans désirs, par conséquent heureux ; j'avais bu l'ivresse de l'amour sur la bouche de toutes les femmes que j'avais convoitées ; mes poèmes m'avaient donné un peu de gloire ; j'étais riche, jeune, plein de vigueur et de santé ; j'avais la certitude d'avoir accompli la période la plus fortunée de mon existence. Et je me disais : « C'est à présent qu'il faudrait cesser de vivre, avant d'avoir souffert, lutté, souhaité vainement quelque impossible jouissance... C'est à présent qu'il faudrait mourir, dans cette ombre resplendissante... me pencher, me laisser glisser... et m'endormir pour toujours dans le reflet des étoiles... »

— C'est une théorie un peu paradoxale, — dis-je en le regardant. — Je suis bien aise que vous n'ayez pas pris, ce soir-là, cette décision définitive.

— J'ai peut-être eu tort, madame. Car maintenant je ne suis plus ce que j'étais : libre avec orgueil, satisfait avec plénitude et sérénité. J'ai perdu cette paix harmonieuse de mon âme ; je connais l'amertume de certains sentiments, la souffrance humiliante, et pourtant chère, d'être sûr que l'on ne sera plus *vraiment* soi-même, si l'on s'éloigne d'un être que, auparavant, l'on ignorait...

— Alors, ce soir, mon ami, vous n'avez pas eu envie de vous noyer dans un bassin?

— Elle rit, la méchante !...

Et nous avons quitté le parc, et le sortilège lunaire de sa solitude enchantée.

XIX

Je me suis promenée au Luxembourg, par la pluie.

Une douce pluie, très printanière, que les feuillages verts semblaient recevoir avec reconnaissance.

Je ne voulus pas m'en garantir, et les gouttes de l'averse, dont mon chapeau protégeait mon visage, me tombaient dans le cou et me faisaient frissonner un peu, en me chatouillant.

Les fleurs accueillaient aussi l'ondée avec grâce ; elles paraissaient consentir à un agréable bain, et non subir une douche importune. Dans la fontaine, des feuilles tombées tournoyaient. Les pelouses étaient rafraîchies et les allées solitaires ; sur le sol

amolli par l'eau mes pieds laissaient leur empreinte étroite. A l'ombre d'un grand marronnier, je vis un petit garçon qui s'abritait avec sa bonne, laquelle, sous son parapluie, observait un coin de ciel déjà bleu. Et le gamin semblait attendre impatiemment le moment où dans le sable humide il allait pouvoir faire de plus beaux pâtés. Je le regardai, cet enfant... Je ne sais quel regret me submergea brusquement le cœur.

Un enfant, à moi...

Un petit être doux, innocent et tendre, confiant et qui aurait tant besoin d'être protégé !

Un petit garçon aux cheveux ondés, aux yeux malicieux, à la bouche fraîche et qui ressemblerait à Raoul...

A Raoul!...

Et c'est en rougissant que j'ai envoyé un baiser au bébé qui me souriait.

XX

Nous sommes en route

Le bateau blanc vogue sur la mer bleue. C'est une sensation étrange, à la fois de liberté et d'emprisonnement. — Liberté : car on glisse, on fuit, on vole. Prison : car il faut rester là, sur le yacht charmant, coûte que coûte, jusqu'au prochain port.

Pascal et ma Charmotte ont, paraît-il, le pied marin, et ils ont tenu jusqu'ici compagnie à lord Arthur. Moi, j'ai été bien mal à mon aise, et ma pauvre Nanon tout à fait malade.

Je l'entendais soupirer, dans la cabine qu'elle occupe près de la mienne :

— Doux Jésus, mon cœur me quitte !... Saint Michel ! c'est un dragon de mer dont le dos sou-

lève ainsi le navire !... Ah ! par saint Prudent, pourquoi suis-je ici ?...

Et puis, tout cela s'est calmé ; et nous nous portons maintenant à peu près bien.

Le vent salé me décoiffe avec sournoiserie.

Le matin, je monte sur le pont, les cheveux flottants, et je respire l'air salubre. Il emplit mes poumons et me vivifie. Les larges fauteuils sont doux à ma paresse et lord Arthur s'assied à mes pieds pour me lire des vers.

Pascal se promène, d'un bout à l'autre du pont, en faisant de grands gestes et en fumant des pipes. Madame La Charmotte fume des cigarettes et lit dans un coin abrité.

Nanon a rencontré parmi les marins un gars breton, presque un pays. Elle parle avec lui des choses natales ; et puis ils font des parties de cartes et crachent dans l'eau pendant que les marsouins lustrés sautent et jouent dans notre sillage.

Nous devons gagner Athènes, en nous arrêtant un peu sur le chemin avant d'aller à Candie... Ah ! ce sera si long !...

Déjà Raoul doit m'attendre. Je lui ai écrit que je partais, que je le retrouverais là-bas. Mais ses lettres, à lui, comment les aurai-je ? Trop souvent elles arriveront au port que nous aurons quitté et

elles ne me parviendront pas, la plupart du temps.

Je ne pense qu'à cette île bienheureuse, cette Crète où vécut la tendre Ariane. Ariane ! elle souffrit d'être loin de Thésée...

Il y a des reflets de soleil dans la mer étincelante et des miroitements qui m'éblouissent. Sous la tente, dont la toile nous protège, lord Arthur ne met point sa casquette et le jour luit dans ses cheveux dorés. Il me contemple avec bonheur. Il est content que je sois là.

Il est bon pour moi. Je lui en sais gré. Les soirées ne sont pas assez tièdes encore pour que nous puissions dîner sur le pont. L'étroite salle à manger, tendue de soie aux arabesques d'algues roses, nous réunit autour d'une table dont nous souhaitons fort l'immobilité. Lord Arthur a emporté de Marseille une provision de fleurs qu'il a renouvelée à Gênes ; il y en a partout et elles sont encore fraîches. Il les étudie et les regarde vieillir avec un soin de poète.

Il me dit :

— Voyez ce narcisse. Il se penche vers cet autre narcisse comme si celui-là était le miroir d'argent où se double sa lunaire image — Et ces anémones !... j'aime les petits dessins noirs qu'elles font sur le

mur blanc... Une ombre, c'est si mystérieux, si secret, si charmant ! et celle d'une fleur me fait songer à l'apparence souterraine qu'elle prendra peut-être chez les morts... Cette anémone violette, jaspée, striée de pourpre, était hier déjà un peu flétrie et à demi refermée, tel un parasol japonais. Aujourd'hui elle est plus vieille encore. Elle éparpille tout son cœur de tabac et, entre les pétales fripés, il n'y aura demain qu'un petit œuf d'un blanc bleuâtre, pareil à un menton rasé de la veille. De toute sa beauté il ne lui restera plus qu'une certaine ressemblance avec un évêque altier, mais caduc, et qui prise... Aimez-vous ces lis roses ? Ce sont vraiment les fleurs de la mer et les frères des coquillages. Et ces frésias aux clochettes écrues que raie un mauve pâli, comme ils sentent bon l'iris et la framboise !... Et ces iris charnus aux airs sous-marins ?... et ces tulipes ?... Ah ! madame Saint-Hélier, dire que la tulipe a la réputation d'être sans parfum !... Mais l'odeur des tulipes jaunes, de ces tulipes safranées, si lumineuses au soleil dans ce vase d'argent, est une odeur incomparable : nulle autre n'est meilleure... excepté celle de vos cheveux...

Et tous les boutons des lis fleurissaient lentement. Quand s'écartait le premier pétale piqueté

de pourpre, il faisait songer à la pince de quelque crustacé nouveau ; puis il devenait une conque entr'ouverte, avant de s'étaler complètement ainsi qu'une étoile de mer.

Dans ma cabine de boiseries blanches et d'étoffes vertes, des bouquets de jasmin durèrent deux jours ; jasmins à l'arome amoureux, ils me rappelaient les nuits qui m'enivraient jadis au Miroir. Jadis !... époque merveilleuse où tous les astres s'épanouissaient dans ce ciel nocturne de ma jeunesse, ainsi que des jasmins d'or qui auraient par milliers embaumé l'obscurité bleue.

En quittant Gênes, lord Arthur m'avait dit :

— Non loin d'ici fut brûlé le corps périssable d'un poète immortel ; dans le vent qui vient de la terre, il y a peut-être, avec la poudre des routes, avec le sable des plages, un peu de la cendre du jeune Shelley... O la sublime mort, madame ! finir sur un bûcher... La flamme du génie avait déjà brûlé cette âme, l'ardeur de l'amour avait dévoré cet être tendre, et la chair du poète fut consumée par le grand feu qui, solennellement, porta jusqu'aux dieux la fumée de ce sacrifice...

Et moi, j'ai frémi... Être jeune... et que la mort ne soit pas impossible, quelle dérision !

Je suis dans une sorte d'inquiétude perpétuelle. Partout je vous cherche, Raoul, mon ami.

A Naples, des petites barques rôdèrent autour du yacht. Je me disais avec enfantillage : « Ah ! si dans l'une d'elles était Raoul !... »

Et, la nuit, des musiciens, dans ces barques, chantaient en s'accompagnant de violons et de guitares.

— La moindre musique, disait lord Arthur, agit sur moi comme un philtre... Me voici loin du golfe sombre où tremblent mille étincelles : je suis dans un bois peuplé d'oiseaux... Pour moi, la musique est une forêt, une immense forêt qui murmure... une forêt avec des sources, des clairières, des allées profondes, des sentiers, des fourrés où les ronces égratignent, des mousses où l'on s'étend... une forêt sous la pluie, l'orage, la tempête ou l'averse jaune des rayons du jour... une forêt... Et, d'ailleurs, dans presque tous les grands drames musicaux, un acte au moins se passe dans une forêt... L'avez-vous remarqué ? Ah ! il y aurait une très intéressante étude à faire : *De l'influence des forêts dans le drame musical*... Mais je ne la ferai pas, parce que je suis paresseux et que je ne connais pas assez les sorcelleries de la musique, bien que je l'adore à genoux !

Nous errâmes dans Pompéi. Bien vite, je m'y crus un fantôme revenu pour peu de temps à la lumière. Une extrême angoisse nous serra la gorge, au musée, devant les corps carbonisés de ceux-là qui furent, il y a tant de siècles, des vivants... comme nous... comme nous... La cendre avait moulé, éternisé, les attitudes naturelles de ceux-là qui avaient accompli cet acte continuel et si mystérieux qu'est la vie... ah ! si mystérieux, si incompréhensible... en face de l'immuable immobilité de la mort !

— Il faut se hâter, — me dit lord Arthur ; — jouissons de ce qui déjà nous échappe... La beauté, l'amour, la jeunesse, pour une heure trop brève... et, pour l'éternité, la froide horreur des ténèbres, l'insensibilité, l'anéantissement... Aussi laissez-moi regarder votre visage, vos yeux, si pleins de reflets qui changent !... Ah ! ma chère ! Dieu merci ! à chaque instant, vous changez... vous êtes pâle, et, il n'y a qu'un instant, vous étiez rose... et vous êtes lasse et vous marchez lentement, au lieu de courir d'un air curieux. Vous changez... Et c'est cela, vivre... Chez les morts on ne change pas !

— Que dites-vous là, lord Arthur ?... il m'est doux de songer que, dans la mort, une vie secrète,

une vie nouvelle, animera ma poussière, que je deviendrai fleur, herbe, arbre, plante...

— Je veux croire que vous avez raison... Votre langue aiguë sera le pétale d'un œillet rouge, sur votre poitrine écloront deux roses blanches, vos mains seront deux lis, vos cheveux seront les tiges fines et noires de fougères sans nombre... celles qu'on nomme cheveux de Vénus... ce qui m'oblige, madame, à certifier que cette déesse était brune, ainsi que vous, malgré tout ce que l'on a pu dire...

Naples... Sorrente et le souvenir de Lamartine.

— Vous remarquerez — me dit lord Arthur en désignant l'abrupte falaise de Sorrente — que la « plage sonore » n'existe que dans les vers de votre poète...

J'avais lu *Graziella* quand j'étais petite... Nous n'allâmes pas à Ischia, où elle vécut ; mais, à Capri, je crus voir son fantôme errer dans le plus charmant des bois de citronniers. Il faisait si chaud, la force du soleil était d'une telle intensité, que les citrons sous leur feuillage sombre semblaient des gouttes de lumière, allongées, prêtes à tomber...

Ce fut Salerne. Et puis Pœstum.

Pœstum !

Nous vîmes Pœstum par un jour gris, sous une

pluie intarissable. Les grands champs d'acanthes aux feuilles découpées et de sauvages fleurs violettes étaient inondés. La fièvre rôdait dans l'air humide, habitait le sol marécageux. Et, au bout de ces champs d'acanthe, incultes, et d'une morne désolation, les grands temples se dressaient.

Des touristes aux noirs parapluies semblaient avoir poussé entre les colonnes comme d'affreux champignons. Ils nous dégoûtaient extrêmement, mais, par chance, ils admirèrent hâtivement et s'en allèrent en troupe vers les temples de Cérès ou celui nommé je ne sais pourquoi « la Basilique » ; alors nous fûmes seuls possesseurs du temple de Neptune.

Couleur de sable jaune, son marbre spongieux dans les trous duquel s'incrustaient de petites coquilles, ses colonnes perforées par endroits comme des éponges, méritaient sous le ruissellement de la pluie, avec les mousses vertes, les lichens qui couvraient ses dalles, de porter le nom du dieu marin. Jadis il y avait la mer tout près de là, et, debout au seuil vénéré, on devait voir sa teinte changeante. Maintenant elle s'est retirée très loin. Le temple n'a plus de dieu.

Pascal était enthousiasmé d'avoir vu Pœstum par ce temps sombre :

— Jamais, jamais rien ne sera plus beau avec ce paysage désolé, pestilentiel et sinistre, que ce ciel gris chargé de nuées sur lequel se dessinaient les colonnes jaunes... Et n'êtes-vous pas content, cher lord Arthur, de cette majestueuse vétusté ?... Que devaient être, tout battant neufs, ces monuments admirables ? Les ai-je vus dans une existence antérieure ? C'est sans doute pour cela que je peux affirmer qu'ils sont mille fois plus sublimes depuis qu'ils sont décrépits. Ont-ils jamais pu paraître plus sacrés que dans leur abandon magnifique ?

— Vous avez raison, cher poète et ami !... Mais qu'il est déplorable — ajoutait lord Arthur — de constater partout où l'on va la laideur des Anglais en voyage !... Ah ! mes compatriotes ne font pas bien en Italie !... Puis-je y demeurer ? Madame Laurette, que me conseillez-vous ?

Le chemin de fer nous ramena vers Salerne, où le yacht nous attendait. Ma Charmotte pendant le trajet soupira :

— Mes chaussures sont trempées !

Pascal lui ôta ses bottines et cacha les pieds de sa respectable amie dans son paletot. Il souriait vaguement, attendri mais ironique. Sans doute se rappelait-il le premier voyage d'Italie qu'il avait

fait avec elle autrefois, et madame La Charmotte, devinant ses souvenirs, dit en souriant aussi :

— Je suis réchauffée... Ah ! cher Pascal ! qu'il est doux d'être vieux !...

La pluie tombait encore lorsque nous arrivâmes à Amalfi. Mais le lendemain, le jour était redevenu limpide et l'azur joyeux. Nous avons parcouru le joli village abrupt et posé sur les rocs comme un oiseau blanc.

— Il faut que nous allions goûter à l'ancien couvent des Capucins, — avait dit lord Arthur, — la vue y est merveilleuse.

Pascal était tenté par le nom charmant de l'auberge de la Lune, ancien couvent d'Antonins mais lord Arthur lui affirma qu'elle ne possédait qu'un tout petit cloître, seulement gentil, tandis que le grand Albergo Cappuccini-Convento avait une terrasse unique.

— Allons, venez, Pascal, — dit madame La Charmotte, — et ne regrettez pas l'auberge de la Lune : vous n'êtes plus à l'âge de Pierrot.

— Ne vous moquez donc pas de moi, toujours belle amie ! Dites ? celui qui nous aurait assuré, il y a quelque trente-cinq ans, que nous ferions un tardif voyage de noces nous aurait bien étonnés !

— Mais, insupportable Pascal, nous avons bien souvent voyagé ensemble !

— Mais pas dans ces lieux, où j'avais tellement envie de vous conduire, il y a quelque trente-cinq ans !... Vous rappelez-vous nos projets ? Connaître toute l'Italie depuis les lacs jusqu'à la pointe de la Sicile... Ne riez pas, madame, il n'y a pas de quoi !...

Ainsi devisaient-ils derrière nous, en se tenant par le bras. Lord Arthur me souriait et me montrait là-bas, sur la mer azurée, l'île des Sirènes.

On dit encore la messe dans la vieille chapelle des Capucins ; au cours de la visite que nous fîmes de ce couvent devenu auberge, je fus très surprise de voir, à côté de l'office, de ses tabliers et de ses bouteilles, une sacristie avec des vêtements sacerdotaux et des burettes. Le jardin en terrasse, situé sur la hauteur, voit s'étendre à l'infini la mer admirable. La mer ! elle a des murmures de lèvres, des souplesses de femme, des langueurs d'amoureuse... ses vagues ont des gonflements de seins, des cambrures de croupe, des ondulations de torse ; les lames s'allongent sur la plage, tels des corps voluptueux... La mer tout entière est la Sirène...

Sous une longue treille formant berceau, toute enguirlandée de glycines et de légers feuillages,

nous allâmes nous promener. Il y avait une profusion de roses de toutes les teintes, de toutes les espèces, de toutes les grandeurs : simples, petites et rondes, lourdes, larges, blanches, rouges, roses, jaunes, pourprées, couleur de nacre, d'écume, ou de corail, elles tendaient vers nous leurs visages de fleurs ; elles avaient l'air de me dire, quand je passais : « Sois la bienvenue ! »

L'une d'elles était juste près de ma bouche ; elle était jaune et répandait une divine odeur. Ainsi que dans mon enfance, je ne pus m'empêcher de donner à cette rose un baiser d'amie, un baiser de sœur.

— Comme les fleurs vous aiment, madame Saint-Hélier ! — dit gravement lord Arthur. Les autres hommes disent aux autres femmes : « Vous aimez les fleurs. » Mais à vous, je vous dis que vous êtes aimée par elles... Permettez-vous ?

Il souleva le rameau qu'alourdissait la corolle épanouie aux nombreux pétales, et, à son tour, il y plongea ses narines et ses lèvres.

— Avez-vous jamais pensé, — poursuivit-il, — que ces mots : « Respirez cette rose ! » ont été murmurés certainement par des millions d'hommes à des millions de femmes, et que jamais ce ne fut la même rose ?... C'est stupide, ce que je tâche

d'exprimer là... un peu stupide... et pourtant cela vient d'un sentiment profond. Peut-être qu'il y a des siècles une jeune femme a baisé comme vous une grande rose jaune, tout à fait pareille à celle-là et qui pourtant n'était pas la même... et cette jeune femme est morte, et vous, vous mourrez, et, demain cette rose sera toute flétrie... Ah ! ne songez-vous pas qu'il serait divin de pouvoir humer l'odeur de la rose blanche que Juliette mordait à son balcon, de la rose pourprée, couleur d'un sang héroïque, que la blonde Hélène effeuillait sur les remparts de Troie... ? Ah ! le bouquet de roses que Musset mettait toujours devant lui sur sa table de travail !... Ah ! les roses qui parèrent, un soir de bal, le corsage de ma jeune mère !... Je voudrais me pencher sur toutes les roses de tous les âges et du monde entier... Aussi suis-je prodigieusement ému devant une fleur séchée, qu'elle ait vingt ans, cent ans ou des milliers d'années, comme ces feuillages trouvés dans les sépultures égyptiennes... Je vois sa forme, et son ancien parfum rôde autour d'elle comme une ombre ; et j'évoque alors ceux-là qui vivaient, et que les fleurs enivraient... Ah! comme la mort règne sur la vie ! qu'elle est puissante, qu'elle est dominatrice, pour qu'en cet instant, près de vous, je rêve à ceux qui ne sont plus

et au temps où nous ne vivrons plus nous-mêmes !..
Et pourtant, entre ces pétales jaunes où vous avez mis, papillon invisible, votre baiser, j'ai respiré, je le crois, l'arome essentiel de toutes les plus belles roses...

Je penchai la tête.

Lui tenait toujours le rameau fleuri entre ses doigts et nous étions debout en face l'un de l'autre séparés seulement par une fleur. Il continua :

— Ne redoutez-vous donc jamais le jour où vous serez morte?... Morte, immobile, froide, insensible, sans yeux, sans voix et sans amour. Plus d'azur, de tiédeur ni de parfums charmants, dans le sépulcre noir, glacial, empesté... O chère beauté, savez-vous bien à quel point vous durerez peu? à peine plus que cette fleur ! N'éprouvez pas l'âpre désir de profiter de la courte jeunesse, de la vie trop incertaine?... Oh ! madame Laurette, ne regretterez-vous pas, quand votre peau sera ridée, quand vos yeux seront éteints, et votre corps voûté, de n'avoir pas fait à l'amour le don de votre grâce et de votre force ainsi que cette corolle ouverte qui nous verse tous ses baumes, écarte ses plus secrets pétales afin de nous livrer son cœur? Quoi ! vous serez vieille, ô Laurette? et vous n'aurez pas aimé

J'étais confusément peureuse et je craignais ce

qu'il allait me dire encore, et j'aurais voulu lui crier : « Lord Arthur, je vous en supplie ! ne m'avouez pas que vous m'aimez !... » Peut-être lut-il dans mes regards sincères ce que je n'osais pas exprimer par des mots, car il ne me dit pas ce que j'appréhendais ; mais il parla encore ainsi :

— N'éprouverez-vous donc jamais cette langueur divine, cette fièvre sacrée, cette mélancolie ou cette soudaine allégresse, cette ivresse ou ce supplice, cette douleur, cette obsession? Vous endormirez-vous toujours sans qu'un nom soit murmuré par vos lèvres, vous réveillerez-vous sans qu'avec la lumière pénètre en vous cette certitude incomparable : « J'aime et je suis aimée?... » Ne vous sentirez-vous point à la fois appauvrie et enrichie?... N'éprouverez-vous pas cet ensorcellement passionné et ce trouble infini et cette angoisse, et cette misère et cette extase et cette grandeur? Celle qui n'a pas aimé, madame, celle-là, malgré son génie, malgré sa beauté, celle-là n'aura pas vécu ; et la plus humble amante aura goûté plus de joie que celle qui se croit privilégiée et qui pourtant ne connaît pas l'amour ! Certes il trahit ; certes il est menteur quelquefois, et, quelquefois, fourbe, inconstant, fuyant... mais qu'importe ! même ceux qu'il torture chérissent leur torture ; et comme on

le pleure, ce cruel, ce bourreau, quand il vous a fait grâce, quand il vous a quittés !...

Il se tut un instant, et respira la rose :

— Il y a aussi, madame Saint-Hélier, de calmes, d'éternelles tendresses, des plaisirs durables, des bonheurs que la mort seule fait cesser... N'en voudriez-vous pas?

Je l'entendais comme dans un rêve.

Il me semblait qu'il avait en parlant ainsi illuminé mon âme et que j'allais voir clair en moi-même. Mais je ne répondis rien ; et lord Arthur lâcha brusquement le rameau qu'il avait de nouveau courbé d'un geste lent. Ce rameau vint me frapper légèrement la poitrine, pendant que, sur mes mains et sur ma robe blanche, la pauvre rose trop mûre m'éclaboussait de mille pétales, couleur d'ambre...

J'eus une sorte de vertige ; j'en accusai la chaleur et la fatigue, et je demandai à mes amis de me laisser reposer, un instant, dans une des chambres de l'hôtel pour ne rentrer à bord que lorsque mon malaise se serait dissipé.

Je m'allongeai sur le lit. Mes oreilles bourdonnaient, mes yeux étaient douloureux et je les fermai comme si, les paupières closes, je devais mieux lire au dedans de moi.

Mes mains brûlantes pendaient hors du lit,

molles, lasses, et j'étouffais sous ma blouse, pourtant impalpable, de linon et de dentelle. J'écoutais le bruit que la mer faisait sur les rocs. Sans la voir, je savais que cette mer était étincelante ; je savais qu'elle entourait, là-bas, de ses bras soyeux et bleus, une île où pour moi le bonheur était enfermé et portait le nom de Raoul...

Près de mon lit, sur une table, avaient été posés, par les soins de lord Arthur, un grand verre, une carafe d'eau, si froide que le cristal suintait à grosses larmes glacées, du sucre et des citrons.

Des citrons ! énormes, dorés et, par endroits, verdâtres ; ils répandaient une odeur acide, délicieuse et déjà désaltérante. Qui n'a pas respiré l'odeur des citrons d'Italie ne sait pas ce que peut être le parfum d'un de ces beaux fruits. Frais, amer, pénétrant, subtil, je le buvais avec une soif paresseuse et que ce seul arome étanchait.

Brusquement, je m'assis et rejetai en arrière ma chevelure défaite. Je me souvenais des paroles de lord Arthur et, presque mot à mot, je me répétais tout son plaidoyer en faveur de l'amour. Une sorte de sanglot contracta ma gorge, et mes doigts se joignirent sur mon cœur tumultueux :

« L'amour ! mais je le connais ! mais il m'habite ! J'aime ! j'aime ! je suis certaine que j'aime aussi

profondément, aussi uniquement qu'il est possible d'aimer. J'aime, et ce n'est pas vous, lord Arthur !... non, non, ce n'est pas vous !... J'aime, et je souffre puisque je suis loin de tout ce que j'aime !... Je vous aime, ô Raoul, mon ami Raoul !... » Et cette certitude, un instant, m'inonda, lumineuse, parfaite, et j'en eus peur. Craintive, épouvantée, je murmurai ainsi qu'une prière :

— Oui, je vous aime, Raoul, mais ce sentiment-là n'est pas l'amour : je ne veux pas !... Je vous aime, mais d'amitié profonde ! Oui, c'est cela !... Je souffre d'être sans vous, et vous êtes la moitié de moi-même ! Mais cela, ô Raoul, cela n'est pas l'amour ! L'amour est injuste, fourbe, traître ; l'amour a pour frère farouche, le désir haineux, le désir qui blesse, le désir qui rend l'homme méchant et par lequel la femme est avilie... Non ! non ! je ne veux pas que nous nous aimions d'amour ; parfois, il me serait bien doux de poser, sur votre cher cœur, ma tête, mais c'est par affection, par tendresse immense, mais chaste ! O mon ami, n'est-ce pas avec pureté que vous m'aimez aussi ? Vous ne m'avez dit jamais que vous m'aimiez ; jamais je ne vous ai dit : « Je vous aime... » Mais nous savons que l'un à l'autre nous nous sommes nécessaires comme l'eau l'est à la soif et le pain à la

faim. « Mon ami... » ces deux mots ne contiennent-ils pas une confiance divine, quelque chose de plus beau, de plus parfait que tout?...

Et je me mis à pleurer, le front penché.

On frappa timidement à la porte :

— C'est moi, — annonça la voix de lord Arthur —; comment allez-vous?... Puis-je entrer?

Je m'étais étendue de nouveau, la nuque au creux de l'oreiller frais :

— Entrez ! — dis-je machinalement.

Il entra : je me sentis si subtilement environnée par la caresse de son regard que je détournai mon visage. Alors il se mit à genoux près du lit et couvrit de baisers ma main qu'il serrait dans les siennes. Avant que j'eusse le loisir de protester il s'était relevé, et, grave, correct, avec un soin adroit, il pressa dans un verre d'eau le jus des citrons dorés... Il ajouta du sucre, et puis, avec douceur et bonté, il me fit boire, comme une enfant. Et, pendant que j'avalais ce breuvage, lui, les yeux clos, en aspirait voluptueusement le puissant parfum.

XXI

Partout, partout, cette double idée m'obsède e
me tourmente : notre amitié, à Raoul et moi, serait
ce de l'amour?

Et pourquoi lord Arthur m'aime-t-il?... Mai
lord Arthur est redevenu avec moi parfaitemen
calme, il ne me parle plus de l'amour.

Partout je songe à Raoul, je me remémore toute
ses paroles ; je me récite ses lettres, qui sont gravée
dans ma mémoire... Pourquoi est-il parti? est-c
parce qu'il m'aime?...

Partout, partout j'ai cette hantise, partout ell
m'a poursuivie ; dans Palerme, jaune de marbr
et de soleil ; dans l'adorable jardin de Monreale, e
face des nobles collines bleues, si paisibles qu'elle

semblaient azurées d'encens, parmi les renoncules multicolores et toutes les fleurs de cet enclos recueilli, partout j'y ai songé ; à Taormina, devant l'éblouissant paysage presque trop beau, sur les gradins du théâtre antique où l'on parvient par des chemins bordés de roses, partout, dans l'étincelant azur de ce printemps miraculeux, je ne pense qu'à vous, Raoul, à vous seul !

Nous avons vu Agrigente et son port sulfureux et ses temples splendides qui paraissent à jamais mornes d'avoir pu survivre à leurs dieux.

Dans les montueux sentiers passent des chevriers gracieux et des troupeaux de chèvres blanches aux cornes tordues en forme de lyre. Toutes devraient s'appeler Amalthée, tant elles sont belles. Ce sont les bergers qui donnent aux cornes naissantes de ces jolies bêtes, peu à peu, cette courbe harmonieuse. Ces bergers portent tous, en guise de houlette, un fusil. Car cet endroit pastoral est, paraît-il, fréquenté par les brigands.

Nous avons touché le sol grec à Katakolo, affreux petit port, mais grec ! J'y ai eu la déception de ne pas trouver à la poste la lettre de Raoul impatiemment attendue. De là, nous sommes allés à Olympie. La tristesse de ma déconvenue me pesait, et je n'ai de ces lieux qu'un souvenir un peu confus,

où domine le grand bourdonnement des innombrables abeilles. Il faisait une chaleur accablante ; dans des champs de trèfle d'Espagne gisaient les tronçons de colonnes antiques sur lesquels Pascal s'assit pensif et en silence. Un petit berger, avec son troupeau, traversa un torrent à sec en jouant d'une petite flûte, et les montagnes qui limitent ce paysage bucolique avaient l'air empruntées à celles qui sont peintes sur les éventails japonais.

Des lézards se chauffaient, d'étranges lézards roses rayés de brun, sur les vieux marbres couleur de miel, et des papillons orangés palpitaient à la pointe des herbes hautes.

Nous fîmes à l'hôtel un déjeuner somnolent. L'atmosphère orageuse nous oppressait ; nous revînmes à Katakolo à travers des lieues d'orge verte et de pavots rouges, et des vignes en festons, au delà desquels s'étendait la mer d'une opacité de turquoise.

Dans le train qui nous ramenait au yacht, Pascal s'égaya :

— Voyons Laurette ! à quoi réfléchis-tu ? Je suis sûr que tu n'as rien admiré, ni l'Hermès de Praxitèle, d'ailleurs surfait... ni la Victoire dans le petit musée d'Olympie, ni rien de rien.

— Madame Saint-Hélier nous a quittés en pensée, — dit lord Arthur un peu tristement.

Pascal reprit :

— Cite-moi une seule de ces choses que nous avons vues tantôt, une seule, et je constaterai qu'après tout tu sais voyager aussi bien qu'une autre.

— Eh bien, Pascal, je te parlerai d'un exquis papillon : il était découpé dans une soie jaune sur laquelle couraient des arabesques d'or, et ses ailes étaient délicatement terminées par une bordure noire en forme de « grecque », ce qui n'est pas étonnant...

Pascal éclata de rire :

— Menez-la donc en Grèce ! — dit-il, en tendant les bras d'un air de désolation comique vers lord Arthur, qui souriait.

Et puis le bateau — ai-je dit qu'il s'appelait « Tristan »? — est reparti, et doucement, mollement, nous avons navigué sur le golfe de Lépante... La mer y est unie et pourtant nuancée ; les monts qui la longent sont bleus et mauves et roses et portent des noms illustres. Pascal, tout un jour, a guetté la cime du Parnasse, et il en a clamé les syllabes sonores, joyeusement, dans l'air marin.

Les marsouins de bronze lisse jouent toujours

dans notre sillage et l'on voit dans l'eau transparente flotter des milliers de méduses qui, tour à tour, s'épanouissent comme des fleurs ou s'arrondissent comme des coupes irisées, et qui sont bleues et roses et mauves comme les montagnes aux beaux noms.

Une mouette blessée est tombée, l'autre jour, sur le pont : Nanon l'a recueillie, l'a soignée ; nous lui avons fait une sorte de nid dans un large tiroir ouvert que nous avons capitonné de notre mieux. Que c'était triste à voir, l'immobilité de cette vagabonde !... Et puis, hier, elle est morte... Morte, et ses ailes, ses grandes ailes, libres, hardies, sont inertes, pour jamais.

On l'a jetée à la mer.

Et mon cœur fut serré jusqu'aux larmes.

Corinthe... Nous allons passer la nuit là, on va jeter l'ancre dans cette eau d'opale où voguent les méduses.

Un soleil couchant, rose et jaune, s'effeuille sur la mer ; et de longues nuées violettes tissent des voiles et des écharpes autour des monts endormis où semblent, çà et là, brûler des feux d'or et de pourpre, derniers rayons du jour qui s'éteint.

Le bruit et l'animation nécessités par la manœu-

vre de l'ancrage avaient cessé ; lord Arthur vint s'accouder près de moi au bastingage.

Je lui dis :

— Je regarde les méduses.

— Savez-vous d'où elles viennent, madame?... Je me suis laissé affirmer qu'elles sont détachées d'une plante sous-marine bizarre, étrange, mi-animale, mi-végétale. Il y a une plante mâle et une plante femelle. A l'époque où tout doit se reproduire, le flot arrache à ces rameaux différents ces corolles qui, dans leur élément, sont si jolies et qui, sur le sable, mourantes, sont d'une si repoussante gélatine... Ces méduses qui flottent là, dans cette mer tiède, sont des organes de vie qui s'en vont au hasard des vagues, des flux, des reflux, des remous et des marées, au-devant de ce qui doit les compléter, à la rencontre les unes des autres... Peut-être n'est-ce pas une histoire vraie, madame ; en tout cas, je la trouve très belle, et c'est un savant qui me l'a contée...

O merveilleuse nature, dont tous les stratagèmes, dont toutes les ruses, dont tous les pièges vont vers ce seul but : l'amour !

— Et la mort, lord Arthur...

— L'amour, c'est la vie ; c'est ce qui la perpétue malgré la mort... Mais vous êtes triste, madame

Laurette. Vous songez toujours à l'oiseau qui vint expirer près de vous. Je pourrais, à ce propos, vous dire de mélancoliques galanteries, telles que celle-ci : « Même mourir serait doux à vos côtés... » Mais je ne le pense pas ; vous m'inspirez le désir de vivre et de vaincre, l'âpre besoin de conquérir, malgré tout, le bonheur que vous pouvez donner...

Avec effroi, j'étendis les mains vers le jeune homme. Il profita de ce geste, et, les saisissant, il les baisa l'une après l'autre.

— Ne craignez rien. Je ne vous ennuierai pas davantage. Oubliez, si vous le voulez, ce que je vous ai dit. Mais ne pleurez plus sur la mouette. Elle avait été peut-être imprudente, ou trop timide, ce qui est souvent une imprudence pire ; elle n'avait peut-être pas su bien user de la belle liberté... La liberté ! bien peu d'êtres en sont dignes. Peu d'entre eux savent la garder, encore moins en jouir...

Et, d'un air un peu fâché, il a allumé une cigarette...

Est-ce pour moi qu'il a dit cela ?...

— Demain, madame, dès le matin, nous nous engagerons dans le canal de Corinthe : sans doute ne serez-vous pas levée ; mais, à déjeuner, vous nous assurerez avoir eu par votre hublot une très suffisante impression du paysage. Bientôt nous

serons au Pirée. Vous verrez Athènes et l'Acropole toute petite sur sa colline sacrée, et, dans les musées enivrants de beauté, vous verrez la divine statue sans tête qui, le genou levé, renoue sa sandale...

Mais je ne l'écoutais plus... Athènes, Athènes, verrai-je bien toutes vos richesses?... Il me semble que mes yeux sont fermés à la splendeur des choses, que mon esprit ne peut plus comprendre, à peine admirer... Qu'importe tout cela?... bientôt, bientôt nous serons à Candie... je rejoindrai Raoul... Quelques jours encore; et je tiendrai dans ma main sa chère main, et ses yeux me riront avec tendresse et j'entendrai sa voix, sa voix qui fait battre mon cœur : « Eh quoi! — raillera-t-il avec émotion, — c'est vous, Laurette, c'est vous-même... je suis sûr que vous venez voir si je suis bien sage et si je ne vis pas maritalement avec la princesse Ariane... »

Lord Arthur me montra le ciel :

— Voici la lune, la lune ronde, méduse de nacre, dans ce soir vert et violet...

— Elle est belle, — dis-je tristement.

Un vent plus frais courait sur le pont : lord Arthur m'enveloppa d'un plaid chaud de laine duveteuse. Puis, attentivement il regarda monter vers le ciel la mince fumée de sa cigarette.

Et je songeais :

« O Raoul ! vous revoir, vous entendre, vous sentir là... ne nous quitter plus !... Oui, c'est cela, ce que je nomme la félicité dans sa plénitude, la joie absolue... Vous voir ! vous voir ! respirer votre parfum, et que votre présence et vos gestes et vos paroles tissent autour de moi, petite proie faible et douce, un filet serré, aux mailles soyeuses, d'où plus jamais je ne m'évaderai... Je veux être prisonnière de votre affection, de votre amitié. Je veux vous suivre partout et que vous vous attachiez à mes pas, à mon existence. Je ne veux plus que nous nous séparions, je ne le puis plus supporter. J'ai besoin de vous, Raoul, de votre bras sous ma main qui tremble, de votre cœur près de mon cœur... Et, si cela c'est l'amour, ah ! Raoul, tant pis !... s'il faut pour vous retenir que mes bras vous entourent et vous pressent, ah ! s'il le faut... je le veux bien, oui, je le veux... je vous les tends... je vous les ouvre... mon ami... mon amour !... »

— Madame, — dit lord Arthur, — bien que ce bateau soit à l'ancre, sentez-vous comme il oscille? Pourtant la mer est absolument unie... mais il y a des courants très profonds. Je suis un peu comme la mer, ce soir... Oh ! j'aime à vivre en bateau, être à la fois errant et captif... J'aime la mer ! toujours

pareille et jamais la même, son immensité, son silence, son rayonnement ou sa brume de perle. J'aime les feux des ports que l'on voit briller au loin dans l'obscurité calme, j'aime à être bercé comme un chétif enfant par cette nourrice au lait écumeux qui me raconte pour m'endormir des histoires de voyages et de tempêtes et me promet de me conduire vers des pays nouveaux...

« Et moi aussi, — pensai-je, — je t'aime, ô mer clémente qui me portes vers le bonheur, le bonheur enfin retrouvé !... »

XXII

Y a-t-il une semaine, un mois, dix ans ?...

Nanon me l'assure : quinze jours seulement se sont écoulés depuis notre arrivée à Candie !...

Candie ! Candie !... ô toi qui pour moi étais une île bienheureuse !...

Y a-t-il eu des nuits, des matins, des ciels bleus depuis cette date atroce et sombre ? Le hasard d'une bourrasque a forcé le bateau à se réfugier en rade de Santorin. C'est là que j'ai rouvert les yeux sur la vie, c'est là que depuis quelques jours nous attendons le vent favorable, c'est là que j'écris ceci...

Des montagnes noires et comme calcinées, arides, funèbres, mirent leurs faîtes ténébreux

dans une eau sulfureuse... Ah ! que ce morne lieu n'est-il l'entrée véritable du séjour des ombres ! J'y descendrais... j'y descendrais comme Alceste, pour vous rendre la lumière, à vous, Raoul, à vous qui êtes mort !

Je ne vous ai pas revu... je ne vous reverrai jamais.

Jamais...

Jamais ! jamais !... Avais-je déjà aussi profondément senti l'horreur inhumaine de ce mot : « iamais » ?...

XXIII

Je vis encore, moi... je respire... Malgré ma douleur, le soleil m'éclaire, et le parfum des fleurs peut pénétrer en moi...

Et la vie me paraît pourtant plus déserte, plus désolée que ces sombres montagnes... Je vis... Pendant des heures et des heures, penchés sur mon lit, mes amis anxieux ont épié mon réveil conscient. Je me débattais au bord d'un gouffre horrible, vers le fond duquel, en vain, j'étendais mes faibles bras pour que quelqu'un pût les saisir, s'y cramponner, et remonter jusqu'à moi...

O détresse ! ô solitude de cette convalescence désespérée !... Pourquoi mes amis n'ont-ils pas permis que je parte aussi, et que je quitte pour

la barque funèbre ce bateau blanc qui porte des vivants... des vivants !... et auquel on n'a pas mis de voiles noires !....

Nous sommes arrivés au port de Candie par un matin si beau !... Vite je suis montée sur le pont... La mer était de soie à reflets d'argent et mirait au loin les vieux remparts de pierre dorée... La cime d'un mont neigeux étincelait dans l'air pur, d'une transparence délicieuse, calme, chaude.

Lord Arthur avait déjà fait un tour dans la ville et commandé pour l'après-midi une vieille voiture trouvée à grand'peine et qui devait nous conduire au lieu des fouilles, à Knossos. Déjà j'étais inquiète : j'avais télégraphié d'Athènes à Raoul le jour et l'heure de notre arrivée ; nous étions en retard, et nous aurions dû être là dès la veille au soir ; mais cela m'étonnait que Raoul ne fût pas revenu nous attendre, nous guetter de nouveau, ce matin; cela m'étreignait le cœur douloureusement.

Et rien ne me plut dans cette petite ville pittoresque, ni dans son musée : il me semblait, tant je savais mot à mot les lettres de Raoul, que je connaissais tout cela depuis bien longtemps.

Malgré le soleil, nous partîmes aussitôt après le déjeuner pour Knossos.

La route fut monotone. A mi-chemin était un jardin fermé : le cocher, qui parlait anglais, expliqua que c'était le cimetière.

Par-ci, par-là, des oliviers desséchés et couverts de poussière, et sur les talus, partout, ces minuscules marguerites jaunes que les orfèvres de jadis copièrent en or fin pour enguirlander le col des jeunes femmes.

Puis la solitude s'anime ; des ouvriers quittent un instant leur travail pour nous examiner avec intérêt. On voit les fouilles : le sol creusé, des blocs de pierre, et toute la terre longuement éventrée. Des hommes passent, piochent, soulèvent des sacs sous la chaleur déjà lourde comme un fardeau. Ce sont ceux qui contribuent à découvrir tous les jours un peu plus de la souterraine cité, du palais fabuleux de Minos et d'Ariane. Encore quelques pas, et c'est la maisonnette carrée où habite celui que Raoul nomme « le magicien », le directeur des fouilles.

Lord Arthur nous précède auprès de lui pour l'avertir de notre présence et le prier de nous guider dans la demeure merveilleuse. Nous descendons de la vieille voiture, et ma Charmotte, Pascal et moi nous asseyons sur un talus, oppressés par le soleil torride. Pascal se tait, et supporte

avec peine son casque doublé de vert. Ma Charmotte s'abrite sous une ombrelle à l'épaisse doublure, et moi, nerveuse, impatiente, je cueille les petites marguerites... Pourquoi Raoul n'est-il pas déjà près de moi ?

Mais je vois sortir de la maison blanche un jeune homme ; il me semble le reconnaître : c'est l'ami de Raoul. Raoul me l'a décrit quelquefois dans ses lettres. Vivement j'ai couru vers lui, et, tout de suite, je lui ai dit, sans souci des convenances et de tout ce qui loin du monde nous paraît si tôt inutile :

— Monsieur vous devez savoir où est monsieur Raoul Saviange. N'a-t-il pas reçu une dépêche d'Athènes ? Je suis madame Saint-Hélier... Ne vous a-t-il pas dit que j'allais venir à Candie...

Et puis, soudain, glacée, je m'arrêtai, muette, épouvantée. Ce jeune homme inconnu pleurait.

Il essaya de parler, mais il ne le put : sans doute aurait-il voulu me préparer un peu à ce qu'il devait m'apprendre. Mais la surprise de la rencontre, la précision de mes questions, le laissèrent interdit, et il ne sut qu'avouer, sans détours, la vérité :

— Madame, — balbutia-t-il tout bas, — Raoul Saviange a été enterré hier dans le cimetière de Candie.

Cette phrase, nette, simple, d'une affreuse brutalité dans son émotion, me transperça comme un couteau.

— Raoul est mort ? — dis-je en me cramponnant à cet homme pour ne pas tomber. — Il est mort ?... c'est vrai ?...

Et puis je ne sais plus très bien ce qui se passa. Je me retrouvai couchée sur un divan, dans une salle fraîche ornée de vases antiques, parmi des corbeilles contenant des fragments de poteries. Cette salle... ne l'avais-je pas habitée ?... Ah ! oui, dans les lettres de Raoul...

Il y avait là lord Arthur, le « magicien », Pascal, ma Charmotte ; et moi, vivant un rêve atroce, étrange, j'interrogeais avidement l'ami de Raoul.

Et il me dit comment cela s'était accompli.

Raoul avait la fièvre, le soir, et il toussait ; et puis très vite son état s'était aggravé, et il avait craché le sang, et il était mort doucement, en dormant, sans s'en apercevoir. Le médecin de Candie avait été terrorisé par la fin si rapide de cette subite phtisie.

Comme, un jour, quand Raoul allait bien, il avait confié à son ami : « Tu sais, si par hasard je claque ici, je veux qu'on m'enterre dans ce joli

cimetière, plein de poivriers et de lauriers-roses... », on avait télégraphié à ses parents, en même temps que la nouvelle de sa mort, ce dernier désir. Les pauvres gens avaient répondu qu'il fût fait selon la volonté de leur fils... qu'ils étaient vieux, malades, qu'ils ne pouvaient venir si loin.

Et la veille, la veille de notre arrivée, on l'avait couché, lui, si jeune, si beau, si charmant, dans une boîte étroite et noire ; on l'avait, cet enfant, enfoui dans la terre obscure — cette terre de laquelle il voulait voir sortir le passé !

Puis dans mes mains qui tremblaient on remit tout un paquet. On avait trouvé dans un tiroir de sa table, ce matin même, sur un bout de papier, ces mots :

Si je meurs, tous mes papiers seront envoyés à madame Saint-Hélier, 35, *quai Voltaire*, *Paris.*

— Et vous affirmez qu'il n'a pas compris qu'il mourait ! — m'écriai-je avec désespoir.

— Non, madame, il ne l'a pas compris. Il a pensé beaucoup à la mort au début de son séjour parmi nous, et c'est au moment sans doute de cette sorte de pressentiment qu'il nota sa volonté; autrement il n'aurait pas eu soin d'écrire votre adresse; plus tard, il savait que vous feriez escale à Candie et

s'en réjouissait. Il me parlait souvent de votre prochaine arrivée... Le jour de sa mort, il délirait un peu ; il disait : « Ce n'est pas sur un yacht blanc, que madame Saint-Hélier arrive... Non, non, c'est sur un voilier étrange en forme d'œillet... sa coque est verte et ses voiles sont cramoisies, et il porte une cargaison d'aromates, d'épices et de senteurs... »

— O mon Dieu ! c'est ce que je lui contais quand je le soignais naguère... Il est mort, et je n'étais pas là pour l'arracher aux ténèbres... Je l'aurais pu : je l'aimais tant !... mon ami ! mon enfant ! mon petit enfant !... ah ! pourquoi m'avez-vous quittée ?...

Je ne pleurais même pas ; mais, la tête en avant, et courbée sous ma douleur, j'écoutais.

— Nous allons faire une caisse de tous les objets personnels de Saviange, — reprit-on ; — et nous l'adresserons à ses parents. Pour les papiers, ils sont tous là ; et vous pouvez les emporter, madame.

Lord Arthur s'occupa de faire un paquet de ces cahiers épars

Pascal, accablé, serrait une main de madame La Charmotte. Il ne savait rien me dire, et je ne lui avais pas vu ce visage-là depuis la mort de maman.

Ma Charmotte pleurait en silence.

— Monsieur, — dis-je à l'ami de Raoul, — venez avec nous ; montrez-nous sa tombe...

Lord Arthur, timidement, conseilla de m'épargner cette visite au cimetière. Mais je déclarai que je voulais absolument qu'on m'y conduisit.

Nous remontâmes en voiture ; mais, tout près de ce jardin des morts, nous fûmes arrêtés par un cortège... Tout un régiment de soldats anglais, vêtus de toile beige, raides, arme au poing, avançait lentement, suivant un cercueil...

Je me levai, et je restai debout dans la voiture.

Le cocher nous expliqua l'enterrement : un soldat s'était noyé en voulant sauver deux camarades, lesquels s'étaient baignés trop au large avec imprudence. Victime de son courage, il coula, avec eux ; on n'avait retrouvé qu'un seul corps : le sien.

Le lent défilé continuait... Toujours debout, je regardais... je regardais surtout un petit soldat à figure rose et rasée... Il se tenait bien droit ; les bras au corps, il marchait d'un pas automatique. De loin, il aurait pu paraître impassible. Mais moi, moi tout près, je voyais sa pauvre figure, presque enfantine, couverte de pleurs. Je voyais ses yeux rougis, son nez gonflé, sa bouche crispée... Jamais,

jamais je n'oublierai le visage de ce petit soldat !.. Sans doute, ce mort était-il son ami... son ami !...

Ah ! le cercueil est entré par la grille ouverte, et le régiment va suivre... Il nous est impossible également de pénétrer dans ce cimetière et d'avancer sur la route parmi cette foule... Et, sans rien voir, je devine ce qui se passe derrière ces rameaux fleuris... je *sais* qu'une fosse est creusée, vide encore, près d'une autre dont la terre est fraîche... je sais qu'on va y descendre cette boîte dans laquelle est enfermé ce qui fut jeunesse, ardeur, espoir, courage ! enfin ce qui fut vivant sous le beau ciel chaud, ce qui fut peut-être l'amour d'une femme inconnue, ce qui fut un être dont le cœur battait plein d'un sang pourpré !... Et hier, — hier ! hier ! — pour Raoul, ce fut ainsi...

. . . .

Maintenant je sais par ma Charmotte, que je suis alors tout à coup tombée, les bras en avant, que Pascal et lord Arthur m'ont retenue et que l'on a donné au cocher l'ordre de regagner le port le plus vite possible; que l'on m'a transportée sur le yacht, ayant repris mes sens, mais non le sentiment de ma misère. Le bateau quitta Candie, le soir même; mon état s'étant aggravé, on revint au Pirée querir un médecin d'Athènes, et, lorsque

ce médecin le permit, on repartit, au hasard, sur la mer bleue, avec le ferme espoir de guérir, après mon corps, mon âme...

Mais est-ce que c'est bien réel, tout cela ?... Ai-je été à Candie autrement que dans un songe atroce... Est-ce que cela peut être ? Raoul est-il resté là-bas ?... Vraiment... vraiment !... dans un tombeau !...

XXIV

Dès que j'en ai eu la force, j'ai feuilleté les papiers de Raoul que l'on m'avait donnés. Il y a un roman délicieux, presque achevé, des études, des articles commencés, beaucoup de notes, quelques poèmes d'une mélancolie profonde et des pages entières qui me sont adressées... à moi.

J'ai lu :

« Laurette... j'aime votre nom. Mais, s'il ne me plaisait pas, je ne chercherais pas à vous en donner un autre... qu'importe votre nom ?... Vous n'en avez plus besoin dans mon cœur... vous êtes la seule... vous êtes celle à laquelle je pense et je rêve... et quelquefois, dans ces pensées, dans

ces rêves, si je vous appelle, c'est ainsi : « Mon amour... » Mon amour !... Oui, je vous aime, ô ma belle chérie !... ce que vous vous obstinez si méchamment à dire amitié n'est qu'amour et encore amour... Ah ! quel désir j'ai eu trop souvent, près de vous, de prendre entre mes mains votre petite tête, de poser mes paumes sur vos joues si douces, de glisser l'extrémité de mes doigts dans vos cheveux parfumés, et de rapprocher peu à peu, lentement, du mien votre visage, jusqu'à ce que nos lèvres se rejoignent par un baiser clos et profond... Vous tenir dans mes bras.. mettre mon front sur votre sein tiède... ne pas vous quitter...

» Je suis parti parce que je vous aime... Et jamais, jamais je n'ai osé vous le dire.

» Toujours, vous exaltiez l'amitié aux dépens de l'amour, même le plus tendre... L'amour ! vous n'avez jamais manqué de le cribler de railleries, de dédains ; avec horreur, vous vous détourniez de lui.

» J'avais peur alors, en vous avouant tout ce que mon amitié avait en elle de passion secrète et douloureusement refrénée, j'avais peur de vous perdre... et non seulement de ne pas obtenir plus, mais d'avoir moins. Je me disais : « Elle craindra

la société constante d'un jeune homme qu'elle saura trop épris d'elle ; et ce sera fini, notre intimité, notre confiance, notre camaraderie... Elle ne se sentira plus en parfaite sécurité de sentiments ; elle m'en voudra... Elle s'étonnera, se chagrinera, avec sa naïveté triste... » Et puis dire à une jeune femme qu'on respecte et qu'on adore : « Soyez ma maitresse... » ah ! c'est difficile, vraiment !... Si vous étiez libre tout à fait, je vous dirais : « Épousez-moi », et cela serait absolument la même chose, bien qu'infiniment plus convenable...

» Et c'est pour cela que je suis parti... Je ne pouvais plus vous voir chaque jour, et n'avoir pas le droit ni la hardiesse de vous demander : « Petite bien-aimée... embrassez-moi... »

» Un baiser... un baiser de vous, ma chère, ma douce, ma jolie... J'ai ce tourment qui me hante, j'ai soif et vous ne me donnez pas à boire... Je veux un baiser de vous...

» Les autres femmes ne me sont plus rien : nulle grâce, nulle beauté, ne peuvent, même pour un moment, non pas effacer, mais remplacer fugitivement votre beauté, votre grâce... Il n'y a plus que vous, et seulement vous, dont la jeunesse rie à la mienne...

» Vous...

» Tu ne tiendras pas ces pages dans tes chères petites mains si faibles — et pourtant si orgueilleuses, puisque tu ne veux pas me les confier pour toujours ! — Tu te rirais de moi, et tu me gronderais... Oui, « tu.. » Je te tutoie dans mon âme. Mais je t'enverrai une belle lettre descriptive, avec des plaisanteries très bêtes, et, à la fin, je les baiserai respectueusement, tes chères petites mains, en te nommant « madame »...

Et ceci, deux jours avant de tomber tout à fait malade :

« Ah ! Laurette ! quand vous viendrez, quand vous serez ici près de moi, quand vous m'emmènerez sur ce bateau qui pour moi sera tel qu'un navire enchanté, aurai-je ce courage enfin de vous dire que je vous aime ?... Car vos lettres sont tristes et si tendres !... ah ! si tendres !... Ignorante que vous êtes... est-ce que vous m'aimez et ne le savez pas ?... ou n'osez-vous pas le savoir ?... Mais vous ne pouvez vivre sans moi... vous l'avouez vous-même... et vous le savez aussi que, moi, je ne vis pas sans vous... J'ai besoin de votre joli sourire, à la fois si malin et si indulgent, et d'une si mystérieuse mélancolie !... j'ai besoin de ce fluide

bienfaisant dont votre présence harmonieuse m'enveloppe ; j'ai besoin de vos yeux nuancés et de votre parfum et du frôlement de votre chevelure et du bruit que font vos pas... J'ai besoin d'entendre votre voix basse et pure... et vos paroles qui sont fantasquement diverses ainsi que des oiseaux de toute espèce s'envolant de leur cage au hasard... et j'ai besoin de votre douceur, de votre tendresse. Ah ! vous êtes si douce ! et vous êtes si tendre !... Vos gestes sont des câlineries, vos bras sont beaux et maternels... et je suis un enfant qui vous aime.

» Nous serons heureux, voulez-vous ? Nous vivrons simplement l'un pour l'autre, et les gens en penseront ce qui leur plaira... Nous ne mentirons à personne... Vous êtes presque libre, en somme puisque vous n'avez pas de préjugés... Et la passion profonde, sincère, constante, n'est-elle pas sanctifiée par elle-même ?...

» Qui donc nous empêcherait d'être heureux, Laurette ? qui le pourrait ? Nous sommes jeunes... La vie est bonne... nous nous aimons... car je crois, je crois... je suis presque sûr que vous m'aimez...

» Mais pourtant je voudrais, ô mon amour, que votre bouche me le dise ! »

XXV

Hélas ! ces pages s'échappent de mes mains... Qui donc nous empêchait d'être heureux, ô Raoul, qui donc, sinon nous-mêmes?... Ni mari jaloux, ni parents cruels, ni scrupules inutiles, ni la nécessité avilissante du mensonge, rien, rien, que vous, et que moi... Vous n'avez pas osé... et moi, je n'ai pas su...

Pourtant, nous étions libres...

Pourtant je vous aimais...

J'ai connu tout l'amour en face de ta tombe... l'amour avec son âpreté, sa rigueur, son inclémence, son remords, son déchirant regret... Je t'aimais... je ne te l'ai pas dit... tu ne l'entendras jamais.

Je vous ai laissé partir et, loin de moi, mourir

solitaire. Vous avez souffert... ah ! qui vous soignait ?... Vous aviez chaud, vous aviez soif, et je n'étais pas là !... Je n'étais pas là pour soutenir ta tête et te donner à boire, arranger l'oreiller ; je n'étais pas là pour prendre ta main et te murmurer, quand vient le soir, si triste aux malades : « Je suis près de vous. ne craignez rien !... » Je n'étais pas là pour calmer ta fièvre avec mes mains fraiches, je n'étais pas là pour t'endormir avec des contes, pour distraire les mornes heures de tes journées douloureuses. Vous étiez seul... si seul, ô mon pauvre amour ! mon pauvre petit, vous que j'ai soigné comme mon enfant et chéri d'une si grande tendresse, vous étiez seul... sans moi... comme dans ce tombeau... Ce tombeau !... Ah ! si j'avais pu entrer dans le cimetière en fleurs, si je m'étais couchée sur la terre pour que ma bouche fût plus près de vous, vous n'auriez pas entendu que cette bouche vous aurait crié : « Je t'aime, oui, je t'aime... » Vous ne saurez pas combien je vous aimais !... Les morts sont sourds, les morts sont impitoyables... Je ne te verrai plus ; tes yeux qui me riaient sont remplis de nuit. Tu es immobile et glacé... toi ! animation ! chaleur ! intelligence.

Raoul ! souvent nous disions : « Lorsque nous

aurons soixante ans ! » et je ne verrai pas tes jolis cheveux devenir blancs.

En moi-même, si je peux vivre, tu ne changeras plus ; si je vieillis, hélas ! je vieillirai sans toi, avec ton souvenir pour toujours intact, jeune et beau... Tu resteras paré d'une jeunesse éternelle Ah ! combien la mienne, tellement éphémère, me semble déjà finie ! Elle est vaine, elle n'est plus qu'un mot.

Hélas ! pourquoi fait-il clair? pourquoi la mer est-elle si clémente depuis que nous avons quitté Santorin, l'île funêbre, l'île noire? Pourquoi le soleil et le vent léger, puisque j'ai perdu tout ce que j'aime?... Tout ce qu'il y avait sur la terre d'admirable ou de délicieux est resté sous les paupières closes de mon ami bien-aimé : je ne verrai plus rien qui puisse enivrer mes yeux ou mon âme...

Tout n'est qu'incertitude, doute et confusion... Les cœurs sont aveugles... les âmes sont timides... O Pascal ! tu me l'avais dit, la jeunesse est un temps funeste, et les êtres, sans se comprendre, cherchent en vain le bonheur qu'ils portaient en eux.

O Nanon, ô ma sœur fidèle ! toi qui pleures Raoul autant que je le pleure, au moins, toi, tu te réconfortes avec cette foi naïve : « On se retrouvera, dans l'éternité... »

XXVI

L'autre soir, j'ai entendu Pascal qui chuchotait à ma Charmotte :

— Le désespoir de notre fille chérie a pu me faire croire, un instant, que Raoul avait été son amant...

Et je répondais en moi-même :

« Ah ! Pascal, si l'on appelle ainsi celui qui fait partie de nous-même, celui qu'on voudrait ne jamais quitter, celui qui est à la fois notre plaisir, notre bonheur et notre tendresse, toute notre vie enfin !... ah ! Raoul fut en effet mon amant ; bien qu'il n'ait jamais posé ses lèvres sur les miennes, Raoul fut mon unique amant... »

Raoul ! Raoul ! je paierais volontiers du reste

de ma vie l'ivresse de vous voir en cet instant ouvrir ma porte... l'ivresse d'être prise entre vos bras, de nouer mes mains à votre cou, et d'unir ma bouche à la vôtre après avoir prononcé tout bas, les lèvres près de vos lèvres : « Le sais-tu maintenant? le sens-tu, combien je t'aimais?... »

Un baiser de vous, Raoul ! je ne connaîtrai jamais la douceur d'un baiser de vous !

XXVII

Dans ma cabine, la chaleur m'accablait.

Je ne peux guère plus dormir ; dès que je commence à sommeiller, je me réveille en sursaut avec la sensation poignante de goûter pour la première fois à toute l'amertume de ma douleur.

Nanon couche près de moi depuis que j'ai été malade... Mais pourquoi la réveiller? Elle dort profondément et, dans la lueur de la veilleuse électrique, le chapelet de corail que je lui ai donné lui fait un bracelet rose. Je me suis levée sans bruit et j'ai passé un peignoir et j'ai mis mes pieds dans des mules, puis jeté sur mes épaules une large écharpe. Et je suis montée sur le pont...

Calme... immensité... silence... rayonnement.

Le léger bateau voguait, si petit, si frêle, sur la grande mer, où tremblaient des lueurs d'astres.

L'obscurité était tiède et comme veloutée; je regardais les ténèbres.

Ah ! me pencher, me laisser tomber, m'enfoncer, mourir parmi le reflet des étoiles !... et je ne saurai plus que je subis une peine si lourde, et qui m'écrase.

Je ne saurai plus rien... ou peut-être, comme dit Nanon, j'irai rejoindre mon pauvre amour et le retrouver « dans l'éternité »...

Me pencher !... mes cheveux se répandront d'abord comme un voile sombre sur mon visage, mon cou, ma poitrine et, lorsque je tomberai, leur flot se confondra à la noire ondulation des vagues... puis une suffocation rapide... et le repos... l'oubli !

Mais que je suis lâche ! ah ! que je suis lâche et faible ! je ne peux ni vivre ni mourir !... Quelle cruauté fut celle de votre affection, ô mes amis, en me rappelant à l'existence !...

Me pencher... tomber...

L'homme de quart entendra ou verra ma chute : qui sait si l'on ne me sauvera pas une fois encore ?

O détresse infinie !

Je me suis assise sur des cordages, et le front dans les mains, j'ai pleuré.

— Vous êtes ici, madame Saint-Hélier ? — dit tout à coup la voix de lord Arthur.

Je relevai la tête : il était près de moi.

— Vous allez attraper froid, imprudente : ne voulez-vous pas vous recoucher?... Non?... En ce cas, couvrez-vous.

Avec des gestes affectueux, il m'enveloppa d'un grand manteau : sous ma tête il voulut glisser un coussin, puis il s'assit, sur les câbles durs, et il prit ma main et il me dit :

— Pauvre chère amie !

Il y eut un silence assez long. J'étais touchée de sa sollicitude, en même temps qu'irritée de sa surveillance. Il s'excusa :

— Je vous ai entendue sortir de votre cabine. Il ne faut pas m'en vouloir de vous observer ainsi. Votre chagrin me serre le cœur et je redoute tout de l'excès de votre peine.

— Ah ! lord Arthur ! vous avez tort ! je suis trop lâche pour oser simplement me jeter à l'eau...

— Vous êtes bien malheureuse, madame Saint-Hélier... Et moi, je suis aussi malheureux que vous.. D'abord j'ai été, je suis encore extrêmement ému par la mort de Raoul Saviange, que j'ai connu chez vous et chez Pascal Flammeur : et puis votre état me désespère. Ah ! je donnerais tout au monde,

non pour vous consoler, je ne vous fais pas cette injure, mais pour vous aider à supporter votre douleur.

Je ne répondis pas.

— Hélas ! ne puis-je rien pour vous?

Je dis tout bas :

— Rien.

Il serra fortement ma main; je m'aperçus ainsi qu'il l'avait gardée dans les siennes.

— Puis-je rester encore avec vous sans vous importuner? — dit-il humblement.

— Vous le pouvez. Vous êtes bon pour moi ; je vous remercie.

— Alors, Laurette, écoutez-moi. Ne vous révoltez pas ; ne m'interrompez pas... Laurette, je vous aime, et je vous aime pour toute ma vie ; vous, vous ne m'aimez pas ; je le sais, et c'est pourquoi je peux vous parler ainsi, à l'heure même où vous tendez vos bras vers une ombre chère... Laurette, vous êtes jeune, si jeune encore ! Tant d'années vous restent encore pour souffrir, ou pour jouir de cette décevante jeunesse... Ne me repoussez pas... je ne vous demande rien... Rien que ceci : laissez-moi veiller sur vous et vous protéger... Pascal et madame La Charmotte sont vieux ; un jour, il vous manqueront peut-être ; alors, ô cœur fier et

pourtant trop tendre, ô faible enfant ! vous serez seule ! Permettez-moi d'être avec vous. Je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois. Je n'ose même pas dire : « votre ami », puisque ce mot, pour vous, doit être désormais sacré... mais un compagnon dévoué prêt à vous protéger, à vous soigner, à vous défendre, s'il le faut : un jeune père, ou un frère aîné... Je ne veux plus résider trop loin de vous. Je ne retournerai en Angleterre que pour de brefs séjours ; j'habiterai, si vous le permettez, près du lieu où vous habiterez ; mes pas suivront vos pas ; vos vœux seront les miens ; j'exaucerai tous vos souhaits et tous vos caprices... Ne dites pas non, madame Saint-Hélier ! Songez que l'amour infini que je vous porte vous crée envers moi une sorte de devoir ; songez à Pascal, à madame La Charmotte, à Nanon, et cessez de vous complaire dans le désir de la mort !... Votre vie sera peut-être longue encore ; qui sait si, ensuite, elle ne sera pas belle, ô Laurette?... Il n'est peut-être pas fini tout à fait pour vous, le temps d'aimer.

Je retirai ma main des siennes :

— Ce temps est fini pour moi, lord Arthur ! Car Raoul Saviange est mort et je l'aimais ! Vous l'avez deviné, ou plutôt facilement compris, je

l'aimais... non d'amitié, comme je voulais le croire, mais d'un profond, d'un secret amour... Il ne l'a pas su ; il est mort... Jamais ne s'éteindra dans mon âme, tant que je respirerai, l'affreux, le brûlant regret d'être arrivée trop tard ; jamais ne s'épuisera le remords déchirant de n'avoir pas prononcé les mots qu'il désirait tellement entendre ; la pensée de tout ce qui aurait pu être n'a pas été, ne sera plus jamais...

Lord Arthur dit tout bas :

— Je savais cela, Laurette !... A votre désespoir, qui ne l'aurait en effet deviné? Je le sais ; et c'est ma torture... mais ce que je respecte en vous le plus, c'est justement cette noble sincérité, cette franchise... Pleurez ! pleurez ! sur les bonheurs perdus, sur les tendresses inutiles ; oui, pleurez de regret, de remords et d'amour... Mais, plus tard, si vous vivez, la grande force de la nature reprendra sur vous ses droits éternels. C'est sans honte qu'il faut bien avouer ceci : malgré la sincérité de la plus durable détresse, il vient une heure où l'air remplit de nouveau plus librement la poitrine, où l'on s'aperçoit que l'avenir est encore plein de rêves, et que la jeunesse énigmatique, à la fois adorable et redoutable, marche toujours à nos côtés... Cette heure luira pour vous, Laurette ;

et, à ce moment-là, quand vos yeux se rouvriront sur les choses et sur les êtres, je veux qu'ils rencontrent d'abord mes yeux, mes yeux fidèles !

— Je ne veux pas être consolée !

— On ne se console pas ; on n'oublie point ! on vit une autre vie... simplement.

Je le regardai, et je regardai le ciel et la mer.

Il n'y avait plus d'étoiles ; et l'obscurité s'allégeait comme si l'ombre ôtait peu à peu des voiles superposés et devenait de plus en plus transparente. Bientôt se dessina le contour noir de montagnes tout à l'heure invisibles : elles sortaient du néant, se recréaient, avec tous les détails de leur formes et de leurs couleurs. Elles s'éclairèrent, devinrent mauves, opalines ; le ciel tout entier fut rose et gris, puis bleuâtre, et la mer pâle et toute unie le refléta. Enfin, le faîte d'un mont parut s'incendier d'écarlate et, sur ce sommet privilégié, le soleil jaillit, s'éleva comme une grande coupe lumineuse, toute ruisselante d'un breuvage divin.

— L'aurore... le soleil levant... — dit lord Arthur; — encore une fois, le jour a vaincu les ténèbres...

Le bleu de l'air s'était lavé désormais de toute ombre. L'azur était d'une splendeur nouvelle, d'une incomparable pureté. Sur la mer parfaite-

ment calme, des rayons d'or et de rose dansaient, s'effeuillaient, pareils à des fleurs matinales, et notre sillage presque immobile semblait égrener, sur une soie, deux colliers d'argent.

Tout n'était qu'allégresse... Tout n'était que sérénité...

Lord Arthur alla s'accouder au bastingage. Machinalement, je l'imitai.

— Donnez-moi la main, — me dit-il ; — je ne vous demande aucune promesse... Je ne veux que la permission de vous chérir, de vous protéger... jusqu'à la mort !

Je lus dans ses yeux clairs une infinie tendresse, un profond et honnête courage; et je lui tendis ma main qui tremblait.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10957-3-21.